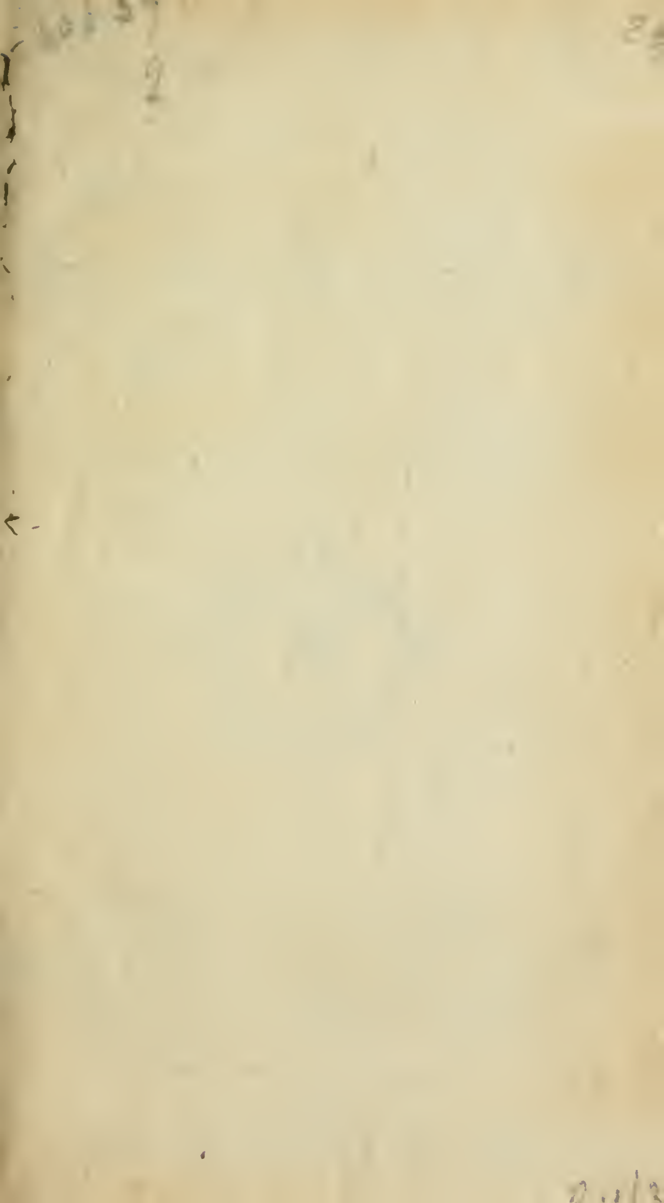

3 1761 04283 7104



3399. **Segrais.** Œuvres de Monsieur de Segrais de l'Académie Françoise, nouvelle édition. Revue et corrigée avec soin. *Paris, Durand, Damonneville, Delormel, Pissot,* 1755 ; 2 vol. in-12, veau marb., dos sans nerfs ornés, pièces rouges et vertes, tr. rouges. (*Rel. anc.*). 120 fr.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SEGRAIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

Revûe & corrigée avec soin.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez {
DURAND, rue du Foin.
DAMONNEVILLE, Quay des August.
DELORMEL, rue du Foin.
PISSOT, Quay de Conty.

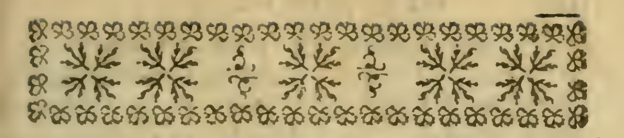
M. DCC. LV.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE.

DU PREMIER VOLUME.

Fin du premier Volume.



VIE
DE MONSIEUR
DE SEGRAIS.

JEAN-RENAUD DE SEGRAIS, nâquit à *Caën* le 22 Août 1624. & y fit ses études dans le Collége des Jésuites.

Après sa Philosophie, il fut quelques années sans se déterminer à aucun état. Pendant ce tems-là il s'occupa à la Poësie Françoise, qu'il cultiva jusqu'à la fin de sa vie, & qui ne lui fut pas infructueuse, puisqu'elle lui servit aussi-bien qu'à ses quatre Freres & à ses deux Sœurs, pour les retirer du mauvais état, où la bonté ruineuse d'un pere dissipateur les avoit laissés.

Une Tragédie sur la mort d'Hippolyte, le Roman de Berenice, dont il hazarda seulement les deux premieres parties, & plusieurs petits Ouvrages de Poësie sur divers sujets, furent les prémices de son esprit, qui parurent dans sa Province.

Il n'avoit encore que 19 ou 20 ans lorſque le Comte de Fieſque, fils de la Gouvernante de Mademoiſelle, fille aînée du Duc d'Orléans, Gaſton, fut éloigné de la Cour & ſe retira à Caën ; pendant le ſejour qu'il y fit, il prit du goût pour M. de Segrais, & l'emmena à la Cour lorſqu'il y fut rappellé. Ce fut là qu'il acheva de ſe former, & qu'il acquit la politeſſe & le bon goût qui ont paru dans ſes Ouvrages.

Le Comte de Fieſque le fit entrer en 1648. au ſervice de Mademoiſelle, en qualité de Gentilhomme ordinaire ; & il y demeura juſques vers l'année 1672. que cette Princeſſe, croyant avoir quelque ſujet de ſe plaindre de ſa conduite, le fit rayer de l'état de ſa Maiſon. Elle nous apprend elle même dans ſes Mémoires le ſujet qui lui attira ſa diſgrace. Elle y rapporte, que Segrais ne vouloit point qu'elle ſe mariât avec Monſieur de Lauſun, & qu'il aimoit mieux que ce fût avec Monſieur de Longueville ; que quand l'affaire de Monſieur de Lauſun eut été rompuë, il alla avec Monſieur Guilloire, Secretaire de ſes Commandemens, voir Monſieur de Chanvalon, Archevêque de Paris, pour lui dire que c'étoit un ſcandale que Mademoiſelle vît toûjours Monſieur de Lauſun & qu'il étoit obligé en conſcience d'y mettre ordre ; ce que ce Prélat

lui ayant dit, elle donna ordre à Segrais de ſortir de chés elle.

Monſieur de Segrais ne manqua pas alors de reſſources. Madame de la Fayette, eut la genéroſité de lui donner un appartement chés elle, & il nous apprend lui-même que Monſieur de Longueville lui envoya auſſi-tôt après deux cens piſtoles, en le chargeant très-expreſſément de n'en rien dire à perſonne.

Laſſé enfin de vivre dans le grand monde, il ſe retira à Caën, réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours. Il y épouſa une riche héritiere qui étoit ſa parente, & ce mariage le mit en état de vivre à ſon aiſe, ſelon ſa qualité; & de faire un établiſſement conſidérable. Perſonne ne marque l'année où il ſe maria, mais on peut juger que ce fut en 1679. par ce paſſage du Segraiſiana, qui contient une particularité de ſa vie, qui doit trouver ici ſa place.

Madame de Maintenon, dit-il, en cet endroit, a voulu me mettre auprès de Monſieur le Duc du Maine, en la même qualité que M. de Court, qui fut appellé à mon défaut. Je venois de me marier & j'avois par mon mariage honnêtement de quoi vivre dans l'indépendance, & même mon beau-pere & ma belle-mere, qui étoient fort agés, que je conſultai là-deſſus, me répréſenterent

que j'avois de quoi raifonnablement me contenter, qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelleroit bientôt, & qu'alors je pourrois vivre fans avoir rien à fouhaiter; je confidérois encore que j'avois en ce temslà 55 ans, & qu'il falloit au moins pour attendre la récompenfe des fervices que je pourrois rendre à Monfieur le Duc du Maine, une dixaine d'années, & je n'avois aucune certitude de vivre fi long-tems: De plus, j'avois déja un peu de furdité, & ce fut le prétexte que je pris pour m'excufer. Madame de Fontevrault, fœur de Madame de Montefpan, me manda qu'il ne s'agiffoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler. Je fis réponfe que je fçavois par expérience, que dans un Païs comme celui-là, il falloit avoir bons yeux & bonnes oreilles. En effet il faut y connoître parfaitement fon monde & parler plus fouvent à l'oreille qu'à haute voix. Ainfi je demeurai comme j'étois.

Monfieur de Segrais avoit été reçû à l'Académie Françoife dès l'année 1662. & comme celle de Caën, étoit demeurée fans Protecteur depuis la mort de François de Matignon, Lieutenant de Roi en Normandie, arrivée en 1675. il en recueillit les membres chés lui, où il fit accommoder un appartement fort propre pour y tenir leurs affemblées.

Il fut affligé pendant les derniers mois de sa vie d'une langueur, causée par une hydropisie; qu'il regarda comme une faveur du Ciel, & dont il sçut profiter en Chrétien.

Il mourut * le 25 Mars 1701. dans sa soixante-dix-septiéme année; ses talens ne se bornoient point à bien écrire, il avoit encore beaucoup d'agrément dans sa conversation. Il sçavoit mille choses agréables & il les racontoit d'une maniere qui faisoit autant de plaisir que les choses mêmes. Quand il avoit une fois commencé il ne finissoit pas aisément, & Monsieur de Matignon disoit avec sujet, qu'il n'y avoit qu'à monter Segrais & à le laisser aller. Il ne parloit pourtant jamais trop au gré de ceux qui l'écoutoient, & l'extrême surdité où il étoit tombé sur la fin de ses jours, n'empêchoit pas que les Personnes les plus distinguées ne l'allassent voir, pour le plaisir seul de l'entendre. C'étoit un homme doux, complaisant, aimant à faire plaisir & ne disant jamais rien de désobligeant de personne.

Monsieur de la Monnoye fit à l'occasion de sa mort cette Epigramme, qu'on a at-

* On s'est trompé dans la Description du Parnasse François, en mettant sa mort le 25 Septemb.

tribué mal-à-propos à l'Abbé Testu, dans un Recueil d'Epigrammes, publié en 1720.

Quand Segrais affranchi des terrestres liens
Descendit plein de gloire aux champs Elysiens,
Virgile en bon François lui fit une harangue;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris:
Si je sçais, lui dit-il, le fin de votre Langue
C'est vous qui me l'avez appris.

CATALOGUE DE SES OUVRAGES.

1. *Athis, Pastorale. Paris, 1653. in-4°.* Cette piece de Poësie que M. *de Segrais* fit en l'honneur de son Païs, a mérité l'approbation de M. *Huet*, qui la trouve préférable à ses autres Ouvrages par la nouveauté de l'invention & par l'agrément de la fiction; quoique l'obscurité des lieux que *Segrais* a choisis pour être le théâtre des avantures qu'il décrit, & qui ne sont connus que par ceux qui les habitent, ayent fait perdre à cet Ouvrage une partie des applaudissemens qu'il méritoit.

2. *Les nouvelles Françoises, ou les divertissemens de la Princesse Aurelie. Paris 1657. in-8°. 2. vol.* Ce sont des Historiettes qu'il avoit composées pour amuser Mademoiselle *à S. Fargeau*, où elle étoit retirée. Comme il n'en avoit fait tirer que peu d'exemplaires,

le livre étoit rare avant la réimpreſſion qu'on en a fait en 1722. *Paris*, *in*-12. 2 *vol.*

3. *Diverſes Poëſies*, *Paris* 1658. *in*-4°.

4. *L'Eneïde de Virgile traduite en Vers François Paris in*-4°. 2. *vol.* Le premier en 1668. & le ſecond en 1681. It. 2. *édit.* *Amſterdam* 1700. *in*-8°. 2 *vol.* & depuis à *Lyon* 1719.

5. *Les Géorgiques de Virgile traduites en vers François*, *Ouvrage Poſthume.* *Paris* 1712. *in*-8°. à *Lyon* 1719. *avec un Epître dédicatoire à Madame la Maréchale Ducheſſe de la Ferté.* Ces deux traductions ſont eſtimées des connoiſſeurs, qui trouvent que *Segrais* a eu l'art de rendre toutes les beautés, les graces & l'agrément, qui ſe trouvent dans le Poëte Latin, du moins autant que cela eſt poſſible.

6. *Segreſiana*, *ou mélange d'Hiſtoire & de Litterature*, *recueilli des Entretiens de M. de Segrais. Ses Eglogues & l'Amour guéri par le temps*, *Tragédie*, *Ballet du même Auteur*, *non imprimée. Enſemble la Relation de l'Iſle imaginaire*, *& l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie*, *imprimée en* 1646 *par l'ordre de* Mademoiſelle. *La Haye* 1722. *in*-8°. Cette premiere édition a été faite à *Paris*, & a été ſuivie d'une autre faite en 1723. *Amſterdam in*-12. qui eſt beaucoup plus bel-

le. La Préface qu'on voit à la tête de l'une & de l'autre est de M. *de la Monnoye* : On y dit que les particularités contenues dans le *Saigraisiana* ont été recüeillies par les soins d'un illustre Conseiller d'Etat, (c'est-à-dire, M. *Foucault*, Intendant de *Caën*) dont la maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoir à *Caën* de personnes de mérite & de qualité. M. *de Segrais* y étoit reçu avec distinction, lorsque sa santé lui permettoit de s'y trouver ; il y avoit pour lui une place de réserve auprès d'une tapisserie, derriere laquelle un homme de confiance étoit caché, qui écrivoit ce qu'il disoit, & c'est de-là qu'a été tiré le *Segraisiana* dans lequel il y a eu plusieurs faits singuliers & curieux, quoiqu'on ne puisse nier * qu'il n'y en ait plusieurs qui ne méritoient pas d'être conservés à la postérité, & d'autres évidemment faux.

Les Eglogues sont au nombre de sept, & on y a joint une Lettre de M. *Ogier* sur la

* Pour ce qui regarde ces faits qui ne meritoient pas d'être conservés à la posterité, le Compilateur auroit dû lui en épargner la lecture en les laissant dans l'oubli. Quand à ceux qui sont évidemment faux, de qui les tient-on ? Est-ce de M. de Segrais même ou du Compilateur ? N'est-ce pas dire que l'un ou l'autre en impose ?

premiere[1], avec la réponse de M. *de Segrais*, qui excelloit principalement dans ce genre de Poësie. ,, Tout le monde convient, dit ,, M. *Baillet*, * qu'il a bien pris le caractere ,, de l'Eglogue, & qu'il a sçû attraper ce » point de la simplicité & de la pudeur, » que les anciens avoient sçû exprimer, sans » pourtant avoir rien de la bassesse & des » manieres niaises où sont tombés plusieurs » de nos faiseurs d'Eglogues Françoises, » qui ont voulu imiter cette naïveté ancien- » ne, pour ne pas sortir du caractere Buco- » lique. Ses figures sont douces, ses mou- » vemens y sont tempérés, & formés sur les » mœurs que doivent avoir les personnages » qu'il emploïe. Les pensées y sont inge- » nues, la diction y est pure & sans affec- » tation, les Vers y sont coulans. Ce sont » des manieres toutes unies & des discours » tout naturels. Enfin on juge qu'il est très- » difficile de bien écrire en ce genre avec » plus de douceur, de tendresse & d'agré- » ment. »

C'est ce qui a fait dire à *Despréaux*, en invitant les Poëtes à célébrer la gloire de *Louis le Grand*.

Que Segrais dans l'Eglogue enchante les Forêts.

---

* Jugement des Sçavans.

Il avoit appris cette ſimplicité & cette naïveté de *Malherbe* qu'il avoit beaucoup étudié, & pour lequel il avoit une eſtime ſi particuliere, qu'il fit faire en pierre ſa ſtatue plus grande que le naturel, la fit élever dans une niche faite exprès à la façade de ſa maiſon à *Caën*, & fit graver au-deſſous ſur un marbre noir ces quatre Vers.

Malherbe de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta memoire,
Segrais enchanté de ta gloire
Te conſacre ce monument.

L'Amour guéri par le tems n'avoit pas encore été imprimé ; M. *de Segrais* avoit composé cette Piece pour être miſe en chant, & l'avoit donné à M. *Lulli* pour cela : mais ce Muſicien ſe ſouvenant d'un petit chagrin qu'il croioit avoir autrefois reçû de M. *de Segrais* chez Mademoiſelle, la garda trois mois entiers, après leſquels il la renvoya, comme ne pouvant y travailler, parce que les Vers, diſoit-il, en étoient trop durs & rebelles au chant.

7. *La Princeſſe de Clèves. Paris* 1678. *in*-12. 4 *vol.* It. *Paris.* 1689. & 1700. *in*-12. 2. *tom.* &c. » Trois beaux eſprits, dit le » P. *le Long*, dans ſa *Bibliotheque hiſtorique de France*, ont contribué à la compo» ſition de ce Roman, qui eſt bien écrit &

» a eu beaucoup de ſuccès ; *François VI.*
» Duc de la *Rochefoucault*, mort en 1680.
» en a fourni les ſentimens ; les maximes &
» les intrigues ſont de l'invention de *Marie-*
» *Madeleine de la Vergne*, Comteſſe de *la*
» *Fayette*, morte en 1693. & le tout a été
» mis en œuvre avec autant d'eſprit que de
» délicateſſe, par *Jean Regnaud de Segrais.*
» Il eſt vrai que M. *de Segrais* lui-même pa-
» roît dans le *Segraisiana*, p. 9. attribuer
» entierement cet Ouvrage à Madame de *la*
» *Fayette*, lorſqu'il y dit : » *La Princeſſe de*
» *Cleves* » eſt de Madame de *la Fayette* qui a
» mépriſé de répondre à la Critique que le
» P. *Bouhours* * en a faite. Mais il s'expli-
» que autrement plus bas p. 73. où il en
» parle comme d'un Ouvrage qui étoit de
» lui. Celui, dit-il, qui a critiqué la *Prin-*
» *ceſſe de Cleves* a trouvé mauvais, &c. La
» raiſon pourquoi je ne voulus pas prendre
» la peine de lui répondre, c'eſt qu'il n'a-
» voit aucune connoiſſance des regles de
» ces ſortes d'Ouvrages, ni de l'uſage du
» monde, & que je faiſois beaucoup plus
» d'état de l'approbation de Madame la
» Comteſſe de *la Fayette* & de M. de *la*
» *Rochefoucault*, qui avoient ces connoiſ-
» ſances en perfection. «

---

* Cette critique eſt de M. de Valincourt.

8. *Zaïde, Histoire Espagnole. Paris in-12.* Ce petit Roman qui a été imprimé plusieurs fois avec le Traité de l'*Origine des Romans de M. Huet*, porte partout dans le titre le nom de M. de *Segrais*. M. *Huet* veut cependant dans ses *Origines de Caën*, p. 409. qu'il soit de la Comtesse de *la Fayette* : » Je » l'ai vu, dit-il, souvent occupée à ce tra- » vail, & elle me le communiqua tout en- » tier piece à piece, avant que de le ren- » dre public. Et comme ce fut pour cet Ou- » vrage que je composai le Traité de *l'Ori-* » *gine des Romans*, qui fut mis à la tête, » elle me disoit souvent que nous avions ma- » rié nos enfans ensemble. M. *de Segrais* ne » disconvient point de ce fait; mais il nous » apprend qu'il a contribué en quelque cho- » se à ce Livre. *Zaïde*, dit-il, dans le *Se-* » *graisiana*, qui a paru sous mon nom, est » de Madame de la *Fayette*. Il est vrai que » j'y ai eu quelque part, mais seulement » pour la disposition du Roman, où les re- » gles de l'art sont observées avec exac- » titude. «

V. M. *Huet*, *les Origines de la Ville de Caën ; la Préface du Segraisiana, la description du Parnasse François ; Baillet Jugement des Sçavans sur les Poëtes.*

IN EGLOGAS GALLICAS *JOAN. REGIN. SEGRÆSII* POETÆ TENERRIMI, *ET INTER BUCOLICOS* PRÆSTANTISSIMI.

Myrtea, Pastores, tenero date serta Poëtæ
Qui cecinit cultis pascua vestra modis:
Qui Venerem cælo vestros deduxit in agros,
Et docet agrestes verba venusta loqui.
Talis in apricis formosa ad flumina campis
Pascebat niveas pulcher Adonis oves.
Non alios Pastor calamos inflavit Apollo,
Non alios docto concinit ore sonos.

Ægid. MENAGIUS.



IN EJUSDEM CARMINA.

PRæmia Segratius Veneris dum pingit & ignes
Solertique manu blandus amare docet ;
Dulcis Amor celso præceps delapsus Olympo
Ex alâ pennam detrahit ecce suâ ,
Hæcque suo præstans sic fatur munera Vati ,
Si pereat Liber hic , ipse peribit Amor.

A. T. G.



IN VENUSTISSIMA

JOAN. REGIN. SEGRÆSII

POEMATA.

ODE.

DUM leves inflat calamos Segræsus,
Audiant mistis juvenes puellis,
Suave quos ridens Cytherea blande
Contigit igni.

Esse non ulli vacet otioso;
Vulgus impurum procul hinc facessat;
Prabeat neu quis malè feriatam
Cantibus aurem.

Ridet hîc passim Venus, hîc sagittis
Cudit intentis volucer Cupido,
Hîc choros zonis Charites solutis
Ducere gaudent.

Quos ad Amphrysum numeros Apollo
Nepibus quondam cecinit remotis:
Hic modis audax paribus Segresi
Reddit arundo.

Cum ſacro tales daret ore cantus,
*Olenam * junco viridem paluſtri*
Non ſemel ſumma caput efferentem.
Vidimus undâ.

Interim venti ſteterunt ſilentes,
Atque ſuſpenſos tenuere curſus.
Olenæ Patris requieſſe fertur
Immemor urna.

Quin & arrectâ procul audierunt
Aure Segræſum bibula canentem
Naiades glauco niveum revinctæ
Corpus amictu.

Vidimus curſim Dryades relictis
Saltibus lætas properare circum &
Panna currentem ſimul efficaci
Carmine ductum.

Una præ multis tenero benignam
Carmini mentem Dryas applicabat,
Unde frondenti potuere rumpi
Ilia Mopſo.

Petr. Dan. HUETIUS.

---

* L'Orne Riviere qui paſſe à Caën.

EGLOGUES



EGLOGUES

DE MONSIEUR

DE SEGRAIS,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Avec les Paſſages imités des Auteurs Latins.

CLIMENE,

EGLOGUE PREMIERE.

A Monſieur le Marquis de Montauzier.

TIRCIS mouroit d'amour pour la belle CLIMENE, (*a*)
Sans que d'aucun eſpoir il pût flater ſa peine :
Ce Berger accablé de ſon mortel ennui,
Ne ſe plaiſoit qu'aux lieux auſſi triſtes que lui :

(a) *Formoſum Paſtor Corydon ardebat Alexin,*

Errant à la merci de ſes inquiétudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires ſolitudes :
Et des tendres accens de ſa mourante voix
Il faiſoit retentir les rochers & les bois.
  CLIMENE, diſoit-il, ô trop belle CLIMENE,
Vous ſurpaſſez autant les Nymphes de la Seine, (a)
Que ces chênes hautains & ſi verds & ſi beaux
Des humides marais ſurpaſſent les roſeaux.
Votre divin eſprit, votre beauté divine
Du plus pur ſang des Dieux marquent votre origine.
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'eut jamais, tant que vous, d'éclat ni de pouvoir:
Où vous portez vos yeux, les forêts reverdiſſent; (b)
Où vous diſparoiſſez, toutes choſes languiſſent;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que ſous vos pas,
Et le printems n'eſt point où l'on ne vous voit pas.

Delicias domini; nec, quid ſperaret, habebat.
Tantùm inter denſas, umbroſa cacumina, fagos
Aſſidue veniebat: ibi hæc incondita ſolus
Montibus & ſylvis ſtudio jactabat inani.
Virg. Egl. 2. v. 1. & ſeq.

(a) *Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,*
Quantùm lenta ſolent inter viburna cupreſſi.
Virg. Egl. 1. v. 25.

(b) *Omnia nunc rident: At, ſi formoſus Alexis*
Montibus his abeat, videas & flumina ſicca.
Virg. Egl. 7. v. 55.

Qui n'admire le lustre & la fraîcheur des roses, (a)
Aux roses qu'a l'Amour sur vos lévres écloses : (b)
Où peut-on voir, qu'en vous, ces œillets & ces lys,
Qui paroissent toûjours nouvellement cueillis ?
Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes Vers.
De votre belle bouche une seule parole (c)
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche & molle,
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire & vive est au cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
Mais toûjours vos rigueurs me déclarent la guerre :
Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups, (d)

(a) *Mista rubent ubi lilia multâ*
Alba rosâ : tales virgo dabat ore colores.
Virg. Æn. 12. v. 68.

(b) Aux roses qu'a l'Amour, &c. *c'est-à-dire*, à voir les roses que l'Amour a fait éclore sur vos lévres, qui n'admire pas le lustre, &c.

(c) *Tale tuum Carmen nobis. . . . .*
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aqua saliente sitim restinguere rivo.
Virg. Egl. 5. v. 45.

(d) *Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,*

Ce qu'eſt à nos vergers l'Aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épics mûrs eſt la pluie orageuſe,
Telle eſt votre colere à mon ame amoureuſe.
Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous;
Mais Iris m'aſſûroit d'un empire plus doux;
Et je me ſens ſi las de votre tyrannie,
Que preſque j'ai regret à la fiere Uranie (*a*).
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiſcret Alidor, la honte de ces lieux,
Qu'elle ſoit mille fois plus changeante que l'onde, (*b*)
Qu'elle ſoit brune encore, & que vous ſoyez blonde.

Hélas! de vains deſirs ſi long-tems enflammé,
Faut-il toujours aimer, où l'on n'eſt point aimé!
Hélas! de quel eſpoir eſt ma flamme ſuivie, (*c*)

Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.
Virg. Egl. 3. v. 80.

(a) *Nonne fuit ſatiùs triſtes Amaryllidis iras*
Atque ſuperba pati faſtidia? nonne Menalcam?
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus eſſes.
Virg. Egl. 2. v. 14.

(b) *Quamquàm ſidere pulchrior*
Ille eſt; tu levior cortice, & improbo
Iracundior Adriâ.
Hor. Od. l. 3. Od. 9. v. 21.

(b) *Quid prodeſt, quod me ipſe animo non ſpernis, Amynta,*
Si, dùm tu ſectaris apros, ego retia ſervo?
Virg. Egl. 3. v. 74.

Si, lorſque dans les pleurs je conſume ma vie,
Celle pour qui je ſouffre un ſort ſi rigoureux
Trouve tant de plaiſir à me voir malheureux!
En mille & mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé ſon beau nom ſur l'écorce des hêtres; (a)
Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas! ſans qu'elle y ſonge ainſi croît mon amour.
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en ſervir une autre ainſi je me conſume.
Ah! ſi du même trait dont mon cœur eſt bleſſé....
Mais ne pourſuivons point ce diſcours inſenſé:
Je ſerai trop heureux, belle & jeune CLIMENE,
S'il vous plait ſeulement conſentir à ma peine.
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez deſir? (b)
Vous l'aurez auſſitôt, vous n'avez qu'à choiſir:
Et ſi Pan le defend de tout regard funeſte,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reſte.

(a) *Certum eſt in ſylvis, inter ſpelæa ferarum*
Malle pati, teneriſque meos incidere amores
Arboribus: Creſcent illæ; creſcetis, amores.
Virg. Egl. 10. v. 52

(b) *Præterea duo, nec tutâ mihi valle reperti*
Capreoli
quos tibi ſervo.
Jampridem à me illos abducere Theſtylis orat:
Et faciet.
Virg. Eg. 2. v. 40.

Pan a ſoin des brebis ; Pan a ſoin des paſteurs, (*a*)
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le ſçais, il aime ma muſette, (*b*)
De mes ruſtiques airs aucun il ne rejette ;
Et la chaſte Pallas, race du Roi des Dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux ;
Des grandes Déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuſe, & la plus redoutable.
Par elle, ſous le frais de ces jeunes ormeaux, (*c*)
Je puis quand il me plaît enfler mes chalumeaux;
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoiqu'on ne dût chanter que ſa gloire immortelle,
Et que je doive encore à ſa ſeule bonté,
Cette délicieuſe & douce oiſiveté. (*d*)
Sous ces feuillages verds, venez, venez m'entendre ;

(a) *Pan curat oves, oviumque magiſtros.*
Ibid. v. 33.

(b) *Pollio amat noſtram, quamvis ſit ruſtica, muſam.*
Virg. Egl. 3. v. 84.
Jovis omnia plena :
Ille colit terras, illi mea Carmina curæ.
Et me Phœbus amat.
Ibid. v. 61. & 62.

(c) *Ille meas errare boves, ut cernis, & ipſum*
Ludere, quæ vellem, calamo permiſit agreſti.
Virg. Egl. 1. v. 10

(d) *O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit.*
Virg. Egl. 1. v. 6.

Si ma Chanson vous plait, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant, (a)
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant?
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles, (b)
Je vous enseignerois un nid de tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidelles comme moi.
CLIMENE, il ne faut pas mépriser nos bocages: (c)
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages; (d)
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux. (e)
L'aimable Déité, qu'on adore en Cythére,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

(a) *Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?*
Egl. 2. v. 35.

(b) *Namque notavi*
Ipse locum aëriæ quo congessêre palumbes.
Virg. Egl. 3. v. 69.

(c) *O tantùm libeat mecum tibi sordida rura*
Atque humiles habitare casas.
Virg. Egl. 2. v. 28.

(d) *Habitarunt Di quoque sylvas*
Dardaniusque Paris.
Virg. Egl. 2. v. 60.

(e) *Nec te pœniteat pecoris, divine Poeta:*
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
Egl. 10. v. 18.

Heléne aima Paris, & Paris fut Berger;
Et Berger on le vit les Déesses juger.
Quiconque sçait aimer peut devenir aimable;
Tel fut toûjours d'Amour l'arrêt irrévocable.
Hélas! & pour moi seul change-t'il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux MONTAUZIER, dont l'ame vigilante
Assure le repos des Bergers de (a) Charante,
Qui des lauriers de Mars tant de fois couronné
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné,
Daigne pour un moment sur cette fraîche rive
Oüir de mon Berger la Musette plaintive.
Ainsi tout l'univers de (b) Julie & de toi
Entende la loüange & l'aime comme moi.

(a) Charante, Riviere du Poitou, de l'Angoumois, de la Saintonge & du Païs d'Aunis. Elle prend sa source à Cheronoc, Village du Poitou, & après plus de 60 lieues de cours se jette dans la Mer entre Soubise & le Port Lupin, vis-à-vis l'Isle d'Oleron.

(b) Julie-Lucine d'Angennes, Marquise de Ramboüillet & de Pisani, Duchesse de Montauzier. Cette Eglogue & la suivante ont été composées vers l'année 1645, dans le tems que Monsieur le Duc de Montauzier recherchoit Mademoiselle de Ramboüillet.

TIMARETTE.

DEUXIEME EGLOGUE.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

CLARICE aime mes vers, faiſons en pour
Clarice : (*a*)
Qui peut rien refuſer au beau ſang d'Artenice?
Le beau nom d'Artenice a volé juſqu'aux Cieux :
Le beau nom de Clarice eſt aimé de nos Dieux,
Ses charmes ſont puiſſans, ſon ame eſt noble &
belle,
Elle a tout ce qui rend Artenice immortelle.
Juſte arbitre du Chant des plus fameux Bergers,
Comme elle, elle eſt célébre aux climats étrangers.
Doncques, ô digne ſang d'une divine mere,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre ſolitaire, (*b*)

(a) *Pauca meo Gallo, ſed quæ legat ipſa Lycoris,*
Carmina ſunt dicenda : neget quis Carmina Gallo?
Virg. Egl. 10. v. 2.

(b) *Sive ſub incertas, Zephyris motantibus, umbras,*
Sive antro potiùs ſuccedimus.
Virg. Egl. 5. v. 5.

Le grand Pasteur de (*a*) l'Orne au chant si renommé, (*b*)
Tienne vos sens ravis & votre esprit charmé;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine,
Vous vous plaisiez aux Jeux de ce Berger de Seine, (*c*)
De ce galant Berger, en qui furent toûjours
Avec les jeunes Ris les folâtres Amours;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie,
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie; (*d*)
Quittez pour un moment des entretiens si doux,
Ecoutez les ennuis d'un pauvre Amant jaloux,
Ecoutez les ennuis d'une aimable Bergere.
(*e*) Au rivage de Loing, sur la verte fougere

(*a*) L'orne, anciennement Oulne, en Latin *Olena*: cette Riviere prend sa source à Aunon, passe par Séez, Argentan, &c. & devant Caën, où elle reçoit l'Oudon au Pont S. Pierre. Elle commence là à porter de grands bâteaux, & va se décharger dans la Mer au Port d'Estrehan.

(*b*) Malherbe. Il étoit de Caën.

(*c*) Moliere.

(*d*) Les deux Corneilles.

(*e*) Le Loing Riviere de France qui naît à Treigni dans la Puisaye d'une Fontaine de ce même nom, en Latin *Lupia*: Elle passe par St-Privé, Blesneau, Châtillon, & par Montargis, &c.

TIMARETTE aux rochers racontoit ſes douleurs, (*a*)
Et le triſte Eurilas ſoûpiroit ſes malheurs :
Tous deux (Dieux ! que ne peut l'aveugle jalouſie!)
L'un pour l'autre troublés de cette frénéſie,
Abandonnoient leur ame à d'injuſtes ſoupçons,
Qu'ils faiſoient même entendre en leurs douces Chanſons ;
Echo les rediſoit aux Nymphes du bocage,
Un vieux Faune en rioit dans ſa grotte ſauvage ;
Tels ſont les jeux d'Amour, diſoit-il, *& jamais*
Ces guerres ne ſe font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurilas commença ſur ſa douce Muſette, (*b*)
A ſon chant répondoit la belle TIMARETTE ;
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux ſouci.
La Muſe paſtorale aime qu'on chante ainſi.

---

va ſe décharger dans la Seine entre Melun & Montreau Faut-Yonne.

(a) *Ibi hæc incondita ſolus*
Montibus & ſylvis ſtudio jactabat inani.
Virg. Egl. 2. v. 5.

(b) *Alternis igitur contendere verſibus ambo*
Capère ; alternos Muſæ meminiſſe volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrſis.
Virg. Egl. 7. v. 18.

Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ.
Egl. 3. v. 58.

EURILAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde,
Et ne ſors plus pour moi, beau Soleil, hors de l'onde.
Une ombre du Cocyte eſt moins ombre que moi,
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me voi. (a)
A ma pâle couleur, à mon viſage blême, (b)
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime,
Et que pour trop aimer je ſouffre dans mon ſort
Une douleur ſemblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire auſſi de ma mourante vie ?
Et de quel bien jamais peut-elle être ſuivie,
Puiſque j'éprouve enfin, d'amour tout conſumé,
Qu'il eſt un plus grand mal, que n'être point aimé ?
Hélas ! Qui ſçait aimer, ſçait que ce mal extrême
Eſt d'en ſçavoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARETTE.

Dis plûtôt que ce mal, ô volage Eurilas,
Eſt de ſe croire aimée & de ne l'être pas.

(a) *Nec ſum adeò informis : nuper me in littore vidi,*
C[illegible] id[illegible] ventis ſtaret mare : non ego Daphnim,
Judice te, metuam, ſi nunquàm fallit imago.
Virg. Egl. 2. v. 25.

(b) *Arguens*
Quam lentis penitus macerer ignibus.
Horat. Liv. 1. Od. 13. v. 8.

Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source,
Change, Pere du jour, ton ordinaire course:
Un plus grand changement m'a ravi mon Berger;
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.
Voila cette sinistre & funeste avanture, (*a*)
Dont m'a cent fois donné le malheureux augure,
Du haut de ce vieux chêne, un corbeau croassant;
Que m'exprimoit si bien par son cri gémissant
La chaste tourterelle, en cent lieux rencontrée
Toûjours triste & toûjours de son pair séparée.

EURILAS.

TIMARETTE à Damon a pû donner son cœur! (*b*)
A Damon TIMARETTE! O le digne vainqueur!
Amans, jamais de rien ne perdez l'espérance:

(a) *Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,*
De cælo tactas memini prædicere quercus:
Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Virg. Egl. 1. v. 16.

(b) *Mopso Nisa datur! quid non speremus, amantes?*
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Virg. Egl. 8. v. 26.

Novaque monstra junxerit libidine
Mirus amor; juvet ut tigres subsidere cervis,
Adulteretur & columba milvio;
Credula nec flavos timeant armenta leones;
Ametque salsa levis hircus æquora.
Horat. Ep. Od. 16. v. 30.

Amans, jamais en rien ne prenez d'assûrance.
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront;
La biche & l'ours affreux déformais s'aimeront;
L'amoureuse colombe au hibou voulant plaire,
Deviendra comme lui nocturne & solitaire;
Et par la paix unis nos loups & nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARETTE.

(a) Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa tête
Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête,
Quand le prix de la danse & le son des hautbois,
L'attire des hameaux à l'ombrage des bois;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse
Amour y fait regner l'innocence allégresse.
Seule elle est en tous lieux; seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards:
Telle on me vit toûjours (ô mémoire affligeante!)
Tandis que d'Eurilas je crûs l'amour constante.

EURILAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur (b)

(a) Telle qu'une Bergere au plus beau jour de fête
De superbes rubis ne pare point sa tête;
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.

Despreaux, Aart. Poët. Chant. 2.

(b) *Praesertim incertis si mensibus amnis abundans*

Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, & roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde;
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement,
Ainsi périt l'espoir qui flatoit mon tourment.

TIMARETTE.

Quel de vous, ô grands Dieux, m'a pû faire l'outrage
De rendre mon Berger inconstant & volage?
O Pan, n'est-ce point toi? Souvent sous ces ormeaux
J'ai préferé sa voix à tes doux chalumeaux.

EURILAS.

Cypris, c'est toi qui rends ma Bergere infidelle;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

TIMARETTE.

Garde pour Araminte un si flateur discours,

Exit, & obducto latè tenet omnia limo.
Virg. Geor. I. v. 115.

Ruit arduus æther,
Et pluviâ ingenti sata læta boumque labores
Diluit.
Ibid. v. 324.

Aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores.
Æn. 2. 305.

Araminte ta vie & tes feules amours ; (*a*)
Moins qu'elle avoit d'attraits la Reine de Cythere,
Nul efprit que le fien, n'eft digne de te plaire ;
Ajoûte, & dis auffi qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURILAS.

Et la fainte amitié qu'à Daphnis j'ai promife,
Te doit contre Araminte affurer ma franchife ;
Araminte eft pourtant le chef-d'œuvre des Cieux,
A qui n'a jamais vû ta bouche ni tes yeux ;
Comme en hauteur ce faule excéde ces fougeres (*b*)
Araminte en beauté furpaffe nos Bergeres ;
Mais autant fa beauté céde à tes doux attraits, (*c*)
Que céderoit ce faule aux hauts pins des forêts.

TIMARETTE.

Mais auffi digne ami, qu'Amant fûr & fidéle,

(a) *Meus ignis Amynthas.*
Virg. Egl. 3. v. 66.

(b) *Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,*
Quantùm lenta folent inter viburna cupreffi.
Virg. Egl. 1. v. 25.

(c) *Phyllis amat corylos : illas dùm Phyllis amabit,*
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.
Egl. 7. v. 63.
Fraxinus in fylvis cedet tibi, pinus in hortis.
Ibid. v. 68.

Tu

Tu peux ſeule m'aimer, & te plaire avec elle.

EURILAS.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter;
Et quand j'en concevrois la coupable penſée,
Le pourrois-je obtenir de mon ame inſenſee!

TIMARETTE.

Que n'es-tu moins trompeur.... Que veux-je dire, ô Dieux?

EURILAS.

Que n'ai-je pû cent fois vous dédire, mes yeux?

TIMARETTE.

Qu'ont-ils vû? Si ce n'eſt que jeune & ſans malice,
D'un trop ruſé Berger j'ignorois l'artifice;
Crédule juſqu'à croire à tous ſes vains diſcours,
Et qu'il étoit encor d'eternelles amours.

EURILAS.

Damon de ces erreurs t'a bien déſabuſée,
Damon, dont la Muſette eſt par tout mépriſée.

TIMARETTE.

Puiſque d'un autre objet tu t'es laiſſé charmer,
C'eſt aſſez & trop peu pour ne plus rien aimer.

EURILAS.

Pour ne plus rien aimer? Ah! Bergere inhumaine,
Penſe-tu me cacher la moitié de ma peine?

Ah! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours.
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô Mere des Amours,
Et sur ton saint autel dès demain en revanche (a)
Je t'offre les petits de ma colombe blanche :
Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux
Je t'offre encor la mere & son fidéle époux.

TIMARETTE.

La voix de mon Berger vaut mieux que le ramage
Qu'au printems fait oüir le rossignol sauvage.
De l'importun Damon les aigres chalumeaux (b)
Ont presque déserté nos aimables hameaux ;
Mais lorsque mon Berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURILAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARETTE.

Que mon ame à t'oüir trouveroit de délices
S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices ! (c)

(a) *Illius aram*
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Virg. Egl. 1. v. 7.

(b) *Non tu in triviis, indocte, solebas*
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen ?
Virg. Egl. 3. v. 25.

(c) *Nonne fuit satiùs tristes Amaryllidis iras,*

EURILAS.

Bons Dieux ! Qu'il faut de fois te haïr en un jour ;
Quand on te veut aimer de toute ſon amour ?

TIMARETTE.

Que la foi d'un Amant eſt trompeuſe & légere!

EURILAS.

En eſt-il dans le cœur d'une jeune Bergere?

TIMARETTE.

A ce que dit Philis, ſçavante ſur ce point,
Tout mal a ſon remède, amour ſeul n'en a point.

EURILAS.

On a beau murmurer, quelque deſſein qu'on faſſe,
Tout le tems eſt perdu qui ſans aimer ſe paſſe.

TIMARETTE.

On dit que je ſuis belle, & je ne le crois pas: (a)
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans appas?
Cephale aimoit Procris ; l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les Cieux pour courre après Cephale.

Atque ſuperba pati faſtidia? nonne Menalcam?
Virg. Egl. 2. v. 14.

(a) *Me quoque dicunt*
Vatem paſtores ; ſed non ego credulus illis.
Virg. Egl. 9. v. 33.

EURILAS.

Tes yeux, quand plus ſerains tu me les laiſſe voir
D'un ſeul de leurs regards raniment mon eſpoir.
Ta bouche fait bien plus ; un mot, qu'elle veut dire,
Au plus fort de mes maux appaiſe mon martyre.

TIMARETTE.

Menalque & Lycidas ont ſçû faire des Vers
Dignes d'être chantés par cent peuples divers ;
Mais mon jaloux Berger, ſous ce vieux ſicomore,
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux encore.

EURILAS.

Un Zéphire plus lent agite ces roſeaux, (*a*)
Il ſort un vif éclat du criſtal de ces eaux,
L'air devient pur & net ; ma divine Bergere,
Si j'en crois ces objets, appaiſe ſa colere.
De ces prompts changemens les ſignes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux eſt parti de ſes yeux.

(a) *Incertas Zephyris motantibus umbras.*
Virg. Egl. 5. v. 5.



AMIRE.

TROISIEME EGLOGUE,

A Mademoiselle de Vertus.

TANDIS que je vais voir mon adorable AMIRE, (*a*)
Garde bien mes troupeaux, mon fidéle Tityre.
L'Astre heureux & brillant de la mere d'Amour (*b*)
De l'Aurore vermeille annonce le retour.
Il est tems de partir ; adieu, mon cher Tityre ;
Garde bien mes troupeaux, je vole vers AMIRE.
Soit quand je reviendrai tout le Ciel en courroux,

(a) *Quis caneret Nymphas ?*
Vel quæ sublegi tacitus tibi Carmina nuper,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras.
Tityre, dùm redeo (brevis est via), pasce capellas ;
Et potum pastas age, Tityre, & inter agendum....
Virg. Egl. 9. v. 20. & seq.

(b) *Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum.*
Ibid. v. 47.

S'il me donne en allant un tems ferain & doux. (a)
Pourvû qu'enfin j'arrive & qu'au moins je la voye,
Que je meure aussi-tôt, je mourrai plein de joye.
Qui peut en être vû d'un regard amoureux, (b)
Ne peut jamais avoir un destin malheureux.
Que fait-elle à présent ? de quoi s'entretient-elle?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle ?
Sera-ce sous ces pins aux rameaux toûjours verds,
Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers ? (c)
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Où je lui découvris mon amoureuse peine ?
Et que doit mieux sentir un véritable amour
Ou l'ennui de l'absence, ou l'aise du retour ?
Enfant maître des Dieux, qui d'un aîle légere, (d)
Tant de fois en un jour vole vers ma Bergere,
Dis lui combien, loin d'elle, on souffre de tourment ;

(a) C'est-à-dire, pourvû qu'il me donne, &c.

(b) *Vidisse semel satis est. . . .*
Virg. Æn. 6. 487.

(c) *Tenerisque meos incidere amores*
Arboribus :
Virg. Egl. 10. v. 53.

(d) *Nate, Patris summi qui tela Typhoëa temnis.*
Virg. Æn. 1. v. 669.

Vas, dis-lui mon retour ; puis reviens promptement,
(Si pourtant on le peut, quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O Dieux ! que de plaisir, si quand j'arriverai
Elle me voit plûtôt que je ne la verrai ;
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant, *C'est lui, c'est lui-même sans doute,*
Pour descendre en la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être ; & me tendant les bras,
M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable ;
Baiser frivole & vain, & pourtant délectable, (*a*)
Et qui marque si bien à mes douces langueurs,
L'inestimable prix de plus grandes faveurs.
Inutiles pensers, où peut-être mensonges !
Un Amant sans dormir se forme bien des songes.(*b*)
Qui ne sçait que tout change en l'empire amoureux,
Et qui peut être absent & s'estimer heureux ?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mortelle,

(a) *Dulcia barbare*
Lædentem oscula, quæ Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.
Horat. Od. Liv. 1. Od. 13. v. 15.

(b) *An qui amant, ipsi sibi somnia fingunt ?*
Virg. Egl. 8. v. 108.

Pouvant tout espérer de mon amour fidelle?
Espoir, qui seul fais vivre un malheureux amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement;
Tu pourrois adoucir la plus cruelle absence,
Si tu ne venois point avec l'impatience.
Que loin de sa Bergere on sent durer les jours!
Et qu'auprès d'elle aussi les plus longs semblent courts!
Assis tous deux à l'ombre au pied de ce grand hêtre,
Où par son jugement ma Musette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna,
Lorsqu'un si grand dépit Alcandre en témoigna,
Chante, me dira-t'elle, *& ne cesse de dire*
La Chanson que tu fis pour ta fidelle AMIRE.
Ton chant me charme plus que celui des oiseaux, (a)
J'aime moins que ta voix, le doux bruit des ruisseaux.
Alors la regardant & la voyant si belle,
Amour m'échauffera d'une flamme nouvelle
Peut-être aussi qu'alors Amour la touchera,
Elle voudra répondre & sa Chanson sera,
Qui chantera, Berger, si ton Iris ne chante,
Iris dont ton amour rend l'ame si contente?

(a) *Tale tuum carmen nobis, divine Poëta,*
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
Virg. Egl. 5. v. 45.

Elle

Elle accompagnera l'aimable nom d'Iris
D'un regard languiſſant, d'un gracieux ſouris,
Interprétes du cœur, qui ſembleront me dire :
Sans la peur de rougir, elle auroit dit Amire.
Ainſi puiſſe couler le reſte de mes jours,
Adorant ſon viſage, admirant ſon diſcours :
O les diſcours charmans ! ô les divines choſes, (a)
Qu'un jour diſoit Amire en la ſaiſon des roſes !
Doux Zéphirs, qui regniez alors dans ces beaux lieux,
N'enportâtes-vous rien aux oreilles des Dieux ?
Tels étoient les penſers de l'amoureux Cléandre
Retournant vers les bords du Celtique Méandre: (b)
Car quiconque a vu l'Orne aux tortueux détours,
Au Méandre fameux a comparé ſon cours.
Daignez prêter l'oreille à ma Muſe ruſtique,
Digne ſang de nos Dieux & des Dieux d'Armorique,
Dont toutes les vertus ont le grand cœur orné,
A qui, juſqu'à leur nom, elles ont tout donné.

(a) *O quoties ! & quæ nobis Galatea locuta eſt !*
Partem aliquam, Venti, Divûm referatis ad aures.
Virg. Egl. 3. v. 72.

(b) Fleuve célébre de l'Aſie, que les anciens ont fait fils de l'Océan & de la Terre, & pere de la Nymphe Cyanée.



AMINTE.

QUATRIEME EGLOGUE.

A Madame la Marquiſe de Gamaches, ſous le nom de SILVIE.

QUE ferois-je ſans vous, ô mes doux chalumeaux,
Au frais délicieux que font ces verds rameaux?
Car qu'eſt-ce qu'un Berger ſans ſa douce Muſette?
Chantons donc, & diſons ma triſte chanſonnette; (*a*)
Aminte qui l'oüit m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'inſenſé Damon en paroiſſoit jaloux (*b*)
Pendant que de ces monts les échos vont l'apprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre: (*c*)
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois, (*d*)

(a) - *Sollicitos Galli dicamus amores.*
Virg. Egl. 10. v. 6.

(b) *Invidit ſtultus Amyntas.*
Virg. Egl. 2. v. 39.

(c) *Carmina tùm melius, cùm venerit ipſe, canemus.*
Virg. Egl. 9. v. 67.

(d) *Malo me Galatea petit, laſciva puella,*
Et fugit ad ſalices; & ſe cupit ante videri.
Virg. Egl. 3. v. 64.

Et la folâtre après se sauve dans ces bois :
Elle passe & s'enfuit ; & cependant la belle
Veut toujours être vue & qu'on coure après elle.
Chantons doncques : Silvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni legere ;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune Bergere ;
A son aimable esprit, à ses charmes puissans,
Un de nos plus grands Dieux a donné de l'encens.
Elle aime de Pallas la Déité suprême ;
Et sur tous les Bergers, j'aime celui qu'elle aime.
Silvie, écoutez-moi ; venez prendre le frais (*a*)
A l'ombrage plaisant de ces aulnes épais. (*b*)
A présent qu'en nos champs tout s'altere & se brûle (*c*)
Aux regards enflammés de l'âpre canicule,
Vous meritez nos airs les plus mélodieux :
Vous en sçavez chanter, qui charmeroient les Dieux.

(a) *Huc ades, ô Melibae. . . . .*
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ.
Virg. Egl. 7. v. 10.

(b) *Hic, inter flumina nota*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Virg. Egl. 1. v. 53.

(c) *Aret ager ; vitio moriens sitit aeris herba ;*
Liber pampineas invidit collibus umbras.
Virg. Egl. 7. v. 57.

Ainsi parloit Sylvandre au rivage de Seine ;
Ce fleuve, pour l'oüir, couloit doux sur l'aréne: (a)
Tout l'univers, sensible à son triste souci,
S'y montroit attentif, lorsqu'il reprit ainsi :
Aminte tu me fuis ; & tu me fuis, volage, (b)
Comme le fan peureux de la biche sauvage,

(a) *Medumque flumen gentibus additum*
Victis, minores volvere vortices.
Horat. Od. l. 2. Od. 9. v. 21.

(b) *Vitas hinnuleo me similis, Chloë,*
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum & Siliüæ metu.

Nàm, seu mobilibus vitis inhorruit
Ad ventum foliis, seu virides rubum
Dimovere lacertæ,
Et corde & genibus tremit.

Atqui non ego te, tigris ut aspera,
Gætulusve leo, frangere persequor.
Tandem desine matrem
Tempestiva sequi viro.
Horat. Od. l. 1. Od. 23.

Traduction de cette Ode par Monsieur le Noble.

Pourquoi me fuyez-vous, Bergere?
Pourquoi me fuyez-vous plus timide & legere
Qu'un fan dans les bois égaré,
Qui tremble au moindre bruit, courant après sa mere
Dont le hasard l'a séparé?

Qui va cherchant sa mere aux rochers écartés,
Y craint du doux Zephir les trembles agités;
Le moindre oiseau l'étonne; il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-méme & de la forêt sombre.
Arréte, fugitive; hé quoi, suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?
Ce que tu crains en moi, n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend si belle.
Mais il brille en tes yeux, & brûle dans mon cœur;
Il cause ta beauté, comme il fait ma langueur:

Que du moindre coup de son aîle
Un doux Zéphir agite une feuille nouvelle,
Qu'un lézard sorte d'un buisson,
Sur ses foibles genoux il frémit, il chancelle,
Et son cœur tremble de frisson.
Craignez-vous de moi quelque outrage?
Suis-je un lion cruel? suis-je un tigre sauvage?
Connoissez-moi, connoissez vous.
Il est tems de quitter, quand on est à votre âge, (*a*)
Une mere pour un époux.

(a) *Nympha, precor, Penëia mane: non insequor hostis:*
Nympha, mane. Sic agna lupum, sic cerva leonem,
Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columbæ,
Hostes quaque suos; Amor est mihi causa sequendi.
Ovid. Metam. l. 1. v. 504.

Et c'eſt-là cette amour, cette flamme ſi vive,
Qui jette tant d'effroi dans ton ame craintive.
Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi:
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi.
Encore ſi tu veux, d'un regard, belle Aminte, (a)
Je puis n'y pas trouver une goute d'abſinthe.
Bienheureuſe langueur! agréable tourment!
Doux & beaux ſont les jours que l'on paſſe en aimant.
Soit pour ce ſeul plaiſir notre verte jeuneſſe,
Et pour les triſtes ſoins la chagrine vieilleſſe.
Voi ce beau jour, Aminte; & voi de toutes parts
Le Soleil l'embraſer de ſes plus chauds regards.
Voi l'âpre moiſſonneur, de la plaine ſi belle
Ranger à pleines mains la dépoüille en javelle.
N'eſt-ce pas un avis aux cœurs les plus contens,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas longtems;
Et que, ſi l'on ne cüeille & tes lys & tes roſes,
L'hyver moiſſonnera de ſi divines choſes?
La beauté, ce tréſor qu'on ne peut eſtimer,
N'eſt donnée aux mortels que pour ſe faire aimer:
Rien n'eſt beau qu'en aimant: & la Terre elle-même

(a) C'eſt-à-dire, ſi tu veux, belle Aminte, un ſeul de tes regards ſera que je ne trouverai pas dans cette amour une goute d'abſinthe.

Ne dure en sa beauté, que quand le Soleil l'aime;
Qu'autant que, pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos champs & nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire.
On languit, on se plaint sous l'amoureux empire;
Mais n'être point aimée, & n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci. (a)

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie;
Celle qui fuit l'Amour, mérite qu'on la fuie,
Comme on fuit justement ces climats malheureux
Dont détourne le ciel ses regards amoureux. (b)
Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
Que content il s'attache à la vie amoureuse;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse Cour;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
(A ses jeunes desirs son ame abandonnée)
Se faire une innocente & libre destinée.

Aminte, arrête un peu; voi sur ce vieux cormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même desir se fait voir animée.
Peut-on, considérant leur innocent souci,

(a) *Miserarum est, neque amori dare ludum.*
Hor. Od. l. 3. Od. 12. v. 1.

(b) *Quod latus mundi, nebula, malusque Juppiter urget.*
Hor. l. 1. Od. 22. v. 19.

Ne pas dire en soi-même : *Heureux qui vit ainsi !*
Sur ce verd alizier voi ces deux tourterelles
Se chercher, s'approcher, & tremousser des ailes ;
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra ;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.
Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage ;
Entens de ces oiseaux l'agréable ramage :
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'Amour.
Chantez, petits oiseaux : nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte :
Chantez, petits oiseaux : & puissai-je toujours
Avecque vous chanter mes fidelles amours.



OLYMPE.

CINQUIEME EGLOGUE.

A Madame de Monglat, sous le nom d'OLYMPE.

L'AMOUREUX Eurilas, absent de Timarette ;
Exprimoit, par les sons de sa douce musette,
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement
Presse le tendre cœur d'un véritable amant ;
Quand le beau Lisidor, fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'étoit pas moindre, & l'on en peut juger ;
Il aimoit une Nymphe, & n'étoit qu'un Berger ;
Esclave malheureux d'un desir téméraire,
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire:
Hélas ! c'étoit en vain : & l'aimer & la voir
Fut son plus doux penser, & son plus doux espoir.
Tous deux amis parfaits, assis aux bords de Loire,
Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs.
Adorable Monglat, jugez de leurs malheurs:
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles peines.
Vous dont la voix s'égale au doux chant des Sirenes,
Et dont l'aimable esprit, juge des plus beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts,

Ecoutez d'Eurilas la champêtre musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette.
Sans art ces deux Bergers se plaignoient tour à tour;
L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

EURILAS.

Timarette s'en est allée !
L'ingrate, méprisant mes soupirs & mes pleurs,
Laisse mon ame désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours ;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

LISIDOR.

Lieux sauvages & solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
Antres affreux, noires forêts,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toujours pour moi ce tranquille silence ;
Prometttez-moi, rochers, d'être discrets,
Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et vous dire qu'Olympe a mon ame asservie,
Olympe Reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos Dieux.

EURILAS.

Ah ! que pour me résoudre à cette triste absence ;

Mon cœur se fait de violence!
Que je prévois pour lui de funestes langueurs!
Que ce cruel départ me va coûter de larmes!
Et que j'aurai besoin, dans ces tristes allarmes,
Du souvenir de ses rigueurs,
Pour résister à celui de ses charmes!

LISIDOR.

Ne craignez point, beauté qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche:
Je n'aurai point ouvert la bouche,
Que le trépas ne la vienne fermer.
S'il arrive enfin que mon ame,
Au gré d'un insensé desir,
Accorde un soupir à ma flamme,
Ce ne sera que mon dernier soupir.
Et je ne sçais, si, dans mon mal extrême,
Je pourrai seulement prononcer: *Je vous aime.*

EURILAS.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil (a)

(a) *Si nona diem mortalibus almum*
Aurora extulerit, radiisque retexerit orbem.
Virg. Æn. 5. v. 65.

Jàmque rubescebat radiis mare, & æthere ab alto
Aurora in roseis fulgebat lutea bigis.
Æn. 7. v. 25.

Annonce à l'univers le retour du Soleil;
Et que devant ſon char ſes légeres ſuivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;
Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la nuit, couvrant tout de ſes plus ſombres voiles, (a)
Cache même à nos yeux ſes plus claires étoiles;
Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre, & fait reſplendir l'air.

EURILAS.

Belle jeuneſſe de l'année,
Pour moi, ſans ma Bergere, eſt ta beauté fannée;

Cùm primùm craſtina cœlo
Puniceis invecta rotis Aurora rubebit.
Æn. 12. v. 76.

(a) *Vertitur intereà cœlum, & ruit oceanò nox,*
Involvens umbrâ magna terramque polumque.
Æn. 2. v. 250.

Nàm neque erant aſtrorum ignes, nec lucidus æthrâ
Siderea polus: obſcuro ſed nubila cœlo,
Et Lunam in nimbo nox intempeſta tenebat.
Æn. 3. v. 585.

Simul atra nubes
Condidit Lunam, neque certa fulgent
Sydera nautis.
Horat. Od. l. 2. Od. 16. v. 2.

Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces prés les plus vives couleurs.

LISIDOR.

Un gai Zéphyre nous caresse; (a)
Tout nous charme, tout plait, & tout rit dans ces lieux.
Berger, tu crois que l'hyver cesse:
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maitresse.

EURILAS.

Ma divine Bergere au moins sçait mes malheurs;
Et sans me voir, elle peut voir mes pleurs:
Car mon cœur, qui toujours avec elle demeure,
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

(a) CORIDON.

Stant & juniperi, & castanea hirsutæ;
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma;
Omnia nunc rident. At, si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas & flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager; vitio moriens sitit aeris herba;
Liber pampineas invidit collibus umbras:
Phyllidis adventu nostra, nemus omne virebit.
Virg. Egl. 7. v. 53. & seq.

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos.
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.
Virg. Egl. 3 v. 56.

LISIDOR.

Je ne puis m'enpêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine.
Helas! je ne sçais qui m'y mene ;
Mais je n'en reviens point qu'avec le désespoir.

EURILAS.

Un jour, assis aux bords d'une onde claire & nette,
Où faisoit un bouquet l'aimable Timarete,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir :
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir?
Quoique pourtant aimer autant que j'aime
Ce ne soit point s'aimer soi-même ;
Lorsqu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cüeilleroit ;
Et me cüeillant, elle me baiseroit
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, après ce doux baiser ;
Elle me feroit reposer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma Nymphe si belle,
Que pensant sur un cerf son javelot lancer,
(*a*) Ce fer, guidé par la Parque cruelle,

(a) *Curvo direxit spicula cornu :*
Nec dextræ erranti Deus abfuit : actaque multo

De Melampe ſon chien fidelle
D'un coup mortel vint le beau corps percer,
Et tout ſon ſang verſer
Aux yeux de ſa chere maitreſſe,
Qui pâmoit de triſteſſe.
Ah ! Melampe, dis-je à l'inſtant
D'un ton foible & craintif, mais qu'Olympe pourtant
Pût aſſez bien entendre
Et trouver doux & tendre :
Ah ! Melampe, il eſt vrai que ta mort fait pitié ;
Mais tu meurs de ta Nymphe ayant eu l'amitié ;
Il eſt vrai qu'en ton ſort toute miſere abonde,
Mais il ſera pleuré des plus beaux yeux du monde :
Et j'en ſçais qui mourront d'un ſemblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le ſeront pas.

J'ÉCOUTOIS leurs chanſons couché ſur la fougere.
Qu'euſſai-je fait alors, abſent de ma bergere, (a)

Perque uterum ſonitu, perque ilia venit arundo.
Saucius at quadrupes nota intra tecta refugit,
Succeſſitque gemens ſtabulis. . . . . :
Sylvia prima ſoror, palmis percuſſa lacertos,
Auxilium vocat. . . . .

Virg. Æn. 7. v. 497. & ſeq.

(a) *Quid facerem ? Neque ego Alcippem nec Phyllida habebam.*

Virg. Egl. 7. v. 14.

Plus triste qu'Eurilas, hélas ! peut-être encor
Amant plus insensé que le beau Lisidor ?
Dès ce tems, d'Eurilas je prisai la musette, (a)
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

(a) *Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.*
Virg. ibid. v. 70.



URANIE.

URANIE.

SIXIEME EGLOGUE.

A Monſieur le Marquis de Gamaches.

SUR les rives de l'Orne, un Berger amoureux
Songeant aux cruautés de ſon ſort malheureux,
Tourmenté de ſes maux, accablé de ſes chaines,
Cherchoit une retraite à ſoupirer ſes peines;
Lors qu'aveuglé de pleurs, plein de divers ſoucis,
Tous ſes ſens de triſteſſe étouffés & tranſis,
Et guidé ſeulement de ſa douleur profonde,
Il ſe trouva conduit au plus beau lieu du monde.
Dans un bois écarté, dont les ombrages verds
Ne ſentirent jamais la rigueur des hyvers,
Au pied d'un haut rocher, qui ſemble dans les nuës (a)

(a) *Geminique minantur*
Il cælum ſcopuli.
Virg. Æn. 1. v. 166.
Fronte ſub adverſâ ſcopulis pendentibus antrum:
Intus aquæ dulces, vivoque ſedilia ſaxo.
Ibid. v. 170
Vallis erat piceis & acutâ denſa cupreſſu,
Nomine Gargaphie, ſuccinctæ ſacra Dianæ;
Cujus in extremo eſt antrum nemorale receſſu,
Arte laboratum nullâ: ſimulaverat artem

Vouloir cacher l'horreur de ses pointes chenuës ;
Est une grotte sombre, où Nature fait voir
Un essai merveilleux de son divin pouvoir ;
Où par mille beautés, que sa main libérale
Dans ces aimables lieux confusément étale,
Elle a voulu montrer, sans étude & sans fard,
Combien les ornemens sont au-dessus de l'art.
C'est-là que le Zéphyre a placé son empire,
C'est dans ce beau séjour que pour Flore il soupire :
Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
N'y ternissent jamais le bel émail des fleurs :
Des bruyans Aquilons les rapides haleines
N'y troublerent jamais le crystal des fontaines,
Qui sur un gravier d'or font écouler leurs eaux,
Et proche du rocher forment deux clairs ruisseaux,
Qui passant au travers de cette grotte obscure,
Moüillent les bords d'un lit de mousse & de verdure,
Où leur murmure lent invite à sommeiller
Ceux que les plus grands soins forceroient de veiller.
Certes, d'un si beau lieu les secrettes amorces
Pour charmer les douleurs avoient assez de forces ;

Ingenio natura suo. Nàm pumice vivo
Et levibus tophis nativum duxerat arcum.
Ovid. Metam. l. 3. v. 155.

Et devoient amoindrir celles de ce Berger.
Mais, las ! il n'y venoit qu'afin de s'affliger ;
Et cherchoit feulement ces belles folitudes,
Pour fe donner en proie à fes inquiétudes.
  Ce fut-là que d'abord fon cruel fouvenir
De tous fes maux paffés le vint entretenir ;
Lui mit devant les yeux l'hiftoire de fa vie,
Avecque les malheurs dont elle étoit fuivie ;
Lui fit voir de fon fort l'implacable rigueur,
Ses troupeaux dévorés, ou féchés de langueur,
Ses vergers languiffans, fes cabanes brûlées,
Ses meilleurs champs en friche, & fes moiffons grêlées :
Et toutefois encore il s'eftimoit heureux
Tant qu'il fe vit exemt des foucis amoureux.
  Mais, hélas ! quand, après tant de fujets de plaintes,
Amour, pour lui porter de plus rudes atteintes,
Lui mit devant les yeux les céleftes appas (*a*)
De la rare beauté qui caufoit fon trépas ;
Et lui repréfenta combien peu d'efpérance
Devoit accompagner fon extrême fouffrance ;
Qu'il repandit de pleurs, qu'il pouffa de foupirs !
Enfin, gelé de crainte, & brûlé de defirs,

(a) *Multa viri virtus animo, multufque recurfat Gentis honos.* . . . .
Virg. Æn. 4. v. 3.

Il voulut exprimer sa douleur infinie.
O trop belle : sans doute il eût dit Uranie,
Mais le puissant respect qui regnoit dans son cœur,
Défendit à sa voix de nommer son vainqueur ;
Et plus cruel encor que son martyre même,
Voulut qu'il en célât la violence extrême ;
Doutant si ce rocher, cet antre & ces forêts
Pour en être témoins étoient assez secrets.
O combien en son ame il forma de pensées !
Et combien aussi-tôt en furent effacées !
O combien il conçut de funestes desseins,
Qui tous contre sa vie exciterent ses mains !
Certes de moins de fruits nous enrichit l'automne, (a)
L'été de moins d'epics nos campagnes couronne,
L'hyver a moins de vents, le printems moins de fleurs,
Qu'il ne sentit alors de mortelles douleurs.
De sombres désespoirs tous ses sens occuperent ;
La rage & la fureur à l'envi l'attaquerent ;
Et son esprit, ému de leurs rudes transports,
Fut cent fois sur le point d'abandonner son corps.
Il le croyoit du moins, lorsqu'en la forte idée

(a) *Quàm multa in sylvis, autumni frigore primo,*
Lapsa cadunt folia : aut ad terram, gurgite ab alto,
Quàm multæ glomerantur aves. . . . .
Virg. Æn. 6. v. 309.

Dont son amour rendoit son ame possédée, (a)
Il pensa que sa Nymphe, avec tous ses appas,
Dans ce lieu solitaire eût adressé ses pas.
Ses yeux, foibles deja de verser tant de larmes,
Crurent être éblouïs de l'éclat de ses charmes;
Ses sentimens perdus, ses esprits dissipés
De leurs perçans rayons crurent être frappés;
Même il s'imagina que de cet antre sombre
Leur splendeur bannissoit & la fraicheur & l'ombre;
L'air qu'il y respiroit lui sembloit allumé:
Et c'étoit ses soupirs, qui l'avoient enflammé.
Ce n'est pas toutefois qu'en son ame insensée
Il osât concevoir la superbe pensée
Que ce divin objet vînt pour le secourir;
Il crut que ce n'étoit que pour le voir mourir;
Et dans ce sentiment, prêt à lui satisfaire,
Il pensa qu'il pouvoit, sans craindre sa colere
Ni sortir du respect lui tenir ces propos,
Souvent entrecoupés de pleurs & de sanglots:

Je meurs; vous le voyez. Et quelque violence
Qui m'oblige sans cesse à rompre le silence,
Si devant vos beaux yeux je ne perdois le jour,

(a) *furenti*
Infelix simulachrum atque ipsius umbra Creüsæ
Visa mihi ante oculos.

Virg. Æn. 2. v. 772.

Jamais vous n'auriez sçu l'excès de mon amour.
Ce n'est point par des cris, ce n'est point par des plaintes,
Que mon mal vous fait voir ses sensibles atteintes.
Je l'ai si bien caché, que, malgré mon effort,
Il ne s'est découvert qu'en me donnant la mort.
Et quand vous daignerez, belle pour qui j'expire,
Comparer mon audace avecque mon martyre,
S'il m'osa, direz-vous, déclarer son tourment,
Son audace du moins n'a duré qu'un moment.
Et sa flamme..... Mais, las! vous ignorez encore
Depuis combien de tems son ardeur me dévore;
Si ce n'est que vos yeux, connoissant leur pouvoir,
Sçachent qu'il faut aimer quand on ose les voir.
Ces beaux yeux sont si clairs & si remplis de flammes,
Qu'ils peuveut aisément pénétrer dans les ames.
Mais s'ils ont daigné voir, ces aimables vainqueurs,
Que j'aimois mieux montrer, au milieu des langueurs,
Au milieu des tourmens, des supplices, des gênes,
L'excès de mon respect que celui de mes peines;
S'il m'ont vu, sans espoir d'aucune guérison,
Idolâtrer mes fers, & chérir ma prison;
Ils peuvent voir encor mon ame consumée
Conserver les ardeurs dont ils l'ont enflammée;
Mais telles que, sentant qu'elles me font mourir,

Je l'aime encore mieux, que de les amoindrir.
Croyant à ce diſcours ſon ame criminelle,
Il alloit ſe jetter aux pieds de cette belle :
Mais n'embraſſant que l'air, au lieu de ſes genoux, (a)
O mes douleurs, dit-il, où me réduiſez-vous ?
Ces mots furent ſuivis d'une mortelle tranſe,
Qui priva ſes eſprits de toute connoiſſance :
Il demeura ſans voix, ſans pouls, ſans mouvement.
Il n'eut point vu finir ce long ſaiſiſſement,
Si de ſon cruel ſort l'impitoyable haine,
Qui prolonge ſes ans pour prolonger ſa peine,
Ne l'eût fait vivre encor par un cruel ſecours,
Si c'eſt vivre pourtant que mourir tous les jours.
Gamaches, cher Marquis, dont l'ame noble & belle
M'a toujours honoré d'une amitié fidelle,
S'il eſt vrai que le ciel t'ait fait aſſez heureux,
Pour n'être point ſenſible aux tourmens amoureux ;
Donne quelques ſoupirs aux cruelles atteintes,
Que dans ces triſtes vers ma Muſe t'a dépeintes ;
Et ſi ton cœur s'émeut aux maux de mon Berger,
Que ce ſoit les derniers qui puiſſent t'affliger.

(a) *Ter conatus ibi collo dare brachia circùm ;*
Ter, fruſtrà comprenſa, manus effugit imago,
Par levibus ventis.

Virg. Æn. 6. v. 700.

LA PAIX. (a)

SEPTIEME EGLOGUE.

ACANTE ET EURILAS.

EURILAS.

ACANTE, il eſt donc vrai, qu'encore à cette fois
Les Amours fugitifs reviennent dans nos bois;
Que le bruit enroüé des guerrieres trompettes
Cede aux ruſtiques ſons de nos foibles muſettes?
Acante, tu le ſçais : car le grand Apollon
T'a mille fois conduit dans le ſacré vallon,
Et les ſçavantes Sœurs ont reconnu qu'il t'aime
Par les douces chanſons qu'il t'enſeigne lui-méme.
Et puis ton ferme appui, ce favori des cieux,
Qui garde les tréſors & les ſecrets des Dieux,
Ton digne Maitre a pu ces grand ſecrets t'apprendre
Qui vont dans nos hameaux l'allégreſſe répandre:
Lui-méme nous annonce un tems ſerain & doux,
Et nous va délivrer de la fureur des loups.

(a) Il s'agit ici de la Paix des Pyrenées.

ACANTE.

Berger, il est constant, qu'avec sa chere Astrée
La desirable Paix en ces lieux s'est montrée :
Au moins le vieux Damon, qui l'a vue autrefois
Croit l'avoir reconnue au travers de ces bois.
Son front est couronné de sa plus verte olive.
Elle paroit encor chancelante & craintive ;
Mais chaque instant grossit sa triomphante cour.
Outre les biens constans qu'assure son retour,
Les délices, les jeux, les festins & la danse,
Le tranquille repos & l'heureuse abondance, (*a*)
Nos champêtres plaisirs, avec tous leurs appas,
Se rangent à sa suite, ou naissent sur ses pas.
A son aspect, s'enfuit la fureur homicide, (*b*)
L'oppression cruelle, & la haine perfide ;
Car Themis, qui la suit, tient le glaive tranchant,
L'appui du malheureux, la terreur du méchant.

(a) *Tutus bos etenim rura perambulat :*
Nutrit rura Ceres almaque Faustitas :
Pacatum volitant per mare navitæ :
Culpari metuit fides.
Hor. Od. l. 4. Od. 5. v. 17.

Custode rerum Cæsare, non furor
Civilis, aut vis exiget otium ;
Non ira, quæ procudit enses,
Et miseras inimicat urbes.
Horat. Od. l. 4. Od. 15. v. 17.

(b) *Mos & lex maculosum edomuit nefas.*
Horat. Od. l. 4. Od. 5.

Chante en repos, Berger, ton amoureux martyre;
Ce n'eſt plus que d'Amour, qu'il faut que l'on ſoupire.
Et ſi mille ont ſçu plaindre une triſte langueur,
Leurs vers ſont de l'eſprit, & les tiens ſont du cœur.

EURILAS.

Au charmant roſſignol, l'honneur de ce bocage, (*a*)
Cede de tous oiſeaux le différent ramage :
Au ſçavant Dieu des vers tu peux le diſputer; (*b*)
Et que pourra ma voix, quand tu voudras chanter?
Chante, fameux Berger, chante ces grands miracles :
Du Dieu qui te chérit conſultant les oracles,
Dis-moi qui tout d'un coup a ſçû tarir nos pleurs,
A banni de nos champs l'outrage & les voleurs,
Et ſous les verds ormeaux, ſur les vertes fougeres;
Ramené les concerts de nos jeunes Bergeres.

(*a*) *Lenta ſalix quantùm pallenti cedit olivæ,*
Puniceis humilis quantùm ſaliunca roſetis,
Judicio noſtro tantùm tibi cedit Amyntas.
Virg. Egl. 5. v. 16.

(b) *Quid ſi idem certet Phœbum ſuperare canendo?*
Egl. 5. v. 9.

ACANTE.

Ce prodige étonnant, ce changement soudain,
N'est rien moins que l'effet d'une mortelle main (*a*).
Tu sçais de nos malheurs l'histoire lamentable,
Tu sçais où nous plongea la discorde effroyable. (*b*)
Puis comment sur nos airs, si tendres & si doux,
Chanter Mars & Bellone, & leur ardent courroux?
Dans nos antres fuyons les armes sanguinaires,
Perdons le souvenir de nos longues miseres.
La mere de Louis, qui dès ses premiers jours
Domptoit les sangliers & terrassoit les ours;
La mere du Berger, dont les grands pâturages
De l'une & l'autre mer bordent les longs rivages;
Anne a fait ce miracle, elle a fléchi les Dieux
Par les devots soupirs d'un cœur humble & pieux.

EURILAS.

Rien que les doux Zéphirs ne respire pour elle;
Loin des fiers Aquilons soit la rage cruelle.
Vous, myrtes amoureux, vous, odorans jasmins,
Malgré les froids hyvers, croissez dans nos jardins.

(*a*) O *Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*
Virg. Egl. I. v. 6.

(*b*) *En, quò discordia cives*
Perduxit miseros.
Virg. Egl. I. v. 73.

Que des plus belles fleurs on couronne sa tête ;
Qu'à jamais nos Pasteurs solemnisent sa fête :
Qu'elle soit immortelle, & jouisse à jamais
Du doux fruit de ses vœux, de sa charmante Paix.
Au moins puissent les Dieux, malgré les destinées,
Pour prolonger ses jours, accourcir nos années.
Entonne son beau nom dans tes nobles concerts ;
Et pour le célébrer, éleve encore tes airs.
Ainsi le beau (*a*) Daphnis, aux champs de Syracuse,
Eleva quelquefois sa douce cornemuse :
Ainsi, pour son sujet réglant ses doctes sons ;
L'amant (*b*) d'Amaryllis varia ses chansons.
Chanter cette Bergere en vertus sans seconde ;
Acante, c'est chanter la merveille du monde.
J'aime mieux tes beaux vers, que le plaisir de voir (*c*)
Tomber ce fier torrent dessus ce marbre noir,
Du dépit de sa chûte écumer de furie,
Et flater en grondant ma douce rêverie.

ACANTE.

Dans un si beau sujet je trouve assez d'appas.
Ecoute seulement, & ne me flate pas.

(a) Theocrite. (b) Virgile.

(c) *Nec percussa juvant fluctu tàm littora, nec quæ Saxosas inter decurrunt flumina valles,*
Virg. Egl. 5. v. 83.

Anne, à qui pour ce fils, rempli de tant de charmes,
La douce amour de mere a donné tant d'allarmes,
Dans nos antres secrets, entre les verds pavots,
Ne sçavoit où trouver un moment de repos.
Le bruit de cent combats troubloit de nos bocages
Le silence profond, & les sacres ombrages.
Son Louis s'animoit au bruit de ces combats;
Il méprisoit déja nos champêtres ébats,
Ramassoit des hameaux la boüillante jeunesse,
Et leur montrant de Mars la dangereuse adresse,
Il faut être vaillans, disoit-il, *ô Bergers*;
Il faut loin de nos parcs chasser les Etrangers.
Allons, allons dompter jusqu'en leur propre terre
Les peuples basanés qui nous ont fait la guerre.
Anne, à ces fiers propos, trembloit pour ce cher fils:
Elle ne sçait que trop le malheur de Thetis;
Que malgré tant de soins & la force des charmes,
(a) Le plus vaillant des Grecs succomba sous les armes.
Dans les ennuis mortels qui déchirent son cœur,
Elle a recours à Jule, à ce sage Pasteur,
Dont les rares secrets, aux neveux incroyables,
Jamais, quoiqu'on ait dit, n'ont fait de miserables;
Qui cent fois au contraire en nos troubles nouveaux,

(a) Achille.

Consola les Bergers, & sauva les troupeaux.
Jule des mêmes soins a son ame agitée ;
Car de la même amour il la sent transportée.
Bannissons, lui dit-il, *ces soins injurieux* ;
Ce qui nous peut guérir est l'ouvrage des Dieux.
A ces mots, il ordonne un fameux sacrifice :
Mais pour rendre à ses vœux tout l'Olympe propice,
Il offre seulement, avec le pur encens,
Nos odorantes fleurs, nos rustiques présens.
Son ame humaine & douce & ses mains innocentes,
Du sang de nos agneaux furent mêmes exemptes.
Une voix dans la nuë à ses vœux répondit ;
La Paix avec Themis à l'instant descendit ;
Abandonnant des Cieux les voûtes azurées (*a*)
Elles fendoient les airs de leurs aîles dorées,
Et sembloient venir fondre aux rives de ces eaux :
Semblables dans leur vol à ces vîtes oiseaux,
Qui planant sur les bords d'une mer poissonneuse,
Rasent les durs rochers & la vague écumeuse ;

(*a*) *Hic primùm paribus nitens Cyllenius alis*
Constitit : hinc toto praeceps se corpore ad undas
Misit, avi similis, quæ circùm littora, circùm
Piscosos scopulos humilis, volat æquora juxtà.
Æn. 4. v. 252.

Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem : mox aere lapsa quieto
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.
Æn. 5. v. 215.

Quand ſur le haut ſommet des murs audacieux,
Qui ferment de Louis le verger ſpacieux,
Semblant ſe repoſer, comme pour prendre haleine
Dans la rapidité de leur courſe ſoudaine,
Sans le ſecours de Jule, en un piége fatal,
Les retenoit encor le diſcord infernal.

EURILAS.

Le plus grand des humains eſt l'admirable Jule;
Moins de monſtres que lui dompta le grand Hercule.
Ah! plûtôt dans le Rhône, aux ſept larges canaux, (a).
Le Parthe abreuvera ſes belliqueux chevaux,
Plutôt les froids Lapons boiront l'onde du Gange,
Que je ceſſe jamais de chanter ſa louange.

ACANTE.

Ecoute, écoute encor comme il a combattu,
Et dans ſon plus beau jour voi briller ſa vertu.
Au ſommet de ces Monts, qui cachés dans la nuë (b)
Semblent porter le Ciel de leur tête chenuë,

(a) *Ante, pererratis amborum finibus, exul*
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm noſtro illius labatur pectore vultus.
Virg. Egl 1. v. 62.

(b) *Maximus Atlas,*
..... Ætherios humero qui ſuſtinet orbes.
Æn. 8. v. 136.

Le monstre sans raison, qui désola nos champs, (a)
Se trouvant sans pouvoir dans le cœur des méchans,
Se cachoit sous l'amas de ses armes tranchantes
Du sang de nos brebis encore dégoûtantes.
Là, dans son cœur rongé de ses mornes fureurs;
Il ne médite encor qu'embrasemens, qu'horreurs;
Par des vœux sourds & noirs rappellant le carnage,
Au fond d'un antre obscur il écumoit de rage;
Quand ces deux Déïtés, l'espoir de tant d'humains,
Tomberent par malheur dans ses cruelles mains.
L'inflexible Discord les accable de chaînes;
Et déja renoüant ses trames inhumaines,
Il voit comme sa proie & dévore des yeux
Nos jardins émaillés, nos champs délicieux.
Mais plus prompt que l'éclair, plus vîte que la foudre, (b)
Sous son rapide char faisant voler la poudre,
Jule part, vole, & fond où le pressant danger

(a) *Furor impius intùs*
Sæva sedens super arma, & centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento.
Æn. I. v. 298.

(b) *Volat vi fervidus axis;*
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aëra per vacuum ferri, atque assurgere in auras:
Nec mora nec requies. At fulvæ nimbus arenæ
Tollitur. . . . .
Geor. 3. v. 107. & seq.

Sembloit & son grand cœur & sa vie engager.
L'entreprise pour lui n'a rien de formidable,
Il contemple du mont la cime impénétrable; (*a*)
Les pins, qu'il voit de loin lui servir de cheveux,
Sont battus du tonnerre & des vents orageux.
De glaçons distillans sa tête est hérissée;
Sur ses gouffres beants la neige est dispersée.
De ses flancs ent'ouverts les torrens vagabonds
Roulent, blanchis d'écume, ou s'élancent par bonds.
La prudence de Jule applanit ces obstacles:
Sa voix, quand il lui plait, fait les plus grands miracles.
De la Paix éplorée il a brisé les fers,
Il a plongé le monstre au plus creux des enfers.

EURILAS.

Donc, ô sage Berger, chantant nos douces peines, (*b*)

(a) *Jamque volans apicem & latera ardua cernit*
Atlantis duri cœlum qui vertice fulsit:
Atlantis, cinctum assidue, cui nubibus atris
Piniferum caput & vento pulsatur & imbri:
Nix humeros infusa tegit: tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Æn. 4. v. 246. & seq

(b) *Lentus in umbrâ,*
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.
Virg. Egl. 1. v. 4

Dans nos bois, dans nos champs, dans nos fertiles plaines, (a)
Sans crainte nous allons conduire nos troupeaux,
Autour de nos brebis voir ſauter leurs agneaux, (b)
Et dormir au doux bruit d'une onde vive & claire, (c)
Où bourdonne à l'entour l'abeille ménagere;

Ille meas errare boves (ut cernis) & ipſum
Ludere quæ vellem calamo permiſit agreſti.
Ibid. v. 9.

(a) *Tutus bos etenim rura perambulat.*
Hor. Od. l. 4. Od. 15. v. 17.

Cætera paſcuntur virides armenta per herbas.
Geor. 3. v. 163.

(b) *Mille ſub uberibus balantes paſcimus agnos. . .*
Balatu pecorum & crebris mugitibus amnes
Arentesque ſonant ripæ, colleſque ſupini.
Geor. 3. v. 554.

(c) *Mugituſque boûm, molleſque ſub arbore ſomni*
Non abſunt. . . . .
Geor. 2. v. 470.

Fonteſque lymphis obſtrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
Horat. Ep. l. Od. 2. v. 27.

Hinc tibi, quæ ſemper vicino ab limite ſepes
Hyblæis apibus florem depaſta ſalicti,
Sæpè levi ſomnum ſuadebit inire ſuſurro.
Virg. Egl. 1. v. 54.

Et Jule, de nos cris tant de fois tourmenté, (*a*)
Nous fait cette abondante & douce oisiveté. (*b*)

ACANTE.

C'est lui-même, Eurilas; & lui seul a la gloire
De cette mémorable & pénible victoire :
Il n'en doit nul partage à ses jaloux rivaux;
Il n'a point de second dans ses nobles travaux.
Cependant on a sçû que dans les siens à peine
Sans second eût vaincu le vaillant (*c*) fils d'Alc-
mene.

EURILAS.

Ce génie étonnant, ce célébre étranger,
Ne peut être un mortel, ne peut être un Berger (*d*)
Acante, c'est un Dieu, qui pour chasser la guerre (*e*)

(a) *Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :*
Pascite, ut ante, boves, pueri; submittite tauros.
Ibid. v. 45.

(b) *Deus nobis hæc otia fecit.*
Ibid. v. 6.

(c) Hercule.

(d) O *quam te memorem virgo? nàmque haud tibi vultus*
Mortalis, nec vox hominem sonat : ô Dea certè.
Virg. Æn. I. v. 331.

(e) *Deus, Deus ille, Menalca.*
Virg. Egl. 5. v. 64.

Sous l'humaine apparence habite cette terre. (*a*)
Un mortel eût voulu tant d'offenses vanger !
Tant de biens excédoient le pouvoir d'un Berger.
Jamais autre qu'un Dieu n'eût fait tant d'avantages
A qui ne lui causa qu'injures & qu'outrages.
Sans cesse célébrons ses miracles divers.
Mais, cher Acante, on dit qu'il dedaigne nos vers.

ACANTE.

Notre étude innocente aime la solitude, (*b*)
Hait le bruit de Bellonne & son inquiétude.
Jule en connoît le prix, il aime les beaux arts :
Mais pouvoit-il pour eux veiller au champ de Mars ?
Mais crois-tu qu'aujourd'hui, tout couronné de gloire,

(a) *Sive mutatâ juvenem figurâ,*
Ales in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ, patiens vocari
Cæsaris ultor.
Horat. Od. l. 1. Od. 2. v. 42.

(b) *Carmina proveniunt animo deducta sereno;*
Nubila sunt subitis tempora nostra malis.
Carmina secessum scribentis & otia poscunt;
Me mare, me venti, me fera jactat hyems.
Ovid. 1. Trist. Eleg. 1.

Il devienne ennemi de sa belle mémoire ?
Et que le monstre affreux dompté par ses hauts faits
Prolonge nos malheurs dans le tems de la Paix ?
Revenez, chastes Sœurs, aimables fugitives :
Jule vous tend la main sous ses vertes olives :
C'est-là que de vos luths, de vos charmantes voix (*a*)
Il attend le doux fruit de ses fameux exploits.
Couronné d'amarante, & sous ces ombres calmes,
A vos sons immortels il consacre ses palmes.
Allons, cher Eurilas, allons par les Hameaux
Exciter des Pasteurs les doctes Chalumeaux.
Soupire cependant l'amour tendre & discrette
Qui defend de l'oubli le nom de Timarette :
Conte ses doux appas aux échos étrangers,
Aux flots de la Garonne, à ces verds orangers.

EURILAS.

Nommer une Bergere aimable, jeune & belle,

(*a*) *Vos Cæsarem altum, militiâ simul*
Fessas cohortes abdidit oppidis,
Finire quærentem labores,
Pierio recreatis antro.
Hor. Od. l. 3. Od. 4. v. 37.

Acante, c'eſt ſouvent la nommer infidelle.
Guéri, graces au Ciel de ma triſte langueur,
Ainſi qu'en ces beaux lieux la Paix regne en mon cœur.
Acante, conſacrons & nos cœurs & nos veilles
Aux grands labeurs de Jule, à ſes rares merveilles.

Fin des Eglogues.





REFLEXIONS SUR L'ÉGLOGUE.

PREMIERE REFLEXION.

IL y a trois choſes à conſidérer dans l'Eglogue : ſa matiére, ou le ſujet ; la forme ; & les interlocuteurs. La matiere & la forme en conſtituent la nature : les interlocuteurs ne ſont, pour ainſi dire, que l'inſtrument dont le Poëte ſe ſert pour exécuter ſon ſujet. Souvent il eſt lui-même le Poëte & l'inſtrument, comme Théocrite dans ſes Idylles 2, 3, 7, & pluſieurs autres : comme Virgile dans ſes Eglogues 2, 4, 6 & 10 : & Monſieur de Segrais dans ſa premiere, 3, 4 & 6 Paſtorale.

Il n'eſt pas difficile de ſe former une parfaite idée de l'Eglogue. Il ne faut que ſe transporter parmi ceux qui habitent la Campagne, & conſidérer en leurs perſonnes la

nature telle qu'elle doit être par elle-même; car si elle est corrompuë, ce n'est que par accident; alors cette inclination qui porte les hommes à produire leur semblable, sera une inclination honnête, parce qu'elle ne passera pas les bornes qui lui sont prescrites: & cette même inclination, cette amour exemte de troubles, de soupçons jaloux & de tout crime, sera la matiere de l'Eglogue.

Par ce trouble, par ces soupçons jaloux, dont l'amour doit être exemte, il faut entendre ces mouvemens effrenés d'une ame criminelle, capable de se porter à toutes sortes d'excès. Ainsi Virgile dans son *Gallus*, & M. de Segrais dans sa sixiéme Eglogue, ne se sont point écartés de la regle. Cependant, s'il m'est permis de dire mon sentiment, il me semble que l'Eglogue demande quelque chose de plus doux; que l'amour romanesque est tout à fait étrangere à l'Eglogue; & qu'un amant expirant ou prêt à se donner la mort, seroit mieux placé sur le Théâtre.

II. REFLEXION.

Le but que le Poëte doit se proposer, c'est de plaire; pour plaire, il faut soustraire aux yeux du Lecteur tout ce que la Campagne peut avoir de grossier & de dereglé, toutes obscénités, toutes rusticités, tout emportement,

emportement, fureur, violence, &c. C'est en quoi M. de Segrais a parfaitement réussi : il l'emporte en cela sur Virgile son modéle, à qui il est échapé quelques obscénités. Je ne dis rien de Théocrite, on sçait qu'il est plein de rusticités, & qu'il est obscene dès la premiere Idylle.

III. REFLEXION.

Tout ce qui peut faire le sujet des entretiens des Bergers, peut servir de matiere à la Poësie Pastorale. Ne parle-t'on à la campagne que d'amour, de jeux, de plaisirs ? S'il arrive qu'un loup, malgré la vigilance d'un Berger, ait emporté une brebis, qu'une tempête violente ait ruiné les moissons, que la fureur de la guerre ait porté la désolation dans quelques Hameaux ; en un mot, si quelque événement heureux inspire de la joye, si au contraire quelque accident funeste cause de la douleur, tout cela ne fait-t'il pas le sujet des conversations des Bergers ? C'est donc une erreur de croire, comme le croit M. de Fontenelle, que la Poësie pastorale ne doit rouler que sur l'amour ; c'est donc une erreur de la part du P. Rapin, de penser que la Poësie pastorale ne doit parler que de ce qui regarde la campagne, c'est-à-dire de choses peu considérables, comme sont les affaires des Bergers,

& ſur tout leurs amours, pourvû qu'elles ſoient pures & innocentes, & qu'elles ne ſoient point troublées par de vains ſoupçons de jalouſie. (*a*) *Quapropter res arduas vitet Poëtica Paſtoralis, ne ab ingenio tantiſper recedat ; occupet ſe autem circà res ruſticas, per ſe planè tenues, ut ſunt negotia Paſtorum, amores imprimis, ſed candidi illi & innocentes, non vanis zelotypiæ ſuſpicionibus inquieti, non contaminati ſtupris, rivalitates ſine cædibus, &c.*

Penſer comme M. de Fontenelle & le P. Rapin, ce ſeroit condamner Virgile, qui dans ſa quatriéme Eglogue oublie abſolument l'amour. Pour M. de Segrais, il ſera plus du goût de nos modernes, parce que du moins dans ſon Eglogue de la Paix, il exhorte Eurilas à ſoupirer une amour tendre & diſcrete.

Je remarquerai en paſſant que dans le même tems que le P. Rapin ôte à la Poëſie paſtorale le droit de traiter les plus grands ſujets, il met en Eglogue ce que notre Religion a de plus élevé.

IV. REFLEXION.

Pourquoi veut-t'on réduire les Bergers à ne chanter que des bagatelles, à ne par-

(a) *De Carmine Paſt.* Part. 1. pag. 45.

ler que d'amour, de fleurs, de moutons, & d'autres choſes ſemblables ? c'eſt que nos préjugés ſont toûjours la régle de nos déciſions, & que nous jugeons du tems paſſé par le tems préſent. Aujourd'hui les Bergers ſont miſerables & groſſiers ; de-là on conclud qu'ils étoient tels dans l'antiquité. Quoi ! ces Bergers du ſiécle d'or (car ce ſont eux que le P. Rapin veut qu'on mette ſur la ſcéne) ces hommes nés dans le plus beau païs du monde, ſous un climat fort doux, & avec un heureux génie, auroient manqué de politeſſe ! Ne ſont-ce pas ces premiers Bergers qui nous ont tranſmis les arts & les ſciences ? la Géometrie, l'Aſtronomie, la Muſique, la Poëſie n'ont t'elles pas pris naiſſance parmi eux ? or, puiſque ces premiers Bergers étoient polis, ſpirituels, & même Rois & fils de Rois, pourquoi ne leur ſeroit-t'il pas permis de s'élever ? Parfaitement inſtruits dans leur Religion, pourquoi ne pourroient-t'ils pas prendre un ton plus haut, lorſqu'ils chantent les loüanges de la divinité qu'ils adorent ? Nés avec des ſentimens nobles & élevés, pourquoi les voudroit-t'on faire ramper dans leurs Chants ?

Mais qu'entend-t'on par ce qu'on appelle ſiécle d'or ? veut-t'on parler du ſiécle de Saturne ? C'eſt nous renvoyer à un tems

qu'un homme un peu inſtruit regardera toûjours comme fabuleux ; c'eſt vouloir qu'on imite des hommes qui n'ont jamais exiſté que dans l'imagination des Poëtes. Veut-on parler de ces tems heureux où le monde encore dans le berceau ne connoiſſoit point le vice ? Que l'on conſerve donc à ceux qui vivoient alors le caractere de perſonnes polies & ſpirituelles : qu'on leur rende les expreſſions figurées & énergiques dont elles ſe ſervoient ; qu'on leur faſſe parler un langage, & traiter des ſujets dignes d'elles.

V. REFLEXION.

Il faut diſtinguer deux ſortes de Bergers ; les uns polis, ſpirituels, comme je l'ai déja dit, tels que les Princes que l'on traveſtit, tels qu'étoient les Bergers des premiers tems. Ces Bergers ſont en droit de traiter les plus grands ſujets, & d'élever la voix pour chanter les Heros & les Dieux. Ainſi les figures, les images, les ſentences conviennent parfaitement à leur caractere. Leurs mœurs, leurs ſentimens, leurs expreſſions doivent répondre à la politeſſe qui leur eſt naturelle. Parmi tout cela, il faut leur donner un air champêtre ; car ce ſeroit pêcher contre les regles, que de leur faire oublier l'habit qu'ils portent ; de même que ce ſeroit les dégrader, &, pour ainſi dire, faire

violence à la nature, que de les faire parler comme des Bergers ordinaires. Voilà précisément en quoi consiste la difficulté de l'Eglogue. C'est ce que le P. Rapin n'a pas compris, & ce que M. de Ségrais a fort bien entendu. Il ne s'oublie point, il se souvient par tout que ses Bergers parlent à des gens de condition, & que ces mêmes Bergers ne sont que des habitans de la campagne.

Il y a une autre espéce de Bergers, gens du commun, gens ordinaires. Pour mettre ma pensée dans tout son jour, je partagerai la campagne, comme on pourroit partager une Ville. Une Ville un peu célébre est composée de Personnes de distinction, à qui la naissance donne le premier rang & des sentimens nobles; & l'éducation une certaine politesse que n'ont pas ceux qui leur sont inférieurs. Le reste est un mélange d'honnêtes gens, de bons Bourgeois, qui joignent à des manieres plus simples un certain esprit, une certaine politesse; il s'en trouve même parmi eux qui ne le cédent aux premiers, que parce que le hazard n'a pas voulu qu'ils eussent une origine aussi illustre. Tel étoit autrefois l'état de la campagne. Elle comptoit parmi ses Habitans des Princes & des Héros; & ces Princes avoient parmi leurs Sujets un grand nombre de gens

qui étoient auſſi éloignés de ce qu'on appelle vile populace, qu'ils s'écartoient moins de la politeſſe de leurs Chefs. C'eſt cette vile populace, ce ſont ces mercenaires que la Poëſie Paſtorale ne peut ſouffrir, parce que leurs diſcours ne ſeroient pas ſupportables aux gens polis pour qui l'on écrit.

VI. REFLEXION.

Les Anciens ne diſtinguoient que trois ſortes de Bergers. Les premiers faiſoient paître les Bœufs. Les autres avoient ſoin des Chévres, & ceux qui nouriſſoient des Porcs étoient les derniers & les moins conſidérables. *Subulci*, dit Voſſius, (*a*) *ob ſordes animalis, cui animam pro ſale datam ex Chryſippo aiebat Varro, Paſtorum omnium fuere contemptiſſimi.* S'ils n'avoient pas compris les Laboureurs dans la premiere eſpéce, ils en auroient ajoûté une quatriéme, parce que l'eſtime qu'ils faiſoient des Bœufs auroit rejailli ſur ceux qui étoient obligés d'en avoir.

VII. REFLEXION.

Les Moiſſonneurs doivent auſſi trouver place dans la premiere eſpéce de Bergers.

(*a*) Inſt. Poët. l. 3. c. 8. §. 1.

Théocrite dans sa dixiéme Idylle en introduit deux. Aux Moissonneurs je joindrai encore les Vendangeurs. Les uns & les autres avoient des Chansons qui leur étoient propres, & ces Chansons avoient des noms particuliers : celles des Moissonneurs étoient appellées ἴουλοι, ou Chanson sur la Moisson. ἐπιλήνια, ou Chanson sur le Pressoir, étoit le nom que l'on donnoit aux chants des Vendangeurs. Les premiers chantoient les loüanges de Cerès ; les autres, celles de Bacchus. Les Moissonneurs ou Laboureurs prioient Cerès de leur donner une récolte abondante,& la remercioient de ses faveurs ; les Vendangeurs faisoient la même chose en l'honneur de Bacchus. Ces Bergers chantoient aussi leurs amours, témoin le *Battus* de la dixiéme Idylle de Théocrite. Ils exhortoient au travail, & donnoient dans leurs Chansons des régles sur la maniere de couper les Bleds, comme fait le *Milon* de la même Idylle. Moissonneur, Vendangeur, Laboureur, sont donc des mots synonimes. Le Laboureur est appellé Moissonneur lorsqu'on le considere comme faisant la récolte des Bleds ; Vendangeur, lorsqu'il a la serpette à la main. L'un & l'autre se servoient de Bœufs pour travailler à la Vigne & pour labourer la terre. Ils composoient la premiere espéce de Bergers & avoient le même

nom. On les appelloient en Latin *Bubulci*, en Grec Βουκόλοι. Aujourd'hui on ne les met plus ſur la Scéne, & je ne ſçai pourquoi, que ceux qui ont ſoin des Moutons, c'eſt-à-dire, ces Bergers que les Anciens appellent, *Opiliones*, ou *Upiliones*, & qu'ils rangent dans la premiere eſpéce.

VIII. REFLEXION.

La cauſe finale de la Poëſie Paſtorale, ſelon le P. Rapin (*a*), c'eſt le plaiſir & l'utilité. Mais quel avantage en tirer, ſi elle eſt reſſerrée dans des bornes auſſi étroites que celles qu'il lui donne? ſi elle eſt preſque réduite au ſeul plaiſir que peuvent faire des diſcours ſimples, naïfs & plus polis que ne le ſont ordinairement les entretiens des gens de la campagne? Au contraire ſuivant les principes que je viens d'établir, les Paſtorales ſeront auſſi utiles que les autres eſpéces de Poëmes: il n'y aura rien de grand qu'elles n'embraſſent. Elles adouciront les paſſions violentes: elles feront connoître le déſordre & le tumulte qu'elles portent dans l'ame; ſous le voile Paſtoral elles inſinuëront les plus grandes

(*a*) 2. Part. p. 69. & 70.

vérités:

vérités : elles inſpireront les maximes de la plus douce morale : elles rendront hommage à la Divinité : elles apprendront à avoir des ſentimens de reconnoiſſance pour les Dieux ou pour les hommes : elles conſoleront dans leur malheur ceux que l'adverſité accable ; elles reléveront leur courage abattu : elles prendront part à la joye de ceux que la fortune favoriſe ; elles inſpireront d'innocens plaiſirs, l'amour pour la vertu, l'horreur pour le vice.

M. de Segrais étoit fort en état d'embraſſer tous ces ſujets ; mais il s'eſt borné à l'amour.





LETTRE
DE MONSIEUR OGIER,
A MONSIEUR
LENQUESTZ,
SUR LA PREMIERE EGLOGUE.

JE vous ſuis redevable de deux Lettres & d'une Eglogue : c'eſt un grand accablement pour un pareſſeux, & encore un pareſſeux qui dépend de la plume d'autrui. Il eſt vrai, Monſieur, que je pourrois m'acquitter de vos Lettres, en dictant quelqu'une de ces rêveries que vous avez la bonté d'agréer & de prendre pour bonne monnoye : mais quant aux Poëſies que vous m'avez envoyées, vous ne me demandés pas moins que des Diſſertations, qui ont quelquefois des ſuites de dangereuſe conſéquence ; témoin la querelle de nos bons amis Balzac & Heinſius. L'expédient que vous me

donnés d'en conférer avec Mademoiselle votre Sœur, ne m'éxemte pas de cet inconvénient : elle a la mémoire assez heureuse pour vous rapporter fidellement ce que je lui aurois dit, & je ne m'étudierois pas moins à parler de cette matiere devant une fille d'esprit comme elle, qu'à vous en écrire. Je pourrois toutefois trancher la difficulté en trois mots, *Nunc oblita mihi tot carmina*, si vous ne m'aviez point fait ce mauvais tour de montrer mon Château de Dammartin, & de mettre ses ruines en perspective. Maintenant il me faut, malgré que j'en aye, confesser la qualité, & avoüer que j'ai lû autrefois Aristote, Horace, Scaliger, Castel-Vetro, & la Ménardiere. Ces noms seroient capables de faire trembler un apprentif, & de lui faire appréhender un grand orage sur ses nouveaux Lauriers : mais certes Monsieur de Segrais n'a guére à craindre, ni de leur part, ni de la mienne. C'est un grand maître qui doit plûtôt servir de modéle aux autres, que d'objet à leur censure. Je veux croire qu'il s'acquitteroit également bien de tous les genres de Poësies : mais en vérité son stile doux & facile est extrêmement propre à son sujet & proportionné à la tendresse & à la naïveté de ses pensées.

J'ai été autrefois en peine de ce que vou-

loit dire Horace, quand il attribue, *Molle atque facetum Virgilio :* je ne regardois ce grand Poëte que par le côté de son Enéïde, & des Georgiques, & même j'avois de la peine d'ajoûter ce *facetum* avec les Eglogues, mais pourtant c'en est le caractére. Ce mot ne répond pas toûjours à celui de facétieux dont on use quelquefois parmi nous. *Veteres,* dit un docte Grammairien, *facetum dixerunt, quidquid venustum esset & elegans.* Et notre maître Quintilien, *facetum quoque non tantum circa ridicula opinor consistere, neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ concessum esse Virgilio. Decoris hanc magis & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto.* Votre Ami triomphe dans cette matiére ; & même en quelques endroits, où il imite Virgile, il ne se contente pas de l'égaler, il le surpasse.

Nec te pœniteat pecoris divine Poëta,
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Voici qu'il enchérit, & l'invention est fort jolie, d'avoir transformé Venus en Bergere si facilement.

L'aimable Déïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Car c'est être trop délicat de trouver à

redire à ces deux Vers, d'autant que la rime n'en eſt pas juſte à nos oreilles Pariſiennes.

Quamvis ille niger, quamvis tu candidus eſſes.

Qu'elle ſoit brune encore & que vous ſoyez
blonde.

Il pouvoit traduire facilement & la meſure du Vers s'y rencontreroit : *qu'elle ſoit noire, &c.* mais notre *brune* eſt bien plus agréable & ce teint eſt capable de tous les attraits de la beauté, mais je ne crois pas que le noir de Virgile puiſſe donner de l'amour ailleurs qu'en Æthiopie.

Hæc eadem ut ſciret quid non faciebat Amyntas?

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?

Une goute de lait n'eſt pas plus ſemblable à une autre, que ce Vers à celui de Virgile : mais celui que votre Poëte ajoûte enſuite eſt tout Nectar & tout Ambroſie, & je ne vois rien de ſi tendre ni de ſi mignon dans tout Alexis, & en effet ces deux Vers valent deux mille écus de Penſion.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre
autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant ?

Cette même Iris, avec ses Compagnes Uranie & Philis, dont il veut donner de la jalousie à Climéne, surpassent aussi de bien loin leurs originaux, quoi qu'à mon avis ils soient tirés d'un Auteur, qui au jugement du Cardinal Bembe, avoit le génie aussi approchant de celui de Virgile, que son tombeau est voisin du monument de ce grand Poëte : vous voyez bien que c'est de Sannazar que je parle.

At Praxinoë me quondam, non Polibotæ
Filia despexit, non divitis uxor Amyntæ
Quamvis culta sinu, quamvis foret alba papillis, &c.

Que si vous aimez mieux que cette fantaisie soit prise du *desiderium Lutetiæ* de Buchanan (sujet pour qui sans doute à présent vous n'avez pas moins de passion que d'estime.)

Et me tympana docta ciere canora Lycisca,
Et me blanda Melænis amavit, Iberides ambæ.

Elle n'en est pas moins belle & n'a pas moins de mérite, pour être tirée du fond de l'Ecosse Sauvage. Cette belle Marie Stuart qui donna tant d'amour en France, & tant de jalousie en Angleterre, en étoit native.

Nous aurions fort mauvaise grace, nous autres Prédicateurs, qui volons publique-

ment ſur les grands chemins & qui ne ſommes parés que des dépoüilles des Auguſtins & des Chryſoſtomes, de trouver mauvais qu'un bel eſprit dérobe adroitement le feu du Ciel, je veux dire le génie & les inventions des bons Auteurs pour les rendre meilleurs & plus agréable. Si Monſieur de Segrais m'en croit, il continuëra ſes nobles brigandages, qui ne ruinent & n'appauvriſſent perſonne. Il n'épargnera les Grecs non plus que les Latins, les Italiens non plus que les Eſpagnols, vû même la déclaration de la guerre : que s'il veut imiter parfaitement ſon Virgile, il faut qu'il paſſe comme lui des Bois & des Champs, aux Camps & aux Armées, & qu'il nous donne un Poëme Héroïque en notre Langue.

Je croi bien, Monſieur, que ſi je demeure toûjours dans les termes de la loüange, & dans une approbation générale de l'ouvrage de votre ami, vous jugerez que je n'en uſe pas de bonne foi, & qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſe remarque quelque petite tache ſur le plus beau corps du monde. J'en ſuis d'accord avec vous ; & je m'en vais rappeller, ſi je puis, cette humeur critique & querelleuſe que j'avois à vingt-cinq ans, quand je m'eſcrimois contre les *Goulus* & les *Garaſſes*, afin de ſatisfaire à votre déſir & vous faire voir avec quelle ſincérité j'agis avec vous.

Je vous protefte toutefois auparavant que je fuis du fentiment de l'honnête homme, qui difoit,

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Gardez-vous donc bien de croire que les remarques que je vais faire, paffent dans mon efprit pour de grandes fautes. Ce font des ombres d'un tableau, qui peut-être lui donneront plus de luftre ; ou bien des parties du Ciel, qui font moins luifantes que les autres. Enfin quelque menace que je vienne de faire, prenez plûtôt ceci pour des doutes que pour des corrections, plûtôt pour des éclairciffemens que pour des cenfures.

Je fuis bien d'accord que le difcours de Tircis eft le tranfport d'un efprit agité d'une paffion violente, & par conféquent qui ne doit pas avoir une fuite telle qu'elle fe doit trouver dans le raifonnement d'un Orateur, ou d'un Philofophe. Néanmoins fon emportement doit être reglé & conduit par une fureur, à la vérité qui eft Poëtique, mais qui toutefois a fes bornes & fes régles dans fes enthoufiafmes ; & à dire le vrai, ce doit-être un défordre régulier & une folie raifonnable : C'eft pourquoi je ne puis fouffrir que votre Berger, après avoir dit qu'il eft trop heureux, fi Climéne veut feulement confentir à fes peines, ce qui eft la

déclarer cruelle au dernier point, ne laiſſe pas toutefois immédiatement après de douter, & apparemment de croire qu'elle eſt capable de recevoir des préſens de ſa part. En effet ce mouvement d'eſprit me ſemble incompatible avec la cruauté dont il ſe plaint. Il ne lui doit pas tomber en la penſée, qu'une Bergere qui a tant d'averſion pour lui, & dont toute la faveur qu'il eſpere eſt de conſentir à ſon ſuplice, puiſſe-être en diſpoſition d'accepter des préſens de ſa main, qui eſt toute la grace qu'il en pourroit attendre, s'il en étoit paſſionnément aimé. Ce n'eſt pas que l'offrande de ſon Agneau ne ſoit bien naïve & bien touchante, ſi vous la conſidérez ſéparément : mais il vient trop bruſquement & il ſe précipite en un lieu où il falloit deſcendre. En un mot il me ſemble qu'il faut préparer l'eſprit de la Déeſſe irritée par quelque tour d'adreſſe, pour la rendre ſuſceptible de l'oblation qu'on lui veut faire. Et puiſque j'ai paſſé les bornes de la modeſtie en me rendant cenſeur d'un ſi parfait ouvrage, il faut que je vienne au dernier dégré de l'impudence : Cela s'appelle, *achever la Venus d'Appelle.* Je voudrois donc inférer en cet endroit quatre Vers & lire de cette ſorte :

Je ſerai trop heureux belle & jeune Climéne
S'il vous plait ſeulement conſentir à ma peine ;

Non je ne cherche point de traitement plus doux,
Sinon que vous souffriez que je souffre pour vous,
Qu'au pied de vos Autels sans que je vous fléchisse,
Mes troupeaux & mon cœur, j'immole en sacrifice :
N'ai-je point quelque Agneau dont vous ayez désir ?

Si Tircis veut adopter ces quatre Enfans, je les lui abandonne, à la charge toutefois qu'il employera quelque trait de son Pinceau pour les rendre plus semblables qu'ils ne sont à leurs freres.

Sa Pallas est belle, chaste & généreuse : mais qu'a Pallas à démêler avec les hutes des Bergers, leurs flûtes & leurs musettes ?

Pallas quas condidit arces,
Ipsa tenet.

Elle se plaît dans la Ville d'Athenes, ou de Sparte, & rarement la trouve-t'on sur le Mont-Menale & dans les Prez de l'Arcadie. Elle tient un javelot & non une houlette : elle porte une Ægide & non pas une Pannetiere. D'ailleurs on sçait l'aversion qu'elle a pour les musettes & pour les flûtes. Elle en joüoit au bord d'un ruisseau qui lui servoit de miroir : ses joües enflées lui déplurent. Elle jetta dans l'eau de dépit

l'inſtrument qui l'obligeoit à faire une ſi laide grimace.

Le Poëte peut-être me dira que je n'apperçois pas qu'il veut parler de Mademoiſelle. Mais la choſe eſt trop claire pour n'être pas viſible. Cela ne diſpenſe pas toutefois un Berger de recourir à des Divinités, qui lui ſont étrangeres. Comme Pan, dont il fait mention, lui tient lieu du plus grand de ſes Dieux, & qu'il n'y en a point qui lui ſoient plus vénérables, auſſi ne ſe doit-il point imaginer de Déeſſe plus relevée ni plus adorable que Palés qui préſide aux pâturages. Son nom ſe rencontre heureuſement preſque du même ſon, & il eſt de même meſure que celui de Pallas, & par un changement d'une ou de deux Epithetes, il peut facilement l'accommoder à ſa Princeſſe. Quelque mérite, quelque beauté que Dieu lui ait donné, quelque grandeur de courage que ſa haute naiſſance lui inſpire, un Paſteur lui fait toûjours honneur de la repréſenter ſous l'Image de ſa Déeſſe tutélaire & ſous le nom de celle que Virgile nomme la grande Palés & qu'il préfere même au Dieu Apollon :

Te quoque magna Pales, & te memorande canemus,
Paſtor ab Amphriſo.

Il eſt vrai que ce Dieu transformé en Paſteur ſur les bords d'Amphriſe, eſt en même tems devenu Sujet de la Déeſſe des Bergers. Ajoûtés à cela qu'elle étoit en grande vénération parmi les Romains, qui marquoient le jour natal de leur Ville, de celui de la Fête qu'ils appelloient *Palilia.* Et de vrai cette Déeſſe devoit être conſidérée particuliérement à Rome, non-ſeulement pour la rencontre dont je viens de parler, mais à cauſe qu'elle étoit tutelaire & patrone de ſes Fondateurs & de ſes premiers Habitans, qui furent des Paſteurs. Ce qui a fait dire à du Bellay, ſur ce qu'elle eſt gouvernée aujourd'hui par le Pape, ſous le titre de Paſteur, qu'il eſt fatal à cette Terre d'être commandée & poſſédée par des Paſteurs. N'en voilà que trop, Monſieur, pour établir la grandeur & la divinité de Madame Palés, & juſtifier le parallele que l'on peut faire de ſa Majeſté Rurale avec ſon Alteſſe Royale.

Les *paiſibles Marais* me choquent un peu : il faut ce me ſemble, que les épithétes ſoient les plus propres, les plus particulieres & les plus individuës que l'on puiſſe choiſir pour le ſujet dont on parle. Or il eſt commun aux champs, aux bois, aux prés, aux montagnes, aux vallées, d'être cois, tranquilles & paiſibles, auſſi-bien

qu'aux marais : voire même ceux-ci, pour l'ordinaire sont pleins du bruit & des cris importuns des Grenoüilles, lesquelles y font leur domicile, comme elles y trouvent le lieu & la matiere de leur naissance, qui est le limon de la terre :

Semina limus habet virides generantia ranas ;

Et veterem in limo ranæ cecinère querelam.

J'aimerois donc mieux les *humides Marais*, qualité qui leur est si propre, qu'ils cessent d'être marais s'ils ne sont plus humides.

La valeur brillante est d'un beau lustre, à la vérité, si son éclat fait quelque effet, comme d'éblouïr, d'effacer, de ternir celle des Alexandres & des Césars. Mais valeur brillante, suspenduë & sans effet, ou avec un effet peu conforme à son brillant, qui est d'assûrer le repos des Bergers, est, sauf correction, une épithete superfluë & inutile. Qu'en dites-vous, Monsieur ? Prenez garde que cette trop grande déférence que vous avez pour moi, n'engage votre jugement à condamner un Vers pour être plein de lumiére. Toutefois qui diroit ainsi,

Généreux Montauzier dont l'ame vigilante

Assure le repos des Bergers de Charante.

auroit-il beaucoup empiré les loüanges de M. le Gouverneur de Saintonge ? Les Thebains ne dorment-ils pas en ſûrete ſous la caution de la vigilance d'Epaminondas ? Je ne garde ni ordre ni méthode dans ces Obſervations, & je prens votre Eglogue tantôt par les pieds & tantôt par la tête, ſa beauté m'ayant obligé de la relire pluſieurs fois : J'ai dicté à mon Scribe confuſément ce qui m'eſt venu chaque fois en la penſée. Dans la derniere lecture que j'en viens de faire, j'ai fait réfléxion ſur ces deux Vers :

Quiconque ſçait aimer peut devenir aimable,
Tel fut toûjours d'Amour l'arrêt irrévocable.

J'ai quelque ſcrupule de ce raiſonnement. Une choſe qui peut être & ne peut pas être, qui eſt tantôt d'une maniere tantôt d'une autre ; qui peut réüſſir & ne peut pas réüſſir ; & pour parler d'un Arrêt en terme de Pratique, une choſe qui eſt executoire & non executoire, ne peut être appellée *Arrêt irrévocable.* Tircis qui ſçait aimer peut devenir aimable : mais auſſi il peut devenir odieux, principalement dans l'eſprit d'une Bergere ingrate & cruelle comme Climene. J'avouë que c'eſt un grand ſecret pour être aimé que d'aimer, *Marce, ut ameris ama :* mais ſon effet n'eſt pas infaillible. On peut donc bien dire que c'eſt une regle ordinaire,

qui ſouffre pourtant des exceptions ; mais non pas que c'eſt un Arrêt irrévocable, dont l'effet ne ſe peut éviter.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai à vous dire touchant l'ouvrage de votre ami, ce qui ne vous ſera pas une légere preuve du pouvoir que vous avez ſur mon eſprit. Je ne mettrai plus en ligne de compte ma pareſſe, qui ne ſe peut éveiller ſans murmure, ſi ce n'eſt votre main propre qui lui tire l'oreille. A vous dire le vrai, ſi je fais quelque étude maintenant, elle eſt fort éloignée de ces matieres, qui ne ſont guéres plus ſéantes à ma profeſſion qu'à mon âge, & je vous puis aſſurer que je ne lis plus d'autres Poëſies, que celles de David dans mon Breviaire. Mais encore quand cette conſidération ceſſeroit, vous avoüerez que votre autorité eſt grande ſur moi pour m'obliger d'opiner par écrit ſur les ouvrages d'autrui. Les Auteurs de ce tems-ci ſont ſi jaloux des productions de leur eſprit, qu'ils ne nous laiſſent autre lieu de prononcer ſur leur mérite, que celui de l'approbation. Un coup d'ongle les offenſe d'avantage que mille battemens de mains ne les obligent. Si votre ami eſt de cette humeur, & ſi parmi tant de perfections de ſa Poëſie, il a ce défaut qu'un Ancien attribuë aux Poëtes, *genus irritabile Vatum*, je vous conjure de brûler

cette Lettre incontinent, après que vous l'aurez lûe. Ne m'attirez pas, je vous prie, une querelle ſur les bras, ſur le point que je ſonne la retraite & que je ne cherche que le repos; auſſi d'autre côté, comme il eſt bien probable que je me trompe de faire un tel jugement d'un honnête homme, obligez-moi de lui offrir mon ſervice & mon amitié, ſans autre commerce que par votre entremiſe. Je ne ſuis plus en état de compoſer de belles Lettres; & ſans la familiarité qui eſt entre nous, je n'oſerois plus répondre aux vôtres. Mais ces devoirs d'amitié pour votre égard dureront autant que ma vie, puiſque je ſerai juſqu'à ſon extrêmité, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1655.



LETTRE

LETTRE A MONSIEUR HUET, *en réponse de la précédente.*

JE vous aime trop pour ne pas vous faire part d'une très-belle chose : c'est de cette Dissertation que M. Ogier a pris la peine d'écrire à M. Lensquestz sur le sujet de mon Eglogue ; & je crois que vous m'aimez trop aussi pour n'être pas bien aise de voir qu'un homme de sa capacité & de son mérite a bien voulu hazarder un peu de sa réputation pour me donner des loüanges qui ne me sont point dûes. Pour moi, Monsieur, je me persuade que vous serez de mon avis, quand vous aurez vû cette belle Lettre, & que vous me conseilleriez sans doute de m'en tenir à son sentiment, si pour mériter les loüanges qu'il me donne, il n'y avoit qu'à consentir à ses censures. Je vous avoüe aussi que s'il y a quelque chose dans son discours qui me puisse déplaire, c'est le seul doute qu'il semble avoir que je ne reçoive pas sa Lettre, comme je le dois ; encore n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, l'autorité & les exemples qu'il allégue, feroient qu'en sa place j'aurois peut-être les

mêmes ſentimens. Il faut ſe réſerver à lui faire connoître, comme à vous, que je ne recherche dans ces ſortes de productions, qu'un honnête amuſement ; que comme je ne voudrois être loüé que par des gens comme lui, & qu'il eſt bien difficile de le mériter, j'en tiens la gloire trop pénible, & fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains : En effet, Monſieur, n'avons-nous pas dit mille fois qu'il eſt impoſſible de faire rien de parfait ? Qui ne ſçait d'ailleurs la différence des goûts ? & quand on ſe ſera bien gêné pour contenter la plus ſaine partie du monde, où va cette renommée ? à diminuer notre fortune bien ſouvent, & à nous faire paſſer en récompenſe, comme j'ai appris que Malherbe diſoit autrefois, pour de grands arrangeurs de ſyllabes, & pour des perſonnes qui ont eu une puiſſance ſuprême ſur les lettres & ſur les mots, afin de leur faire trouver leur place & leur ordre un peu mieux que le commun : Si on ajoûte encore, comme il diſoit quelquefois, qu'un bon Poëte n'eſt pas plus néceſſaire à l'Etat qu'un excellent Joüeur de Quilles. Mais ce Joüeur de Quilles n'eſt-il pas plus heureux, ſi ſon jeu lui aide à paſſer les jours agréablement : & à cette condition-là ne tirera-t-il pas un plus grand profit de ſon exercice, que le meilleur Joüeur de

Harpe qu'il y ait au monde n'en tireroit de ſa ſcience, ſi elle étoit accompagnée d'un déſir inſatiable de ſe faire entendre, & d'une colere perpétuelle contre toutes les oreilles fauſſes & ennemies de ſes accords? Que tous les Tircis faſſent des Eglogues pour toutes leurs Climénes, ſi cela leur peut ſervir de quelque choſe, ou ſi cela les amuſe. Que m'importe de ce qu'on dira de mes ouvrages en mille lieux où je n'irai jamais, & où, quand j'irois, ce ne ſeroit point pour y faire entendre que c'eſt moi qui ai fait ces deux Vers, qu'on a trouvés beaux :

L'aimable Déïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere.

Vous ſçavez que comme d'ordinaire on eſt amoureux de ſes enfans, ceux-ci emporterent ma premiere amour après la production de cette premiere Eglogue, & je ne ſuis pas peu glorieux de voir qu'ils ont mérité la premiere approbation d'une perſonne docte & judicieuſe, comme M. Ogier, & qu'en cela mon ſentiment a été conforme au ſien. Mais il ſembleroit qu'inſenſiblement je conſentirois au bien qu'il dit de moi, au lieu que c'eſt tout le contraire de mon deſſein, & que je ſçai fort bien que ſi je dois recevoir ſes cenſures de la force de

la vérité qui l'a contraint de parler, je dois l'approbation qu'il me donne à l'amitié qu'il a pour une perſonne, qui m'en témoigne beaucoup; d'autant plus que je trouve je ne ſçai quoi d'ingénieux dans cette loüange, qui eſt recherchée au-delà de ma portée & que je n'ai garde de m'approprier; non plus que ces habiles imitations de Sannazar & de Buchanan, que vous ſçavez bien que je n'ai lûs que depuis que cette Eglogue fut faite, puiſque ce fut vous avec qui je fis la premiere lecture de ces divins Auteurs. Il y a un Vers de Pétrarque mot pour mot dans une des belles Elégies de cette incomparable Comteſſe, que ſes beaux Vers ne rendent pas moins illuſtre que les grands Perſonnages qu'elle compte parmi ſes Ayeux:

Et ſi ce n'eſt amour, qu'eſt-ce dont que je ſens?
S'amor non è, che dunque è qu'ell' ch'io ſento?

Et comme ce Vers François n'eſt pas moins beau, moins doux, ni moins naturel que l'Italien, je croirois bien qu'elle l'a moins tiré de ce grand Poëte ſi ſçavant dans toutes les choſes tendres, que de la ſource d'où il l'a tiré lui-même; c'eſt-à-dire, de ce beau naturel qui ſe remarque dans les ouvrages de cette perſonne ſi célébre, où reluit toûjours je ne ſçai quoi de ſa beauté & de ſa grande nobleſſe. De même que les

Philis, les Iris & les Uranies ont pû naître du même lieu d'où ce docte Napolitain a tiré :

At non Praxinoë me quondam, non Polibota
Filia despexit, &c.

& ce qu'il cite de Buchanan : si l'un & l'autre même ne sont point une suite de l'idée de ces Vers qui se lisent dans l'Alexis :

Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia ? Nonne Menalcam ?

Original à mon gré qui passe toutes les copies, pour la tendresse que j'y remarque : encore comme c'est dans la même langue, ces Messieurs devoient faire un peu plus de scrupule de leur larcin. Mais recevant les censures de M. Ogier avec la soumission que je dois, laissons-là les éloges qu'il me donne, & demeurons d'accord ensemble qu'une belle & jeune Climéne, qui animeroit le peu de génie qui est en moi, & un grand Maître, sçavant, connoisseur, & ingénieux comme lui, qui le soûtiendroit & dirigeroit, me pourroit faire parvenir à quelque gloire, si comme je vous l'ai dit, il y en a en France à faire des Eglogues.

Demeurons aussi d'accord avec lui que *humides* convient mieux aux Marais que *paisibles*, non que ce dernier ne puisse être

proprement dit d'un lieu aquatique, qui n'eſt point agité du vent & qu'on n'en puiſſe trouver quelque autorité : mais comme l'idée de *paiſibles* eſt plus belle, & que ce ne doit pas être la mienne, puiſqu'elle ne tend qu'à rabaiſſer les *roſeaux*, comparés aux *chênes* : le Vers ſe trouvant d'ailleurs auſſi doux à l'oreille, qu'il l'étoit à cauſe de la terminaiſon féminime de l'adjectif ſuivie de la terminaiſon maſculine du ſubſtantif ; j'ai crû le devoir changer, & il m'a fort obligé de m'en donner la penſée.

Le ſens des quatre Vers qu'il m'offre eſt grand & beau, & j'accepterois avec joye le préſent qu'il m'en veut faire, ſi je n'avois déja donné quelques copies de mon Eglogue, qui en ont produit tant d'autres, que déſormais toute correction m'eſt preſque interdite. Outre que la rime de vous à doux n'eſt que fort peu de Vers au-deſſus, ce que les Auteurs ſentent mieux en leurs Ouvrages, que tous ceux qui y veulent changer quelque choſe ; & même ce qu'il y auroit de fâcheux, c'eſt que l'émiſtiche entier *d'un traitement plus doux* s'y rencontre preſque pareil comme vous voyez,

Mais Iris m'aſſûroit d'un empire plus doux.

Ne feriez-vous point auſſi quelque difficulté de faire offrir à Tircis ſon cœur & ſes troupeaux, & puis de le faire revenir à

l'offre d'un ſeul agneau ? Quant à l'avertiſſement qu'il me donne qu'il ne falloit pas me précipiter, où je devois deſcendre, n'eſt-ce point aſſez pour ma juſtification que l'offre que Virgile fait faire par Corydon à Alexis, d'une Flûte & d'un Chevreuil, eſt preſque dans la même ſituation :

Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta ſicutis
Fiſtula.

Et ce qui ſuit n'eſt précédé que de trois ou quatre Vers de ceux-ci, & de quatre Vers qui n'y apportent nulle préparation :

O tantum liceat mecum tibi ſordida rura
Atque humiles habitare caſas & figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere biſco.

Ce ſouhait ſi éloigné de la derniere marque d'affection eſt-il beaucoup au-deſſus de celui-ci ?

Je ſerai trop heureux, belle & jeune Climéne,
S'il vous plait ſeulement conſentir à ma peine.

Pour moi je crois que la Nymphe qui pour toute grace permet à ſon amant de la ſuivre à la chaſſe, ou de demeurer dans ſon Hameau, ne l'oblige gueres davantage, que celle qui approuveroit ſes déſirs, ou recevroit ſes ſervices. D'ailleurs l'offre de préſens ne ſe fait-elle jamais qu'entre les

perſonnes unies ? & l'acceptation de pareilles offres eſt-elle toûjours une marque d'affection ? Comme toutes choſes ont deux faces différentes, ne pourroit-on point d'un autre côté loüer l'art de mon Eglogue en cet endroit, remarquant la ruſticité qui ſe découvre dans cette offre nue & ſimple, ſi conforme au caractere d'un Berger, qui par la naïveté de ſa condition doit peu ſçavoir l'adreſſe de faire un préſent de bonne grace, & qui par la violence de ſa paſſion, dont il eſt tout rempli, doit être éloigné de tout artifice. Voyez ce que c'eſt de la différence des goûts ! D'autres ont trouvé de l'invention en ce que je n'en fais venir Tircis à l'offre de ce qu'il a de précieux, qu'au moment que la penſée lui vient que ſa maîtreſſe eſt plus difficile à fléchir, conſidérant que c'eſt ainſi que dans le péril on promet toutes les choſes qui viennent dans l'eſprit, juſqu'à faire quelquefois des vœux ridicules, ou, comme a dit Malherbe, à peine payables, & bien plus inférieurs encore à la Divinité, qu'un Agneau bien marqueté & choiſi ſur un troupeau ne le peut être d'une Nymphe ou d'une Bergere. Je crois qu'il me ſera plus difficile de ſauver ma Pallas entre vous autres Sçavans.

Pallas quas condidit arces
Ipſa colat.

a tout gâté & me fait un grand tort. Mais est-ce à dire, Monsieur, qu'elle ait pris en haine tout ce qui porte la houlette, & que depuis le Jugement de Pâris nul Berger n'ait osé se présenter devant elle ? Je sçai bien que Palés est une Divinité plus champêtre ; mais si Pallas n'a rien à démêler avec Tircis, quel rapport eût eu *Mademoiselle* avec Palés ? Les Bergers ont toûjours tenu que Pan étoit leur Dieu ; mais le tenoient-ils le plus grand de tous les Dieux pour cela, & jusqu'à ignorer toutes les autres Déïtés ? Ne parle-t'on point de Junon, ni de Venus, ni d'Apollon dans l'ancien Bucolique ? Qu'en dites-vous, vous qui sçavez votre Theocrite comme je sçai mon Eglogue ? vous qui dans la fleur de votre jeunesse êtes un des plus sçavans hommes de l'Europe, apprenez-le moi, pour m'ôter la peine de l'étudier ; & cependant examinez un peu si ce n'est point assez pour justifier un ignorant de ma sorte, que Pallas soit du nombre de ces Déïtés que Virgile invoque au commencement de ses Georgiques. Cette Minerve qui n'est pas plus belle, plus chaste & plus généreuse que la grande Princesse que je veux signifier, non-seulement n'est pas oubliée dans le dénombrement que fait ce grand Poëte de toutes les Divinités qu'il croit capables de l'inspirer, mais les

Faunes, les Dryades & les Sylvains n'y tiennent pas un rang plus confidérable, puifque même elle y eft affociée avec Pan.

Adfis, ô Tegææ, favens, oleæque Minerva Inventrix.

Il n'y a point de difficulté pourtant que parmi les Latins Palés eût été plus champêtre : mais fi Virgile eût voulu fignifier Livie, ou quelque grande Dame Romaine, l'eût-il fait entendre fous le nom de cette Déeffe ? Et fi j'avois ainfi repréfenté Mademoifelle, n'eût-elle point crû que je lui euffe dit quelque injure, ou du moins n'eût-il point fallu un commentaire à la marge de mon Eglogue, pour lui faire entendre que c'étoit d'elle que je voulois parler ? peut-être eft-ce une ignorance de notre fiécle, & un de fes défauts, comme vous m'avez dit quelquefois, du peu de goût qu'il a pour les chofes qui faifoient les délices des fiécles anciens : mais ceux qui écrivent aujourd'hui feroient-ils bien de le méprifer, & ne doivent-ils point s'y accommoder, c'eft-à-dire, autant qu'il fe peut, fans avilir notre Poëfie, & fans la dépoüiller de fes plus fuperbes habits; car je ne puis approuver cette complaifance effeminée de ceux qui pour defcendre à la baffeffe des plus ignorans, en font venus à ce point, de ne rimer que de la profe;

qui ſemblent réputer pour pédantiſme tout ce qui marque quelque érudition, l'application ingénieuſe de la fable, les riches deſcriptions & les plus agréables ornemens de ce divin langage, pour peu qu'ils ſe trouvent au-deſſus de la portée des Dames les plus ignorantes. Mais pour en venir à mon ſujet, Mademoiſelle ayant toutes les qualités de Pallas, & moi pouvant aiſément avoir celles que j'attribuë à Tircis, puiſqu'il n'eſt queſtion que d'aimer une jeune Climene, cette grande Princeſſe honorant quelquefois mes Vers de ſon attention, ce Tircis ne peut-il point dire que Pallas aime ſon chant ? Car on peut ajoûter encore à ma défenſe que je ne parle ni de Flageolet, ni de Muſette en ce qui la touche, mais ſeulement de mon chant, ce qui peut convenir en quelque ſorte à la Déeſſe qui préſide aux beaux Arts. Je m'en rapporte pourtant bien plûtôt au ſentiment des perſonnes ſçavantes, comme M. Ogier & vous, qu'à ce qui en ſeroit décidé dans le Cabinet de la Reine, & dans ces ſuperbes ruelles où l'on juge ſi ſouverainement de tant de belles choſes que l'on n'y entend guéres : quoique je ſois très-perſuadé que Palés y ſeroit mal reçûë. Je combattrai plus hardiment le ſcrupule que lui donne mon *Arrêt irrévocable ;* car j'ai lû depuis peu dans le

Discours que le Tasse a fait sur le Poëme héroïque à l'endroit où il traite de la Sentence, qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit véritable ni reçûe pour telle de tout le genre humain ; mais que c'est assez que la personne que l'on fait parler la puisse croire telle, ou la dire pour fortifier sa cause, comme quand un ambitieux dit, *si jus violandum est*, &c. un avanturier, *audentes fortuna juvat*. Un homme bien amoureux peut dire à sa maîtresse, c'est assez de sçavoir aimer pour être aimable, & il ne fait point mal de tâcher de lui persuader qu'Amour l'ordonne ainsi ; de la sorte qu'un tel axiome est prononcé, ce seroit toûjours une espéce d'arrêt à son égard ; de même que,

Quis modus adsit Amori.
Omnia vincit Amor.
Ense maritali nunquam confossus adulter.

Et mille Sentences pareilles, qui ne sont pas indubitables, non plus que celles qu'on met en la bouche d'un mauvais Conseiller, d'un Tyran ou d'un Scelerat, qui n'en rendent pas l'Auteur garant, comme

La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
La timide équité détruit l'art de regner.
Scelere tegendum est scelus.

J'ai vû les avis fort partagés ſur la remarque qu'il a fait de *valeur brillante :* néanmoins je ſuis de ſon ſentiment. La valeur d'un Capitaine peut faire l'aſſûrance de ſes troupes : mais ce n'eſt pas ſi proprement que ſa vigilance : vous verrez donc qu'en cela j'ai ſuivi ſon conſeil, tant pour la raiſon qu'il allègue, que parce que cette *valeur brillante*, m'a toûjours ſemblé d'un ſtile un peu trop élevé pour une Eglogue ; car bien que ce ne ſoit plus le Berger qui parle dans cette adreſſe, & que le Poëte par conſéquent puiſſe s'élever un peu d'avantage, il me ſemble que ce ne doit point être en ſorte que le ſtile en ſoit tout-à-fait différent du reſte : mais je découvre encore une troiſiéme raiſon de ce changement, qui n'eſt pas moins conſidérable à mon avis, c'eſt que la *valeur brillante* & *des Lauriers de Mars tant de fois couronné*, ne diſoient que la même choſe, & ne donnoient que la même loüange à une perſonne tout-à-fait digne de l'un & de l'autre, & à un ſi haut point, que c'eſt, ce me ſemble, lui en dérober une, que de n'en pas parler : non que je prétende enfermer dans l'adreſſe que je lui fais de mon Eglogue, toutes celles qui lui ſont dûes. Mais il eſt certain que ſur tout il pourroit s'appliquer ce beau Vers à

qui Alexandre donna le prix ſur tous les autres de l'Iliade.

Sage au Conſeil & vaillant au Combat.

Pardonnez-moi, Monſieur, il eſt comme cela dans mon Plutarque : la vérité eſt que c'eſt-là que je l'ai appris, & que je ne l'ai point conféré avec l'original. Voilà ce que je viens de penſer ſur ce ſujet ; ſans doute il y a bien d'autres choſes à dire contre les loüanges que me donne M. Ogier, mais je crois que vous m'aimez aſſez pour me vouloir diſpenſer de les contredire. Au reſte que ni vous, ni perſonne ne prenne ceci pour une conteſtation ; car je ne prétens pas que c'en ſoit une : la partie ne ſeroit pas bien faite contre un homme auſſi conſommé dans les Lettres que le célébre M. Ogier, & une perſonne, qui comme moi, n'en a qu'une très-légere teinture. Ceci n'eſt écrit que pour me divertir avec vous, & pour vous communiquer mes ſentimens, comme à celui de mes amis à qui je les découvre le plus librement, étant perſuadé de votre grande capacité, & ce que j'eſtime encore plus que cela, d'une ſincérité très-parfaite, d'une probité très-rare, & de l'amitié que nous nous ſommes promiſe. Adieu.

ATHIS,

POËME PASTORAL.

AU LECTEUR.

J'AI entrepris une chofe nouvelle en fa maniere, & par conféquent douteufe en fon fuccès; comme j'en puis efpérer plus de gloire, j'en dois appréhender plus de blâme. Je ne penfe pas que dans tous les Auteurs Modernes on puiffe trouver un Ouvrage de la nature de celui-ci, & ceux qui ont plus d'étude que moi, fçavent qu'il n'y en a point parmi les Anciens qu'on puiffe m'accufer d'avoir copié, au moins ne m'en fuis-je propofé aucun pour exemple: j'ai fuivi les regles du Poëme Epique pour la difpofition du fujet, pour ce qui concerne les Epifodes, & pour ce qui regarde l'unité de l'année. Ayant crû que le ftile en devoit être Paftoral, j'ai conformé le mien autant que je l'ai pû aux Bucoliques de Théocrite, & de Virgile, c'eft-à-dire autant que l'on peut approcher de ces grands Hommes: mais fans leur vouloir rien dérober, & croyant que toutes les Langues peuvent avoir leur énergie & leurs graces. J'ai été plus téméraire dans l'invention, quoique je porte beaucoup de refpect à tout ce qui nous eft refté de l'antiquité: je n'ai point voulu en ufer com-

me ceux qui ont écrit parmi nous jusques-ici, à la réserve de Monsieur le Marquis d'Urfé. J'ai tâché de faire à-peu-près en Vers ce qu'il a fait en Prose : il a annobli son Pays de Forêt comme les Grecs ont fait leur Arcadie : & j'ai essayé de rendre le même hommage au lieu de ma naissance, avec cette différence toutefois que j'ai crû que mes imaginations ne devoient pas être tout-à-fait semblables aux siennes. Ayant dessein de les traiter en Poësie, j'ai crû les devoir rendre plus fabuleuses, & c'est pour cela que j'ai voulu finir par une Metamorphose ; mais autant que la Poësie peut exiger de vrai semblance & de circonstances dans la narration, j'ai tâché de l'observer. J'ai établi mes fictions sur ce que la Tradition ancienne, jointe à l'état présent des lieux, a pû m'inspirer : ces lieux gardent encore les noms des Bergers & des Nymphes dont je parle & de tous les Personnages qui sont introduits dans cet Ouvrage ; il n'y en a aucun dont le changement ou l'avanture ne soit conforme à la description de la Contrée que j'ai choisi pour Scene. Ceux qui auront quelque connoissance de cette Carte en découvriront peut-être mieux la finesse, comme aussi ce seront ceux desquels j'aurai plus à redouter ce mépris qui vient quelquefois des cho-

ſes trop connuës. C'a été pour cette derniere raiſon que bien que j'euſſe pû faire la même choſe aux environs de Paris, j'ai mieux aimé pouſſer mes imaginations plus loin : outre que je ne déſavoüe point que s'il étoit en mon pouvoir d'annoblir quelque Contrée, je choiſirois ſans doute celle où je ſuis né. J'eſtime que la raiſon nous oblige à cela, & par l'expérience que tout le monde en peut faire, l'on eſt toujours plus capable d'être touché des lieux où l'on a paſſé ſa premiere jeuneſſe, que des autres lieux où l'on ſe rencontre dans le cours de ſa vie. L'Orne eſt déja célébre par les Vers de Monſieur de Malherbe, & l'Ethimologie de *Cadomus* qui eſt le nom Latin de la Ville de Caën, par laquelle on veut qu'elle ait été bâtie par Cadmus, ou que ſon Château ait été autrefois la maiſon de Ceſar, eſt déja reçûe de tous ceux qui recherchent l'origine des choſes, & célébre dans pluſieurs Ouvrages des ſçavans Hommes que cette Ville a produits. C'eſt pour l'intelligence du reſte que dans la premiere Edition, j'avois trouvé à propos de faire appliquer la Carte du Païs à la premiere page ; quoique néanmoins j'aye tâché de rendre la choſe auſſi claire & auſſi intelligible par elle-même qu'il me l'a été poſſible ; & je ne la crois pas plus

obſcure que les Fables des Grecs ou des Latins qu'on peut bien entendre ſans un pareil ſecours. L'Epiſode des deux Rivieres d'*Aure* & de *Dromme* n'a pas non plus beſoin de grande explication. Le gouffre où ces deux rivieres ſe perdent dans la terre ſans parvenir juſqu'à la Mer eſt marqué dans toutes les Cartes, comme ce célébre Plongeon que fait la grande Riviere de Guadiana en Eſpagne, & je ne dis ceci que pour l'intelligence des Dames qui ne ſont point obligées de ſçavoir toutes les particularités de la Carte de la Baſſe-Normandie.

Au reſte, quoique tout enſemble cet Ouvrage n'ait aucun modéle parmi les Anciens, ni parmi les Modernes, je puis pourtant bien dire qu'en détail il n'y a aucune partie dont ce tout eſt composé, qui n'ait ſon exemple dans les plus fameux Auteurs. Les Grecs & les Latins ont toûjours pris leurs Fables chez eux, & ſouvent même en ont tiré leurs comparaiſons. Et ſi Virgile nous veut bien faire croire que Gayette étoit le nom de la Nourice d'Enée ; que le Mont-Miſene eſt le tombeau de ſon Trompette, & que le Promontoire Palinure eſt celui du Patron de ſon Navire, j'ai crû qu'il n'y avoit pas plus d'incongruité de feindre qu'*Athis*, *Ardene*, *Marcelet* &

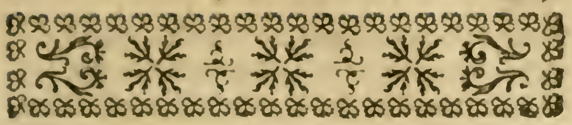
les autres noms qui ſont inſérés dans cet Ouvrage ont été des Paſteurs, des Bergeres ou des Nymphes qui ont vêcu autrefois ſur les rivages de l'Orne. Cette allégorie s'eſt heureuſement trouvée conforme à ces dénominations & à leur ſituation. Le choix qu'il m'a fallu faire de ces noms m'a donné un peu plus de peine, parce que notre Langue eſt ſi ennemie des baſſeſſes, que ce qui nous eſt familier en peut aiſément être ſuſpect. La force de l'Epithéte & les Vers que j'ai tâché de relever le plus qu'il m'a été poſſible en ces endroits, m'ont aidé à éviter cet inconvénient autant que j'ai pû m'en ſervir ſelon mon peu de force. Voila, Lecteur, tout ce que j'avois a te dire; je ſoumets a ton jugement les ſentimens & les Vers. Je t'avertis ſeulement que ſi j'ai fait *Sanglier* de trois ſyllabes & *Meurtriere* de quatre contre l'uſage de ceux qui m'ont précédé, & de beaucoup de grands Poëtes qui écrivent aujourd'hui, ce n'a pas été manque de le ſçavoir, je ne ſuis pas le ſeul qui en a uſé ainſi: mon opinion a ſes partiſans & préſentement le plus grand nombre en uſe de la ſorte. Les regles de notre Poëſie ne ſont point tellement fixes, que par les exemples que nous avons des Poëtes qui ont écrit depuis François I. on ne puiſſe remarquer que de tems en tems il y a toûjours eu quelque

changement, comme on le peut voir par ce mélange réglé des masculins & des feminins que Marot & St. Gelais n'ont pas trop observé, & par ces cacaphonies si fréquentes dans les Ouvrages de Ronsard & de ses Contemporains.

Si tu trouve aussi qu'après le changement du Berger & de la Nymphe je m'arrête ce semble un peu trop, souviens-toi que ces vengeances que je dis que les Dieux prirent de la mort du Berger, sont de mon sujet, puisque j'en parle en ma proposition.

J'oubliois à te dire que je prends ces noms de Nymphes & de Bergers à la maniere de l'Astrée, donnant à entendre par celui de Nymphes les Princesses & les Dames d'éminente condition, comme par celui de Bergers les Gentils-Hommes, ou les Personnes privées. Adieu.





ATHIS,

POËME PASTORAL.

CHANT PREMIER.

JE chante le Berger, dont les doux chalumeaux
Autrefois ont été l'honneur de nos hameaux,
Le beau Berger ATHIS & la triste avanture;
Par qui sa Nymphe & lui changerent de figure,
Et paroissent encor l'un de l'autre amoureux,
En Arbres toûjours verds, mais toûjours malheureux:
Le Symbole parfait des Amans véritables
Fidelles rarement sans être misérables:
Je dirai le terrible & juste châtiment
Des lâches ennemis d'un si discret Amant.
L'ORNE encore aujourd'hui fait voir ce grand miracle,
Tant il est dangereux, Amour, de faire obstacle
Aux innocens esprits qui vivant sous ta loi
Ne reconnoissent point de plus grand Dieu que toi.
Doctes Sœurs d'Apollon que mon labeur reclame

Faites qu'heureusement j'en dispose la trame,
Que je raconte tout selon l'ordre & le tems,
Comme nous l'ont appris nos plus vieux Habitans,
Et propices, venés chasser les noires ombres,
Dont pourroient m'embroüiller les ans épais & sombres.
Mais toi le plus puissant de tous les immortels
Dont j'ai si constamment encensé les Autels,
Grand Dieu, qui sur mon cœur depuis que je respire
As presque toûjours eû le souverain empire,
Après t'avoir donné les plus beaux de mes jours,
Amour, me pourras-tu dénier ton secours?
Je ne demande pas qu'une nouvelle flâme
Par tes traits redoublés vienne embraser mon ame,
Non, je ne veux de toi, que les mêmes soûpirs,
Les plaintives langueurs & les jeunes désirs,
Qui dans mon amoureuse & triste destinée
Font l'unique entretien de mon ame enchaînée.
Même, si quelquefois mon Berger amoureux
Trouve en son fier destin quelque moment heureux
Sans toi si tu le veux je le puis bien d'écrire:
Comme enfin tu touchas l'objet de son martyre,
Fléchis l'aimable objet qui me tient sous sa loi,
Un soûpir de son cœur y sera plus que toi.
Et quelle ne doit pas être cette peinture,
Quand je la concevrai comme mon avanture?
Merveille de la France, ornement de la Cour,

Des

Des Peuples le désir, des Monarques l'Amour,
Vrai Sang du Grand HENRY, belle & fiere
Amazone,
A qui du monde entier devroit s'offrir le trône,
Mon loisir criminel au fond de nos déserts
Rougit en vous offrant ces champêtres concerts.
La gloire de GASTON & de vos grands ancêtres,
Par moi devroit monter au dessus de nos hêtres
Et votre nom fameux sur l'aîle de mes Vers
Devroit avoir déja couru tout l'Univers.
Mais, PRINCESSE, il faudroit que ma voix
fût plus forte,
Pour seconder l'ardeur qui déja me transporte:
Qu'Apollon me soutint & qu'il remplit mon sein
D'un feu qui répondit à mon noble dessein.
Avant donc que je puisse à la haute trompette
Changer les sons plaintifs de ma foible musette
Daignés prêter l'oreille à ma rustique voix,
Et ne méprisés point nos ruisseaux & nos bois.
Sur les rives de l'orne une forêt obscure
Cachoit un vieux rocher creusé par la nature,
Dans cette Grotte sombre, un Berger amoureux
Déploroit à l'écart son destin malheureux:
ATHIS étoit son nom, sa douce mélodie
Eût pû le disputer aux concerts d'Arcadie:
De toute la Contrée il étoit l'ornement,
Sage & discret Berger, & plus discret Amant.

Pour ses maux qu'il vouloit sur tout rendre invisibles
Il n'étoit point de lieux assez innaccessibles.
Il fuyoit les témoins & se cachoit au jour :
Mais peut-on quelquefois se cacher à l'amour ?
Ce Dieu dans nos Vergers & dans nos Pâturages,
Alors, comme aujourd'hui, faisoit mille ravages.
De tout ce qui vivoit en ces lieux pleins d'attraits
Il n'étoit point de cœurs rebelles à ses traits :
Mais le Berger ATHIS, & la Bergere ARDENE
Soupiroient entre tous une cruelle peine.
Tous deux d'un pareil trait se virent enflammés,
Tous deux aimoient beaucoup, & n'étoient point aimés ;
Car la Bergere enfin dans son cruel martyre
Soupire pour Athis, qui pour ISIS soupire.
Par tout elle le suit, & ne s'aperçoit pas
Qu'elle est comme son ombre attachée à ses pas.
Les mépris du Berger & sa farouche fuite
Ne pouvoient rebuter sa constante poursuite.
Mille fois dans nos prés, dans nos bois, dans nos champs
Par ses tristes regards, par ses discours touchans,
Toûjours sans aucun fruit, du Berger insensible
Elle avoit combatu la rigueur invincible.
Son amour obstiné ne se peut empêcher
De le poursuivre encore au creux de ce Rocher :
Et s'y croyant plus libre, ah ! bel Athis, dit-elle,
Es-tu né pour n'aimer que ton humeur cruelle ?

Et qu'a de ſi charmant ce ſauvage ſéjour
Qui vaille mieux qu'un cœur que tu brûles d'a-
mour ?
Certes, quoique ce cœur qui t'adore & qui t'aime
Inſenſible Berger, cent fois plus que lui-même,
Aimât mieux mille fois être arraché par toi
Que de t'en voir aimer un autre plus que moi :
Peut-être la douleur dont je ſerois ſaiſie
Se pourroit ralentir malgré ma jalouſie :
Si je voyois qu'un jour t'étant laiſſé charmer,
Tu connuſſes au moins ce que c'eſt que d'aimer,
Sur tout ſi ton vainqueur t'étant inéxorable,
(Si toutefois quelqu'un en peut-être capable)
Un jour je t'oyois dire en ton preſſant ſouci
Je te fuyois Bergere & tu m'aimois ainſi.
C'eſt ainſi, que parloit la malheureuſe Ardene ;
Mais ignorant encor la moitié de ſa peine,
Et ne connoiſſant pas que ſes ſoins ſuperflus
Demandoient au Berger un cœur qu'il n'avoit plus,
Tant ſon reſpect tyran de ſes flâmes diſcretes,
Etoit induſtrieux à les tenir ſecretes.
Auſſi ſans lui vouloir découvrir ſon tourment
Il ne lui répondit qu'en ces mots ſeulement.

Ardene, laiſſe-moi dans ce lieu ſolitaire,
Et ne demande point ce qui me deſeſpere.
Soit qu'Amour de ſes traits ne me puiſſe charmer,
Ou bien que j'aime ailleurs, je ne te puis aimer.
Pourquoi veux-tu par force arracher de mon ame
Un aveu, qui tous deux nous rend digne de blâme ?

S'il t'eſt honteux d'aimer ce qui ne t'aîme pas,
Sans honte je ne puis mépriſer tes appas.
Mais je l'aimerois mieux, que par de vaines feintes
Donner plus de raiſon à tes injuſtes plaintes:
Tu ceſſeras un jour de te plaindre de moi,
Et ſçauras que je ſuis plus malheureux que toi.
Ah! Berger, reprit-elle, en peut-il être au monde,
Voyant le peu d'eſpoir où mon amour ſe fonde?
Et qu'enfin je deviens à ton cœur mépriſant,
Pour te vouloir trop plaire, un objet déplaiſant?
Ah! farouche Berger, deviens plus raiſonnable:
Quoi pour t'aimer beaucoup en ſuis-je moins aimable?
Je me conſidérois dans l'orne l'autre jour,
Et mon viſage encor peut donner de l'amour:
Mille & mille Bergers m'ont offert leurs franchiſes,
Je les mépriſe tous pour toi qui me mépriſe:
Mais un autre doit-elle enfin te conquérir
Pour te faire acheter ce que je viens t'offrir?
Qui plus que moi d'agneaux a dans ſa bergerie,
Mene plus de troupeaux dans la grande prairie,
De plus riches moiſſons voit ſes guerets jaunis,
Ses vergers plus ſouvent de pomone bénits
Et peut plus aiſément, diſpoſant de ſon pere
En diſpoſer au gré de qui ſçaura me plaire?
Ardene épand en l'air ces propos ſuperflus
Ne s'apperçevant pas qu'Athis ne l'entend plus.
Cependant échappé par une prompte fuite,
La Forêt le dérobe à ſa vaine pourſuite.
Il la fuit, on le ſuit: il charme, il eſt charmé:

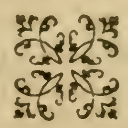
Ainsi le veut amour, on aime, on est aimé :
Mais combien rarement, tant on est misérable,
Se trouve-t'on aimé, de ce qu'on trouve aimable ?
Son mal n'étoit pas moindre, & l'on en peut juger,
Il aimoit une Nymphe & n'étoit qu'un Berger.
Mais quand il eût fallu languir sans espérance,
De mépris éternels voir payer sa constance,
A de mortels ennuis se laisser consumer,
Il le pouvoit plûtôt que vivre sans l'aimer.
Ses brebis de langueurs séches & dépéries
A la merci des loups erroient dans les prairies :
Les fruits de ses vergers aux arbres pourrissoient,
Ses jardins négligés tristement languissoient :
Hors ses verds orangers à la fleur si charmante,
Celle de ses jasmins si douce & si plaisante,
Que son soin curieux gardoit de se flétrir
Dans l'espoir qu'à sa nymphe il en pourroit offrir :
De stériles chardons ses moissons étouffées
En herbe jaunissoient ou séchoient échauffées :
Quelquefois s'il semoit, c'étoit hors de saison,
Et laissoit aux oiseaux à faire sa moisson :
Tant son esprit troublé de son amour extrême
Avoit perdu le soin de son intérêt même :
Heureux lorsque suivant ISIS parmi ces bois,
Compagnon de sa chasse, il pouvoit quelquefois
Marcher tout transporté sur ses traces divines :
D'un fort pour son passage ecarter les épines,
L'entendre de ses cris, ou du cor quelquefois
Animer de ses chiens la généreuse voix.

D'autrefois, l'écouter difcourir fur les quêtes,
Ou lorfqu'à fes regards courant après les bêtes,
Quelque chûte propice ou fa trop prompte ardeur
D'un bras ou de fa gorge expofoit la blancheur,
Lui faifoit de fa jambe admirer la figure,
Ou d'un pied fi bien fait l'agréable ftructure,
Mais ce léger plaifir, & ces vaines faveurs
N'étoient pas pour guérir de mortelles langueurs.
Quoiqu'en fa fantaifie un vain efpoir propofe,
A qui fe meurt d'amour il faut tout autre chofe.
De découvrir auffi tout le mal qu'il fentoit,
C'étoit mettre en hazard le bien qui lui reftoit:
Car la Nymphe pouvoit au récit de fa plainte
De haine ou de pitié fentir fon ame atteinte:
Si bien que balançant fa crainte & fon efpoir,
Il craignoit d'en mourir, ou de ne la plus voir.
Il n'en guérira point s'il céle fon martyre:
Mais il fera banni dès qu'il l'ofera dire:
S'il pouvoit tout gagner, il pouvoit perdre tout:
Un cœur mal aifément en ce point fe réfout.
Déja par trois hyvers la brûlante froidure
Avoit privé nos bois de leur belle verdure,
Et le troifiéme Avril ennemi des glaçons
Ramenoit des oifeaux les divines chanfons;
Depuis que ce Berger accablé de fes chaînes
Souffroit, fans en parler, de fi cruelles peines.
La Nymphe qui par-tout le voit fuivre fes pas
Croit que pour lui la chaffe a les mêmes appas;
Et ne prend fes devoirs & fes conftans fervices

Que pour un ſimple amour de ſes doux exercices,
Cent fois ſes yeux près d'elle en verſerent des
pleurs,
Et plaintifs, & mourans firent voir ſes douleurs:
Surpris plus de cent fois de la trouver ſi belle
Il pâlit, il rougit, & trembla devant elle:
Mais le reſpect en vain veut toûjours commander;
L'amour le plus ſoûmis ne peut toûjours céder;
D'une indiſcrette ardeur la Nymphe encouragée
Contre un grand Sanglier au combat engagée,
Ayant briſé ſon dard, hors d'eſpoir de ſecours,
Tâchant d'un ſeul tronçon de défendre ſes jours
Au lieu le plus déſert de la forêt obſcure
Alloit tragiquement finir ſon avanture.
Quand l'amoureux Berger par ſes cris appellé,
Vint, la vit, & ſoudain au combat fut mêlé,
Et plus ſoudain encor de la cruelle bête
Au bout de ſon épieu lui préſenta la tête.
Mais ſéduit par l'accueil qui ſa flâme enhardit
En ce moment fatal ſon reſpect ſe perdit.
Ah! Nymphe, lui dit-il, l'ame d'amour ravie,
Que mon honheur eſt grand de vous ſauver la vie?
Mais quel malheur le ſuit dedans mon triſte ſort?
Vous n'allez l'employer qu'à me donner la mort.
Ah! Nymphe trop aimable, au moins ſi ce ſervice
Mérite de vous voir un moment plus propice,
Vous ſauvant du péril qui menaçoit vos jours,
Las! ſongez à celui, que ſans ceſſe je cours:
Voyez l'abime affreux, où je me précipite,

Voyez ce qui m'attire, & si je ne mérite,
Que votre cœur ému pense à m'en retirer,
Du moins portez vos yeux à le considérer.
De son étonnement à peine revenue,
Et d'un trouble nouveau la belle ISIS émeuë,
Mais moins par son discours, que par son grand transport,
Ne reprit ses esprits, qu'en se faisant effort ;
Et dans son innocence & simple & naturelle :
Quelle abîme Berger, ou quel péril, dit-elle.
Hélas ! interrompit aussi-tôt ce Berger,
Un abîme attrayant où se sent engager
Quiconque comme moi de passion capable,
Attiré par l'aimant d'un charme inévitable,
Insensé, téméraire, aveugle, audacieux,
Sur vos divins appas ose lever les yeux.
Un précipice aimable, où depuis trois années,
Mon ame & ma raison se jettent obstinées.
Un péril que je veux, & ne puis éviter :
Quand tourmenté d'un mal que je sens irriter
Par l'extrême respect qui le retient sans cesse,
Forcé comme à la gêne, il faut que je confesse,
(Quand l'aveu m'en devroit faire perdre le jour)
Nymphe, que vos beaux yeux me font mourir d'amour.
Moins semblable à lui-même en sa mortelle trance,
Qu'au pâle criminel attendant sa Sentence,
A ces mots il se tût, tremblans, blême, interdit,
Se repentant déja de ce qu'il avoit dit,
Et

Et n'osant seulement lever les yeux sur elle :
Certain que de ses feux l'audace criminelle
Ne liroit sur son front auparavant si doux ,
Qu'un triste arrêt de mort écrit par son courroux.
Mais qui pourroit aussi de la Nymphe severe
Exprimer le dédain , l'orgueil & la colere ?
Ne sentant rien encor d'Amour , ni de ses traits,
Et ne le connoissant, que par ces noirs portraits ,
Que s'en forment sans cesse en leurs vaines chimeres
Les maris défians , & les fâcheuses meres :
Dans son étonnement semblable au voyageur ,
Qui sur l'herbe couché pour passer la chaleur
S'endort , & s'éveillant voit proche de sa tête
La couleuvre dresser sa venimeuse créte ;
A peine elle connut ce Berger amoureux ,
Que ne le regardant , que comme un monstre affreux ,
Vite elle s'en éloigne , & de frayeur émeuë ,
Sans oser seulement sur lui tourner la vûe ;
Va , dit-elle , Berger , va bien loin de ces lieux ;
Et cesse pour jamais de t'offrir à mes yeux.



CHANT II.

DOCTE & ſuperbe Grece, & toi belle Italie,
Que tant de beaux eſprits ont encor embélie;
Vous qui mépriſés tout, altieres Nations,
Qui vantés ſeulement vos propre fictions,
Et ſeules préſumés avoir été capables
De rendre à votre gré les choſes mémorables,
Apprenez, que les Dieux nous aimant comme vous,
Ont auſſi quelquefois habité parmi nous.
Cette longue Cité, qui célébre & ſuperbe
Entre ſes Citoyens compte le grand Malherbe,
Et qui peut-être encor (ſi je ne me deçoi)
Pourra bien quelque jour ſe ſouvenir de moi.
CAEN qui par ſon aſſiette & commode, & plaiſante,
Par ſon air toûjours pur, ſa demeure riante,
Par ſes prez, par ſes eaux & par mille beautés
Juſtement le diſpute aux plus nobles cités;
Cachez ſous ſa matiére en ſes propres entrailles
N'avoit encore rien de ſes fortes murailles,
De ſes temples fameux, de ſes grands bâtimens,
Et de tant de divers & riches ornemens.
Cette maſſive tour par quatre autres flanquée,
Qu'en vain ſes ennemis ont toujours attaquée,

Ce Château redoutable , & ses fermes rampars ,
L'ouvrage & le Palais du premier des Césars ,
Ne pressoient point encor leurs fondemens solides;
Et le riant aspect de tant de Piramides ,
Dont l'orgueilleux sommet s'éleve jusqu'aux
Cieux ,
N'attachoient point encor les regards curieux.
CADMUS qui las d'errer après sa Sœur ravie ,
Et de l'avoir en vain si long-tems poursuivie ,
Etant enfin venu dans ces lieux pleins d'attraits ,
Y borna sa recherche & ses tristes regrets :
Qui du Peuple voisin trouvant l'humeur docile
Fit premier le dessein d'y bâtir une Ville :
D'une étroite muraille & d'un foible fossé ,
Seulement pour enceinte avoit le plan tracé.
Quelques toits ramassés vers cet endroit, où
l'ORNE
Divise en deux canaux son eau paisible & morne ,
Sans ordre , sans hauteur , & se sentant encor
De la simplicité de l'heureux âge d'or ,
Dont jusqu'àlors ces lieux conservoit l'innocence,
Composoient un objet sans aucune apparence.
Mais qui peut s'affranchir de l'empire du tems ?
Et que ne changent point les siécles inconstans ?
Par l'intérêt sordide en sillons divisées ,
Nos plaines n'étoient point par le contre brisées :
Ce peuple bocager , qu'en nos fertiles champs
Le gain de la moisson attire tous les ans ,
Du long de nos guerêts en la saison ardente,

N'avoit point promené sa faucille tranchante.
Au lieu de tant d'épics, forêt sombre autrefois,
Ces terres ne donnoient que de l'ombre & du bois
Et la même forêt seroit encor peut-être,
Sans l'insigne forfait de son injuste maître,
Dont la punition a laissé dans ces lieux
D'éternels monumens de l'équité des Dieux.
Le cruel MARMION Roi des Plages BESSINES
Possédoit ses forêts, & les plaines voisines,
Et sous sa dure loi tenoit encor soumis
Ces peuples, que CADMUS avoit faits ses amis,
Soit qu'il fût faux ou vrai, flattant son arrogance,
Que de ce grand Héros il tiroit sa naissance.
Un vieux Château détruit, où de sales plaisirs
Il alloit assouvir ses infâmes désirs,
Caché sous un amas de ronces & d'épines
Garde encore aujourd'hui son nom sous ses ruines;
Heureux si conservant ce triste souvenir,
Il eût caché son crime aux siécles à venir.
Ce lieu, que rend fameux sa funeste avanture,
Etoit dans le milieu de la forêt obscure,
Où la charmante ISIS alloit prendre le frais
Alloit courre le Cerf, alloit tendre des rêts;
Et souvent visitoit loin du peuple profane
Un Temple qu'en ces bois eût la chaste DIANE.
Ce Roi depuis long-tems pour sa rare beauté
De fureur & d'amour étoit tout transporté;
Mais à la Nymphe aussi qui n'eût rendu les armes?
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes

Les Graces en sa bouche, & l'amour en ses yeux
Avoient mis avec soin tout ce qu'il ont de mieux :
Nature si souvent avare, ou malheureuse
Formant ce beau chef-d'œuvre en devint amoureuse,
Et prodigue y joignit par de charmants accords
Tout ce qui fait aimer & l'esprit & le corps :
Et même la fortune injuste & mercenaire
Cette fois cessa d'être à la vertu contraire :
Car la Nymphe avoit lieu de ne l'en point blâmer,
Si ses plus riches dons eussent pû la charmer.
Mais n'aimant que les bois, cette ardeur innocente
De toutes passions l'eût maintenuë exempte,
Si du cruel Tyran les injustes désirs
Souvent n'eussent troublé ses innocens plaisirs.
Du monarque odieux la superbe arrogance
Devient insurportable à sa simple innocence ;
Pour son cœur généreux le sceptre est sans appas,
Lorsqu'en son possesseur elle n'en trouve pas.
Et ce fût bien alors, qu'en sa prompte vengeance
L'aveugle Roi des Dieux fit sentir sa puissance ;
Et qu'il témoigna bien, qu'il peut en un moment
Du mépris le plus fier faire le châtiment.

Elle ne peut souffrir, cette Nymphe cruelle,
Qu'un Berger ait osé lever les yeux sur elle :
Elle fuit, & son cœur justement irrité
Croit toûjours emporter sa chere liberté.

Elle fuit ; mais enfin au bout de sa carriere,
La victoire n'est pas pour elle toute entiere,
Et de forces son cœur en sa course épuisé,
N'arrive pas au but qu'il s'étoit proposé.
Le respect du Berger accourt à sa deffense ;
Son mérite combat son obscure naissance ;
Et se mêlent si bien, que dans son souvenir
L'effort de son couroux ne le peut désunir :
Si l'amour du Berger lui semble méprisable,
Malgré tant de dédain le Berger est aimable :
Tout lui nuit, tout la fâche, & déplait à ses yeux,
Depuis que son ATHIS est absent de ces lieux ;
Sa chasse est mal plaisante, & toûjours malheureuse,
Solitaire, chagrine, inquiéte & réveuse,
Sa tristesse en ces bois aime à se retirer :
Mais déja ce n'est plus que pour y soupirer.
Pour éviter du Roi la poursuite importune,
Se plaindre de l'amour, accuser la fortune,
Dont l'aveugle caprice à son repos fatal,
Lui donne des Amans, qu'il partage si mal.
Toi, dit-elle, qui rends la vertu misérable,
Fortune, tu ne peux rendre le crime aimable :
Et de quelques appas que tu sois revêtu,
Tu ne sçaurois, amour, couronner la vertu.
Cependant tôt ou tard il faut rendre les armes,
Et payer le tribut que l'on doit à tes charmes.
Quelquefois sans oser au fort de sa langueur
Confier aux rochers le nom de son vainqueur.

Pensois-je, disoit-elle, altiere, impitoyable,
Toûjours vivre en repos près d'un objet aimable ?
Et quel parti, mon cœur, prendrons-nous en ce point ?
Ou qu'il fût moins aimable, ou qu'il ne m'aimât point !
Et s'il ne m'aimoit point, de tant d'attraits charmée,
Hélas! comment souffrir qu'un autre en fût aimée ?
Que sert de fuir l'amour, quand trop imprudemment
On a laissé son cœur se plaire avec l'amant ?
Amour vers tous objets peut ses ailes étendre ;
Comme il peut s'élever, il peut aussi descendre ;
Les bizarres effets de ce Dieu redouté
Semblent égalant tout, haïr l'égalité :
D'autant plus dangereux qu'il se fait moins paroître ;
Par fois on le croit loin qu'on le trouve le maître ;
Et lorsque dans un cœur il se fait moins sentir,
Souvent est-ce à dessein de mieux l'assûjettir.

Cependant le Berger dans le mal qui l'outrage
Erre désespéré de rivage en rivage,
Bien éloigné de croire en sa triste langueur,
Que l'amour puisse agir ailleurs que dans son cœur;
Mais il seroit l'objet des plus belles Bergeres,
Tout maltraité qu'il est de ses rigueurs séveres,
De mille & mille cœurs il pourroit disposer,
Pour peu qu'il eût voulu ne les pas mépriser.

ALIS, l'aimable ALIS, par ſes froideurs contrainte
D'aller loin de ces lieux porter ſa triſte plainte,
CLERONDE ſi charmante, & Fontaine aujourd'hui,
Pour avoir trop pleuré ſon malheureux ennui,
L'autre un Mont aujourd'hui la trop conſtante ERENNE,
Mais ſur toutes encor la malheureuſe ARDENNE,
Aimoient mieux ſans eſpoir s'en laiſſer conſumer;
Qu'eſſayer ſeulement de ne le pas aimer.
A toute heure, en tous lieux ARDENNE mépriſée,
Lui montre ainſi l'ardeur, dont elle eſt embraſée.
Hai qui t'aime, Berger, & pourſuit qui te fuit;
De tes maux & des miens ſera-ce tout le fruit?
Eprouve maintenant à ton tour, miſérable,
Quel tourment c'eſt d'aimer, où l'on n'eſt point aimable.
Mais par quelle rigueur de mon ſort & du tien,
Faut-il que ton malheur accroiſſe encor le mien?
Car ſi la fiere ISIS, pour qui ton cœur ſoûpire,
Conſentoit ſeulement à ton cruel martyre;
J'envierois ſes appas, puiſqu'ils t'ont pû charmer:
Mais, Berger, j'avoüerois, que tu la dois aimer.
Je ne demande, helas! que ce qu'elle mépriſe,
Eſt-ce trop pour l'ardeur, dont mon ame eſt épriſe?
Et je veux bien encor l'en laiſſer diſpoſer,
Si-tôt qu'elle voudra ne le plus mépriſer.
Ah! puiſqu'il ne ſe peut que tu m'aime comme elle,

Qu'un jour donc comme moi t'aime cette cruelle,
Pourvû qu'au moins je puiſſe eſpérer à ce prix,
De changer mon amour avecque ſon mépris.
Elle eſt toute divine, elle eſt toute parfaite.
Mais ton pere & le mien ont porté ſa houlette:
Croi ce que tu voudras, au mépris de ma foi,
Elle ne peut t'aimer, & je n'aime que toi.

En vain cette Bergere au ſecours de ſes charmes
Appelle les ſoûpirs, les plaintes & les larmes,
Plûtôt que de manquer à ſon fidelle amour
Trouvons, dit le Berger, un plus heureux ſéjour:
Allons, allons chercher, s'il eſt des précipices,
Où je puiſſe finir mes rigoureux ſupplices,
Quelque déſert affreux, ou quelque antre aſſez noir,
Où je puiſſe cacher mon affreux déſeſpoir.
Allez, mes chers troupeaux, vous perdre en ces bocages,
Libres & vagabonds errer ſur ces rivages.
Hélas! je vous expoſe à la merci des loups,
Mais ſans ſoins pour moi-même en puis-je avoir pour vous?

Soudain abandonnant cette aimable contrée,
L'eſprit tout en déſordre, & la vûe égarée,
Sans ſçavoir où le ſort pouvoit guider ſes pas,
Quels Pays reculés ne traverſe-t'il pas?
Long-tems il fréquenta ces fertiles herbages,
Où tant de grands Bergers trouvent leurs pâturages,
Dans ce fécond Vallon, où par mille détours,

Riche de cent ruisseaux la DIVE étend son cours.
Long-tems il parcourut cette plage brûlée,
Qu'on voit jusqu'à ce golphe où fierement enflée
De l'agréable LAIZE & du bourbeux ODON,
L'ORNE vient à THÆTIS faire son riche don;
Mais d'un si doux accüeil s'en trouve caressée,
Que la SEINE jalouse en paroît courroucée,
Et ne peut empêcher son eau de murmurer
Des honneurs, que les flots lui semblent déférer.
Enfin las de courir tant de vastes campagnes,
Tant de larges vallons, tant de hautes montagnes,
Un lieu qu'on nomme encor la GROTTE du souci,
Nous dit, que sa douleur l'a fait nommer ainsi:
Et l'on tient que ce fut pour la longue retraite,
Qu'en ce célébre endroit ce triste Amant a faite.
Longtems il admira ce gouffre merveilleux,
Qui par-tout l'univers est maintenant fameux,
Cet abîme admirable, où deux grandes rivieres,
Loin du vaste Ocean, s'engloutissent entieres;
Et par mille canaux cachés & soûterrains,
Vont dérobant leur course à l'aspect des humains.
Mais certes en ce point une si grande chose
Mérite bien, qu'au moins on en sache la cause.
Le Berger l'ignoroit: mille & mille aujourd'hui
Qui l'admirent encor l'ignorent comme lui;
Ce n'est point une fable, on en voit mille preuves:
ATHIS l'apprit du Dieu de l'un de ces deux fleuves,
Qui vivement touché de ses tristes sanglots,
S'apparut sur la rive, & lui tint ce propos,

Un jour que dans l'excès de sa douleur profonde,
Il troubloit de ses pleurs le cristal de son onde.
O toi, qui que tu sois, mortel, si c'est l'amour
Qui t'attire en mes bords de ton natal séjour;
Si racontant ses maux ils sont plus supportables,
Si c'est un reconfort de trouver ses semblables,
Vien vivre plus content dans ces sauvages lieux;
Apprends-y, que ce Dieu n'épargne pas les Dieux.
AURE est mon nom, Berger, & cette Nymphe aimable,
Qui se plonge avec moi dans ce gouffre admirable,
Est la paisible DROMME, hélas! & c'est ma sœur,
D'où vient, qu'un nom si doux est pour moi sans douceur?
Tous deux du haut CALMONT tirant notre naissance,
Voisins pour mon malheur au sortir de l'enfance.
Nous voyant tous les jours, trop imprudent ruisseau,
Je me laissai charmer au doux bruit de son eau;
Et sans considérer que je faisois un crime,
Qui des Dieux armeroit le courroux légitime,
Je ne pus m'empêcher au fort de mes amours,
De la presser de joindre avecque moi son cours.
Mon erreur étoit grande, & je la connois telle:
Mais, Berger, j'étois jeune, & je ne voyois qu'elle:
Et le plus froid ruisseau de sa vive clarté,
Si tu t'y connois bien, pourroit être tenté.
Ainsi m'abandonnant à mon ardeur impure,

J'allois la cajolant de mon plus doux murmure,
Et cachant mon amour sous le nom d'amitié,
J'espérois qu'à la fin elle en auroit pitié;
Déja ce me sembloit elle étoit moins sévere,
M'appelloit plus souvent, cher AURE, que son frere,
Quelquefois en secret m'accordoit un baiser,
Quand mon pere le sçut, qui s'y vint opposer.
Non loin de nous étoit une nayade altiere,
Qui méprisoit les Dieux de toute autre riviere.
Elle s'appelle SEULE, & coulant seule aussi,
C'est pour cette raison qu'elle s'appelle ainsi:
Cent fois, pour détourner mon ardeur criminelle,
Mon pere me voulut marier avec elle:
Mais je ne pus jamais son orgueil supporter,
Et puis, quelqu'un peut-il son destin éviter?
Mon pere comme un mont d'humeur hautaine & fiere,
Long-tems pour me punir tint mon eau prisonniere,
Sépara nos deux lits, chassa bien loin ma sœur,
Et mit entre nous-deux sa plus grande épaisseur.
DROMME sensiblement de cet obstacle outrée,
Résolut comme moi de quitter la contrée.
Puis chacun prit sa route: en vain dans son courroux,
Le mont autant qu'il put s'étendit entre nous.
Nous retrouvant enfin dans ce lieu solitaire,
Nous étions en état de braver sa colere:

Libres nous ne ſongions qu'à nous entretenir,
Et nos ondes déja commençoient à s'unir :
Mais mon pere nous vit du plus haut de ſa cime,
Et ne pouvant lui-même empêcher notre crime,
O Roi des mers, dit-il, d'un ton ſi furieux,
Qu'au lieu d'en retentir, en trembloient tous ces lieux,
Neptune, ſi jamais faiſant fumer ma tête,
J'ai ſçû prédire au vrai la prochaine tempête,
Et ſi ſervant bien loin de phare aux matelots
Je les ai ſurement guidés parmi les flots :
Montre aujourd'hui, qu'un Dieu prend part à ma diſgrace,
Et cache au moins au jour la honte de ma race ;
Ainſi parla le mont, & le Dieu l'entendit :
Son bras en même tems contre nous s'étendit ;
Et de ſon fort trident frappant toute la plage,
Par cet affreux rocher nous ferma le paſſage,
Et de nos eaux ainſi la criminelle amour
Nous prive pour jamais de la clarté du jour.
Tandis qu'au Dieu du fleuve ATHIS prête l'oreille :
Qu'il contemple attentif cette rare merveille,
Et que rien de ces lieux ne le peut détacher,
Que MARCELET ſon frere avoit beau le chercher !
Jamais nature unie avec l'amitié ſainte
N'avoit ſerré deux cœurs d'une plus forte étrainte ;
Dans la même prairie ils gardoient leurs brebis,
Leurs chévres, leurs moiſſons, leurs meubles, leurs habits,

Tout fut commun entr'eux, & jamais leur ménage
Ne conta leurs agneaux, pour en faire partage.
Dès le moment qu'ATHIS disparut de ces lieux,
Ce frere qui toûjours l'aima plus que ses yeux,
Prit aussi-tôt dessein d'en mourir à la peine,
Ou de le ramener de sa fuite lointaine,
ATHIS lui disoit tout, & son cœur plein d'ennui,
N'avoit autre plaisir que de s'ouvrir à lui.
Il sçavoit son respect, il sçavoit son martyre :
Mais il ne sçavoit pas, qu'il eût osé le dire :
Ainsi devant ISIS s'offrant souvent en vain,
Il n'osoit lui parler de son juste dessein :
Mais quand l'amour commence à regner dans une ame,
Qu'elle peut rarement cacher toute sa flamme !
A peine dans ces lieux le jour qui paroissoit,
Du premier de ses traits l'Orient blanchissoit :
Mille Etoiles au Ciel le disputoient encore
A la foible clarté de la naissante aurore :
Les oiseaux s'éveilloient, mais leur charmante voix
Laissoit encor dormir le silence des bois :
Et les bêtes sortant à regret des gagnages,
D'un pas encor tardif se sauvoient aux bocages.
Déja l'arc en la main, le brodequin chaussé,
Le carquois sur le dos, & le bras retroussé,
Plus matin que le jour dans ces bois arrivée,
La Nymphe pour chasser pense s'être levée.
Elle en fait le dessein, mais inutilement,

Et ſon cœur amoureux réſiſtant foiblement,
Aveugle ne ſçait pas, qu'avec toute ſa joye,
De cette triſte chaſſe il doit être la proye.
Errant à l'avanture au milieu des haliers,
Sa démarche ne ſuit ni routes ni ſentiers ;
Et ſans ſçavoir comment, toûjours elle ſe treuve
Au lieu même, où ces bois alors bordoient le fleuve,
Et d'où rien ne cachoit à ſon œil triſte & mort
La cabane d'ATHIS aſſiſe en l'autre bord.
Peut-être ſans deſſein, mais las auſſi peut-être
Conduite par ſon cœur, qui devenu le maître,
Sans lui dire pourquoi l'attire en ce ſéjour,
Qui jadis receloit l'objet de ſon amour.
Non que depuis ce tems ſon abſence elle ignore ;
Mais tout abſent qu'il eſt, elle l'y cherche encore,
Ridicule chimere, erreur qu'on peut blâmer :
Mais erreur excuſable à qui ſçait bien aimer.
En ce ſauvage lieu rêvant au bord de l'onde,
Par où commenceroit ſa quête vagabonde,
Le triſte MARCELET, les yeux baignés de pleurs,
Racontoit aux rochers ſes cuiſantes douleurs.
L'un vers l'autre leurs pas de hazard les menérent,
Et leurs triſtes regards ſoudain ſe rencontrerent ;
Preſque comme à regret l'un & l'autre ſe vit,
Le Berger s'en émeut, & la Nymphe en rougit :
Chacun veut demeurer, & chacun ſe retire ;
Tous deux veulent parler, & craignent d'en trop dire :

Et de leurs paſſions leurs cœurs embaraſſez
En ſe cachant ainſi ſe découvrent aſſez.
La douleur du Berger peut à peine ſe taire,
Mais il craint de trahir le reſpect de ſon frere :
Isis n'oſe parler : ſon innocente ardeur
Craint quelque trahiſon de ſa jeune pudeur :
Et ne ſachant à qui ſoumettre ſa conduite,
Elle veut s'en aller, & condamne ſa fuite.
Amour s'y mêle encor, & penſe décider
Ce débat, qu'elle veut, & ne peut accorder :
Et ſuivant ſon conſeil, qui plus à droit l'engage,
Elle demeure enfin, & cache ſon viſage.
Appellant le Berger, & détournant ſes yeux,
D'où vient qu'on ne voit plus ton frere dans ces lieux ?
Lui dit-elle, & ſoudain interdite & défaite,
Son ame en même-tems curieuſe & diſcrette,
Ne ſçai comment cacher ſon trouble & ſon ſouci,
Tandis que le Berger lui répondit ainſi.
Hélas ! Nymphe, à qui puis-je en demander la cauſe,
Puiſque vous l'ignorez, vous qui ſur toute choſe
Dans ces aimables lieux l'arretiés autrefois,
Et ſans ceſſe après vous l'attiriez en ces bois,
Malgré de nos parens la ſage remontrance,
Et le tort qu'il nous fit par cette non-chalance,
Depuis le jour fatal, qu'il fut aſſez heureux,
Pour tuer devant vous ce ſanglier affreux,
Ce jour, que ſon bonheur par votre délivrance
Cauſa

Causa dans nos Hameaux tant de réjoüissance;
Personne ne l'a vû, sans l'oüir soupirer,
Et depuis il n'a fait, que se désespérer:
Fuyant l'aspect de tous, errant à l'avanture;
Portant sur son visage un malheureux augure,
Et peut-être en ces bois privé de tout secours;
Quelque étrange accident aura fini ses jours.
Cesse, triste Berger, ce discours qui me tuë,
Soudain interrompit la Nymphe toute émuë;
Certes ton amitié ne devroit pas souffrir,
Qu'il languit plus long-tems, sans l'aller secourir;
S'il me l'étoit permis (dans son transport extrême
Elle alloit ajoûter, hélas! j'irois moi-même,)
Mais sentant tout d'un coup, que son émotion
Alloit visiblement trahir sa passion;
Le mieux qu'en put user sa pudeur interdite,
Ce fut de se sauver par une prompte fuite.
Ainsi donc, elle fuit plus vite que les traits
Qu'elle alloit tous les jours lançant dans ces forêts,
Que les cerfs qui fuyoient leur atteinte mortelle,
Et que les doux zéphirs, qui voloient après elle:
A peine on la peut voir: l'herbe dessous ses pas
Demeure ferme & droite, & ne se courbe pas:
Elle semble voler, & son leger passage
Ne laisse aucune trace au sable du rivage.
Mais comment éviter sa funeste langueur,
Portant par tout le trait, qui lui perce le cœur?

CHANT III.

SI le Berger eût sçû, que la Nymphe rebelle
Trouvoit enfin l'amour plus invincible qu'elle,
Et, que ce Dieu, qui peut tout soumettre à ses loix,
Sembloit vouloir contre elle épuiser son carquois,
O que son triste frere, & l'amoureuse ARDENE,
Qui le cherchant partout dans sa fuite lointaine,
Font retentir son nom en cent divers climats,
Eussent bien moins perdu de peines & de pas.
Tel, qu'autrefois des bleds la Déesse fertile
Lasse d'importuner les échos de Sicile,
Faisant flamber sa torche & ses dragons aîlés
Par le bon Triptoléme a son char attelés,
Enseignant aux Humains le soc & la faucille,
Fut par tout l'Univers redemander sa fille.
Tel, ce triste Berger dont la sainte amitié
Les rochers les plus durs eût touché de pitié,
Ayant gémi long-tems autour de sa cabane,
Et dans cette forêt consacrée à Diane,
Bien loin de son hameau, de sa lugubre voix
Va remplissant le monts, les plaines & les bois,
Offrant chévres, agneaux, & brebis pour salaire,
A qui lui fera voir les restes de son frere:
Car ce pauvre Berger incertain de son sort,
Ignore s'il le doit chercher vivant, ou mort.

Mais tel encor, qu'ALPHE'E, après son
ARETHUSE,
Passa des champs d'Elide aux champs de Syracuse;
Et malgré sa vitesse, & malgré ses détours,
Traversant tant de flots, la poursuivit toûjours.
Telle après son ATHIS, la Bergere amoureuse
Ne peut enfin borner sa quéte malheureuse;
Et malgré ses mépris, & malgré sa rigueur,
En tous lieux après lui va traînant sa langueur;
Comme si le mépris, qu'ATHIS avoit pour elle,
Seul eût toûjours guidé sa passion fidelle;
Ses soins en chaque lieux se trouvent superflus.
On l'y void, elle vient, il ne se trouve plus:
Capricieux, aveugle, enfant plein de malice,
Qui pourroit exprimer ta bizarre injustice?
Si l'on veut t'éviter, tu poursuis qui te fuit;
Si l'on court après toi, tu fuis qui te poursuit.
La Lune cependant en sa course inégale,
Tantôt claire & seraine, & tantôt sombre & pâle
Sur son char argenté triomphante du jour,
Pour la troisiéme fois accomplissoit son tour.
Depuis que vagabond parmi les solitudes,
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Farouche, & furieux ce Berger se fait voir
Le plus parfait portrait du sombre désespoir.
Il laissa toutefois cet abîme admirable,
Et retrouvant bien-tôt ce valon agréable,
Où dédaignant l'accès de toute autre ruisseau,
SEULE en sa pureté fait écouler son eau;

Long-tems il la ſuivit remontant vers ſa ſource,
Eloignant de nos mers ſa fugitive courſe.
Et raprochant toûjours, bien qu'inſenſiblement,
Des lieux où l'attiroit l'effort de ſon Amant.
Cent fois dans ſes langueurs preſſantes & plaintives,
De la SEULE il a fait retentir les deux rives,
Et terni ſur ces bords, par ſes humides pleurs,
Du bel émail des prez les plus vives couleurs ;
Il les quitta pourtant, ſa noire rêverie
Le raprochant toûjours de ſa chere patrie,
Le fit encor paſſer, dans ce même abandon
Des rivages de SEULE aux rivages d'ODON.
Long-tems il s'arrêta vers ces lieux, où ſon onde
Feroit par ſa clarté douter à tout le monde,
Si c'eſt lui qui s'en vient par deux divers canaux
A l'ORNE tout bourbeux, mêler ſes ſales eaux.
Plus long-tems il languit couché ſur la fougere
Dans ces bois, où gardant les troupeaux de ſon pere,
Ce célébre paſteur, l'ornement de nos jours,
A depuis ſoûpiré ſes premieres amours :
Et ſur ſon chalumeau, d'un chant plaintif & triſte
Fait ſi loin retentir le nom de ſa CALISTE.
Dans ces bois, où plûtôt le Dieu même des Vers
Ravi de la beauté de leurs ombrages verds,
Avecque nos Bergers, ainſi que chez ADMETTE
Sous le nom de MALHERBE a porté la houlette.

Et toi, qui le croiroit? GUIGNE, petit ruiſſeau,

Qui, hors l'aimable appas du doux bruit de ton
eau,
Peu fameux en ton cours n'as rien de remarquable,
Qu'aussi l'amour d'ATHIS te rendit mémorable ?
Il est vrai cependant, sur tes bords, près d'un
bois,
Un antique SILVAIN, me l'apprit autrefois,
Dans ce tems, que bien loin du bruit & de la
presse,
Consommant doucement ma premiere jeunesse,
Charmé de ton rivage, & des lieux d'alentour,
Je repassois ton eau tant de fois pour un jour.
Le Berger en sa course errante & fugitive,
A la fin parvenu sur cette aimable rive,
Entre deux Saules verds, dessus l'herbe couché,
Pour la premiere fois du sommeil fut touché,
Depuis que par l'arrêt de la Nymphe severe,
Vagabond en tous lieux il portoit sa misere.
Certes comme ce fut cet aimable séjour,
Qui vit mourir ma joye, & naître mon amour,
Je le crois aisément, quand je me représente,
Qu'au fort d'une douleur, hélas ! non moins
pressante,
Que celle que souffroit ce malheureux ATHIS,
De sommeil malgré moi mes yeux apésantis,
Par l'effet gracieux de ton plaisant murmure,
Ont par fois sur tes bords eû la même avanture,
Le Berger assoupi près de ce clair ruisseau,
La Nayade sortit du profond de son eau.

Je ne raconte point l'illusion d'un songe,
Un Dieu n'eût pas voulu m'attester un mensonge.
De cette Nymphe, ATHIS sentit ses yeux charmés,
Comme si le sommeil ne les eût point fermés,
De joncs, & de roseaux il la vit couronnée,
Remarqua tout, l'éclat dont elle étoit ornée.
Les perles, le cristal, & la vive clarté,
Qui faisoient resplendir sa moite déité;
Il sembla même alors en siller la paupiere,
Comme s'il n'en eût pû supporter la lumiere.
Mais en peut-on douter? puisqu'en ce doux repos,
Enfin à ce Berger elle tint ce propos.

ATHIS, des vrais amans le plus parfait exemple,
Non loin d'ici tu vois un magnifique temple,
Va demander secours d'un cœur humble & pieux
A la divinité, qu'un adore en ces lieux.
Son pouvoir est connu par de fréquens miracles:
On vient de toutes parts consulter ses oracles,
Qui du sort incertain expliquent les arrêts,
Et de propos obscurs ne l'embroüillent jamais.
Aux Nymphes, comme nous innocentes & pures,
Apollon n'a jamais revelé d'avantures,
Pour peu que confonduë avecque les plaisirs,
La douleur nous en pût coûter quelques soupirs:
Mais quand tu t'en iras, regarde bien mon onde,
Un jour elle sera célébre par le monde,
Pour t'avoir quelque tems sur mes bords arrété,
Par mon plaisant murmure, & ma vive clarté:
Et je n'attends pas moins de ta rare avanture,

Que voit ma ſource encore & plus vive & plus pure,
Malgré ſa petiteſſe, égaler toutefois
Ces fleuves entre nous contrefaiſant les Rois.
Là, ſe tût la nayade & par ſon onde fiere,
On peut connoître encor, qu'elle eſt d'humeur altiére.
Auſſi-tôt s'éveilla le Berger plein d'ennui,
Et crut encore voir la Nymphe devant lui;
Au moins ſur ce ruiſſeau jettant ſoudain la vûe,
Il en vit boüillonner l'onde encor toute émeuë,
Et trembler fortement les joncs & les roſeaux,
A l'endroit où plongée a u profond de ſes eaux,
A l'aſpect d'un mortel, fugitive & timide
Elle s'alla cacher dans ſon Palais liquide.
De ſes vives couleurs, l'olymphe variant,
Dès que l'Aurore ouvrit les portes d'Orient,
Soudain on vit auſſi celles du temple ouvertes,
Sur ſes Autels fleuris cent corbeilles offertes,
Et mille Pelerins proſternés devant eux
De maints dévôts ſoûpirs accompagner leur vœux.
POMONE, qui toûjours aimâ notre contrée,
De cent peuples étoit en ce Temple adorée,
Son Autel pur & net du ſang des animaux,
Jamais ne fut fatal aux innocens agneaux:
Son culte étoit ſans meurtre, & pour l'avoir propice,
Elle ſe contentoit d'un plus doux ſacrifice:
Des fleurs, des fruits, du lait, des gâteaux, de l'encens,

Et la jaune liqueur, dont ſon ſoin tous les ans
Conſole ce climat de la rigueur cruelle,
Que lui tient ſans raiſon le blond fils de Semele
Sont de tous les préſens, ceux qu'elle aime le mieux,
Quand ils lui ſont offerts d'un cœur dévotieux.
Le Berger s'en chargea, mais d'une eau pure & claire,
Il ſe lava trois fois, avant que de rien faire:
Et d'un cœur tout contrit les vint offrir auſſi,
Avant qu'à la Déeſſe, il s'adreſſât ainſi.
Déeſſe ſi jadis le récit pitoyable
Du funeſte deſtin d'un amant miſérable,
A fait qu'un Dieu touché de ton éclat vainqueur,
Enfin ſçut émouvoir ton inſenſible cœur:
Plus qu'IPHIS, amoureux d'une beauté parfaite,
Mais plus cruelle, hélas! que ſon ANAXARETE,
Ici je ne viens point pour faire à mes voiſins,
Accablé de tes dons envier mes jardins;
Je viens te raconter l'hiſtoire de ma vie,
Et depuis mon amour, les maux qui l'ont ſuivie:
Mais pourquoi t'ennuyer d'un ſi triſte entretien?
Si, comme on nous le dit, les Dieux n'ignorent rien?
Tu connois mon martyre, à qui tout autre cede
Déeſſe, à mes langueurs eſt-il quelque remède?
Daigne m'en éclaircir dans mon lugubre ſort,
Quand il n'en ſeroit point de plus doux que la mort.

Le

Le Berger n'étoit point haï de la Déesse,
Pour peu qu'eussent ses soins secondé sa largesse,
Aucun de ses voisins n'auroit vû tous les ans,
Ses arbres plus chargés de ses riches présens.
Aussi pour lui donner une prompte réponse,
Elle n'attendit point de plus forte sémonce:
Sans se faire presser, par des dons plus puissans,
Par des vœux redoublés, par de nouvel encens,
Ayant visiblement paru baisser la tête,
Et par ce témoignage approuver sa requête:
Tout le Temple frémit, & dans ce tremblement
Son oracle en ces mots répondit hautement.

LAIZE, non loin d'ici coule tranquille & morne,
Va sur ses bords, Berger, soûpirer tes amours,
Le Ciel en doit bien-tôt finir le triste cours;
Prens garde seulement au passage de l'ORNE.

Puissantes Déités, de quoi sert aux mortels,
De chercher leur destin au pied de vos Autels?
Si par l'ordre secret de votre providence,
Vous ne leur en laissez jamais l'intelligence.

LAIZE sur son rivage agréable & charmant,
Avoit vû mille fois ce malheureux amant;
Ce beau séjour n'avoit grotte, ni solitude,
Qui pût être inconnuë à son inquiétude;
Pour avoir mille fois en ses plaisans ébats,
De la superbe Nymphe accompagné les pas:
Et du long de ce fleuve, incessamment comme elle,
Fait aux rapides cerfs une guerre immortelle.

Il part donc, & porté ſur les aîles d'amour,
Il arrive bien-tôt en ce plaiſant ſéjour.
Après avoir paſſé ce fleuve delectable,
Par l'oracle fameux rendu ſi redoutable,
Libre de tout péril, & libre de la peur,
Se laiſſant emporter à ſon eſpoir trompeur:
Et charmé du doux bruit de l'agréable LAIZE,
Il erre ſur ces bords, le cœur tranſporté d'aiſe,
Quand l'aveugle hazard, ou le bizarre amour,
Auſſi conduit ARDENE en ce charmant ſéjour.
La douleur, la colere, & ſon ardente flâme,
A ce premier aſpect ſe mêlent dans ſon ame:
Tant de mépris reçus font que ſon cœur outré
Se ſent preſque marri de l'avoir rencontré:
Si ſon cruel deſtin permet qu'elle le voye,
Il ne veut pas ſouffrir, qu'elle en goûte la joye:
Mais inſenſiblement s'emparant de ſon cœur,
Amour reprend enfin ſa premiere vigueur,
Diſſipe ſa colere & ſe faiſant paroître,
Ne ſouffre, fier qu'il eſt, ni compagnon ni maître.
Elle alloit ſe montrer: mais la Nymphe ſoudain
Fit entendre les ſons de ſa trompe d'airain:
Et ſoudain le tranſport, dont ARDENE eſt ſaiſie,
Fait au lieu de l'amour, agir la jalouſie.
Elle ne douta plus que ces deſerts affreux,
Depuis qu'elle cherchoit le Berger amoureux,
De ſa Nymphe & de lui ne fuſſent la retraite;
Et les ſeuls confidens de leur flâme ſecrete.
Tout à la fois ſurpriſe en ſon penſer jaloux

D'une maligne joye, & d'un mortel courroux,
Dans un buisson épais, non loin de lui couchée,
Curieuse à leur dam, elle se tient cachée :
Cent fois de se vanger tramant un noir projet,
Et souhaitant cent fois n'en avoir point sujet.
Le Berger cependant du moins aussi-tôt qu'elle,
A reconnu le cor de la Nymphe cruelle :
Mais dans son triste cœur le désir de la voir
Est long-tems combattu par son timide espoir :
Contre la fiere ISIS amour aussi s'offense,
Et de tant de mépris entreprend la vangeance.
Du plus haut des rochers, qui de chaque côté
De LAIZE vont domptant l'impétuosité,
Quand de neiges enflée ou grosse de ravines,
Elle donne l'alarme aux campagnes voisines,
Si-tôt que du Vallon l'aspect delicieux,
De la charmante Nymphe eût attiré les yeux :
Elle n'eut pas plûtôt dans la vaste prairie
Observé du Berger la sombre rêverie :
Qu'à je ne sçai quel trouble, où se sentit son cœur,
Elle reconnut bien que c'étoit son vainqueur.
La honte la retient, si son amour l'appelle :
Mais dans ce long combat regardant autour d'elle,
Et remarquant qu'aucun n'accompagnoit ses pas,
La honte a beau combattre, amour ne se rend pas,
La curiosité seule d'abord l'attire :
Pour toute resistance enfin elle soûpire,
Par le revers fatal d'un caprice d'amour,

Le respect du Berger l'inquiéte à son tour,
Elle craint de le perdre, & blâmant sa colere,
En redoute un effet à ses vœux tout contraire :
Et remarquant enfin qu'il n'ose l'aborder,
Par ce discours, ce semble, elle lui veut aider.
Berger, n'as tu point vû du haut de ces montagnes
Descendre en ce vallon une de mes compagnes,
Courant l'arc en la main, & pressant de la voix
Un sanglier qui fuit au travers de ces bois ?
Puis comme tout d'un coup feignant de le connoître,
Son courroux faux ou vrai, s'efforce de paroître,
La presse, & l'avertit d'abandonner ces lieux :
Mais tout ce qu'elle peut, est de baisser les yeux,
Cependant qu'enhardi par son amour plus forte,
Ce malheureux Berger lui répond de la sorte :
Nymphe, je n'ai point vû celle que vous suivés :
Mais sur ces hauts rochers jusqu'aux Cieux élevés,
Dans ces prés, sur ces fleurs, comme étoiles semées,
Sur ces rives, hélas, si cherement aimées,
J'ai vû cent fois, j'ai vû dans ces aimables lieux,
Un miracle parfait, un chef-d'œuvre des Cieux ;
Un objet sans pareil, une Nymphe si belle,
Que son divin éclat n'est point chose mortelle :
Telle enfin qu'à vous voir avec des traits si doux,
On croiroit aisément, que c'est DIANE ou vous.
Au gré des doux zephirs ses belles tresses blondes,

Comme à vous maintenant, libres flottent en
ondes :
Son dos comme le vôtre, est chargé d'un carquois ;
Mais las! si comme vous on la voit quelquefois
D'un chevreüil bondissant devançant la vitesse,
Et parmi ces forêts, célebre chasseresse,
Tantôt d'un sanglier la fureur arrêter,
Ou par la mort d'un cerf son dard ensanglanter;
Par un destin cruel, la mort de tant de bêtes,
Ne sçauroit l'assouvir, ni borner ses conquêtes.
Depuis trois ans entiers dans ces déserts affreux,
Elle poursuit encor un Berger malheureux.
Ce Berger miserable a beau fuir devant elle,
Sans cesse il est le but de sa chasse cruelle,
Rien ne la peut fléchir, elle veut son trépas,
Et sa fuite à la fin ne le sauvera pas.

A ces mots il se tut, & la Nymphe charmée
Du plaisir de se voir si constamment aimée,
Ne peut malgre l'effort de sa fiere rigueur,
S'empêcher de se plaire à ce discours flateur.
Son ame toutefois encore combattue,
De sa flâme secrette, & de sa retenue,
Craint de désespérer ce malheureux amant,
Et craint de découvrir son amoureux tourment.
ATHIS, répondit-elle, eut toûjours l'art de
feindre,
Sçut flatter sans raison, & sans raison se plaindre :
Mais il faut avoüer, que c'est si galamment,

Que sa témerité peut bien plaire un moment.
Pour quitter toutefois ce discours dont la suite
M'obligeroit sans doute à quelque prompte fuite,
Depuis quand dans ces lieux êtes-vous revenu,
Et qui vous a, Berger, si long-tems retenu ?

Ah ! Nymphe, interrompit soudain ce misérable,
Avez-vous oublié l'arrêt impitoyable,
Qui me fut prononcé par vos fieres rigueurs,
Quand enfin je ne pûs vous cacher mes langueurs?
En vous obéissant je vis ma mort certaine :
Mais je ne voulus pas mériter votre haine :
Et je me contentai dans mon bannissement,
De ne la ressentir au moins qu'injustement.
Car enfin bien plûtôt sur ces rives champêtres,
Les saules en hauteur surpasseront les hêtres,
Plûtôt avec les loups nos brebis s'alliront,
Et leurs tendres agneaux en leur garde mettront ;
Plûtôt, aimable Nymphe, à l'ORNE plus profonde,
LAIZE refusera le tribut de son onde ;
Que mon cœur se refuse à qui l'a sçû charmer,
Que je puisse jamais cesser de vous aimer.
Nymphe, c'est mon destin, & quoiqu'il en arrive,
Heureux, ou misérable, il faut que je le suive.
Hélas ! assez souvent je veux m'en repentir,
Mais, hélas ! plus souvent il y faut consentir.

Ses soûpirs & sa voix à ces mots s'arrêterent ;
Ses yeux sur ceux d'ISIS fixement s'attacherent :

Triste, ou content, selon que plus fiers ou plus
doux,
Il les voit enflâmés d'amour ou de couroux.
O grand Dieu, doux tyran, qui maitrises mon
ame,
Amour, daigne en ce point l'échauffer de ta flâme;
Que près d'elle Apollon, que ses neuf doctes sœurs
Cessent de me vanter leurs charmantes douceurs.
Ces languissans efforts d'une ame combattuë,
Où la pudeur craintive encore s'évertuë,
Ces amoureux soûpirs souvent entrecoupés,
Enfin ces *je vous aime* à regret échapés,
Sont de ton saint empire, & sans te faire injure,
Autre que toi n'a droit d'en faire la peinture.
Du plus doux de tes traits il faut être enflâmé,
Il faut aimant beaucoup, être beaucoup aimé;
Il faut être appellé dans tes sacrés mysteres,
Pour pouvoir exprimer ces aimables coleres,
Ces invitans refus, ces démêlés charmans,
Ces transports desirés, ces doux empressemens,
Et ces rudes combats, dont les plus fortes armes
Sont les soûmissions, les soûpirs & les larmes.
Mais en ce grand combat, que livroit ce Berger,
Amour voulut long-tems la gloire partager;
Avant qu'il eût fini, le Soleil sous les ondes,
Avoit presque caché l'or de ses tresses blondes:
En sa place la nuit à grand pas s'avançoit,
De son trône brillant superbe le chassoit:
Et semblant lâchement lui céder la victoire,

Foible il ne repouſſoit ſon obſcurité noire,
Qu'avecque des rayons déja tous amortis,
Par les flots blanchiſſans de l'humide THETIS.
Cependant quand la Nymphe approcha de ces rives,
Qu'ATHIS fit retentir de ſes langueurs plaintives,
Ce bel aſtre pour lors en l'ardente ſaiſon,
De ſes plus chauds regards embraſoit l'horiſon,
N'étoit qu'à la moitié de ſa vaſte carriere:
Mais c'eût été trop peu que de ſa courſe entiere:
Dans ces doux entretiens, dans ces charmans diſcours,
Il n'eſt point de ſoleils que l'on ne trouve courts.
En vain, cent fois en vain, la Nymphe s'en offenſe:
Son cœur n'approuve plus ſa longue réſiſtance.
Hélas! parfait Berger, dans ce plaiſant ſéjour,
Hélas! tu n'es pas ſeul qui te plains de l'amour,
Répondit-elle enfin, malgré ſa retenuë,
Ou ſurpriſe, ou preſſée, ou contrainte, ou vaincuë.



CHANT IV.

AVecque tous les ſoins de l'amour parternel,
La ſage COLOMBELLE & le riche CARMEL,
Elevoient cette Nymphe, & dès ſon plus tendre âge
N'ayant de leur amour que ce précieux gage,
Avoient mis tous leurs ſoins, & borné leurs déſirs,
A l'heur d'entretenir ſes innocens plaiſirs.
Nul autre amuſement n'occupoit leur penſée:
Mais de quoi n'eſt capable une femme offenſée?
Ayant ſurpris la Nymphe, ayant par ſes diſcours,
De ſes propres malheurs prévû le triſte cours,
ARDENE en ſa fureur avide de vangeance,
S'en va dans leur Palais porter la défiance.
Ce monſtre dangereux naît de la triſte peur,
Qui ſouvent la conçoit par un rapport trompeur,
Beaucoup la font encor ſœur de la jalouſie:
Son venin en effet bleſſant la fantaiſie,
Dans l'eſprit des parens fait les mêmes effets,
Qu'en celui des maris l'autre ſouvent a faits,
Sa naiſſance honteuſe, eſt obſcure & ſecrette;
Fille déſavoüée, elle naît en cachette.
Mais plus elle eſt cachée, alors qu'on la produit,
Elle en éclatte après avecque plus de bruit;

Elle regne en tyran, & chaſſe des familles
L'amitié des parens, & le reſpect des filles.
Et lui réſiſta peu ce repos éternel,
Qui ſembloit établi chez le riche CARMEL.
Par mille ſoins adroits la Bergere amoureuſe,
Se rendant néceſſaire, utile, officieuſe,
Gagne leur confidence, & par mille faux bruits,
Sous un zele apparent méchamment introduits,
De la Nymphe aiſément leur donna tant d'alarmes,
Qu'au lieu de ces douceurs, qu'ils trouvoient en ſes charmes,
Contre toute raiſon, tant de charmes bien-tôt
Devinrent à leurs yeux un pénible dépôt.
Ainſi pendant qu'ATHIS accablé de ſes chaines,
Troubloit la belle Nymphe inſenſible à ſes peines,
Au moins s'il en eût pû contenter ſon eſpoir,
Il pouvoit n'être pas un moment ſans la voir.
Cette rare beauté ſi conſtamment aimée,
De ſes fieres rigueurs eſt-elle déſarmée?
Il faut ſouffrir près d'elle un exil éternel,
Et des ſoucis d'amour ſentir le plus mortel.
Va-t'elle offrir ſes vœux à la chaſte Déeſſe?
ARDENE l'accompagne & l'obſerve ſans ceſſe.
Va-t'elle en la forêt prendre ſes doux ébats?
Cet objet odieux eſt toûjours ſur ſes pas.
Par l'arrêt importun d'une mere cruelle
Ce dragon vigilant a toûjours l'œil ſur elle,
Pour combien de malheur le cruel MARMION,
Dont elle a réveillé l'injuſte paſſion,

Ranimant son esprit par de faux artifices,
La vient encor troubler dans ces doux exercices :
Presse son Hymenée, & Berger je ne voi
Alors dans ton parti, qu'Amour, ta Nymphe & toi.

Avecque leur secours toutes les nuits encore,
Souvent jusqu'au lever de la charmante Aurore,
Il les voyoit pourtant, ces charmes adorés,
Malgré tant d'ennemis contre lui conjurés.
Cent fois passant les murs du jardin de son pere,
Et bravant fierement son injuste colere,
Au pied de son château sans peur il s'est rendu ;
D'un si divin objet quelquefois attendu,
A ce pauvre Berger cent fois à la fenêtre,
Rayonnante d'éclat, Isis s'est fait paroître :
Cent fois lui protesta, que sa constante foi,
Jamais de ses parens ne recevroit la loi :
Ecouta ses soûpirs, & dans la nuit obscure,
Lui renvoya les siens souvent avec usure ;
Lui jura que son feu seroit toûjours plus clair,
Que ces feux qui perçoient les ténébres de l'air,
Ces feux qu'en son transport son amour mutuelle,
Prit cent fois à témoin d'une ardeur immortelle.

O Dieux ! combien de fois a-t-elle justement
Méprisé des grandeurs l'inutile ornement ?
Ces superbes palais, dont les sombres tristesses,
La contrainte & la peur sont souvent les hôtesses,
Ces lambris éclatans, ces beaux lits, où jamais
Le repos innocent, & la tranquille paix,
(Seules félicités du sage désirées)

Par leurs fiers possesseurs ne se sont rencontrées.
Combien de fois encore a-t'elle protesté,
Qu'elle aimoit mieux ATHIS & sa simplicité,
Qu'une pauvre cabane, un toit couvert de chaume
Valloit mieux à son gré, que le plus grand Royaume;
Pourvû qu'en son amour libre de tout ennui,
Elle eût pû pour toûjours l'habiter avec lui.
Aussi vaines grandeurs, orgueilleuses richesses,
Pompe démesurée, excessives largesses,
Flattez l'ambition d'un esprit de la Cour:
Mais dequoi servez-vous à qui se meurt d'amour?
Et puis est-il des maux dont la rigueur égale
Celle d'être commise en garde à sa rivale?
AMANS, employez bien ces entretiens si doux,
Votre cruel dragon ne dort non plus que vous.
Bien-tôt au pauvre ATHIS cette fenêtre aimée,
La nuit comme le jour se trouvera fermée,
Et ne recevra plus que ses tristes regards,
Vers elle encor portant tournés de toutes parts.
La Nymphe cependant prisonniere chez elle,
Solitaire gémit comme la tourterelle,
Quand veuve inconsolable, aux plus sombres forêts,
D'arbre en arbre elle va faisant ses longs regrets.
Par mille cruautes sa rivale importune,
Redouble à tout moment sa cruelle infortune;
De ses fâcheux parens gagne tous les valets,

Les met toûjours en garde autour de ſon palais,
Lui dreſſe inceſſamment quelque embûche nouvelle ;
Le jour la ſuit partout, la nuit couche auprès d'elle,
Sans que jamais travail, veilles, abbattement,
Puiſſent en tout ce tems l'aſſoupir un moment :
Car qui peut aiſément décevoir une amante ?
Certes, hors une amante, une autre en vain le tente.

Sa nourrice, ſa chere & fidelle CALIS,
Voyant ſes doux attraits de triſteſſe pâlis,
Senſible à ſa douleur, encline à ſon ſervice,
Et naturellement déteſtant l'injuſtice,
Craignit que tant d'ennui ne troublât ſa raiſon ;
Elle lui montre une herbe, ou plûtôt un poiſon,
Admirable en ſa force, & tel que d'Argus même,
Il auroit endormi la vigilance extrême.
Soudain elle en cüeillit, ſoudain ſon déſeſpoir
En voulut éprouver le merveilleux pouvoir :
Et plus ſoudain encor dans ſon impatience ;
Voulant tirer le fruit de cette expérience,
Tandis qu'ARDENE dort d'un paiſible repòs,
A ſon fidelle ATHIS elle écrit en ces mots:

Aimable ATHIS, au lever de la Lune
Au premier jour des fêtes de Bacchus,
Malgré ma rivale ìmportune,
Nos fiers deſtins ſeront vaincus ;
Si paſſant la riviere,

Dans la forêt, au premier carefour,
Tu te trouves ce jour
Avec ton amour,
Comme je m'y rendrai ſans doute la premiere,
Avec mon cœur & ma foi,
Qui ne ſeront jamais qu'à toi.
Mais par qui poura-t'elle envoyer cette lettre?
A qui ce cher dépôt pourra-t'elle commettre?
Que l'apparence, ô Dieux, trompe ſouventes-fois!
Elle ne pouvoit faire un plus malheureux choix.
D'ANAS ſimple & candide, & fils de ſa nourrice,
Qui n'auroit ainſi qu'elle attendu ce ſervice?
Son eſpoir fut déçû; mais qui ne l'eût été,
Par le ſemblant trompeur de ſa ſimplicité?
Et par malheur encor la jalouſe rivale,
Charmoit ſecrettement cette ame deloyale.
A peine a-t'il reçû ce dangereux dépôt,
Qu'en ſon perfide cœur l'embraſſant auſſi-tôt,
Comme un moyen certain d'obliger ſa maîtreſſe,
Il court en la forêt d'une extrême viteſſe,
Où par hazard alors du cruel MARMION,
La Bergere irritoit l'injuſte paſſion.
Ce même jour auſſi le Berger trop aimable,
La venoit d'affliger d'un mépris incroyable,
Senſiblement outré de voir de tous côtés,
Qu'elle faiſoit obſtacle à ſes félicités.
Ainſi du traître ANAS, dans ſa douleur nouvelle,
A peine eût-elle oüi le rapport infidelle,
Que ſoudain au tyran adreſſant ſon diſcours:

Voi, dit-elle, grand Roi, le fruit de tes amours,
Decouvre le rival qui fait qu'on te méprise,
Et juge de l'objet dont ton ame est éprise.
A ces mots se tournant vers le perfide ANAS,
Va, lui dit-elle encor, Berger, hâte tes pas:
Pour tromper ces amans; qu'importe, qu'ils esperent,
Si malgré ce qu'entr'eux leurs flâmes déliberent,
Par cent moyens divers, il est en mon pouvoir
D'irriter leur amour, & tromper leur espoir.
Soudain partit ANAS, & dans la joye extrême
Qu'on a de pouvoir plaire à l'objet que l'on aime,
Il vient fidelle amant, & traître messager,
Apporter cette lettre à l'amoureux berger.
Mais le tyran piqué d'un si sensible outrage,
Ne conçoit dans son cœur que vangeance, que rage.
Il résout à la fois d'employer le poison,
De poignarder ATHIS dans sa propre maison,
D'embraser sa cabane, exterminer sa race;
Et poussant jusqu'au bout sa tyrannique audace,
Pour comble de fureur, dans tous ses noirs desseins,
Même de se servir de ses Royales mains.
Et s'il n'eût redouté de voir sa tyrannie,
Par un soulevement de ses peuples punie,
Ou le courroux vangeur des domestiques Dieux,
Que n'auroit pas osé son amour furieux?
Le soleil par trois fois devoir encor sous l'onde

Plonger le char brillant qui fait le tour du
monde,
Avant qu'il amenât ce moment bienheureux,
Accordé par la Nymphe au Berger amoureux.
Durant tous ces trois jours, le tyran sombre &
morne,
Caché dans la forêt, sur la rive de l'ORNE,
Avide de vengeance attendoit le Berger,
A dessein, s'il passoit, de l'y faire égorger.
Elle vint cependant, cette heure désirée;
Partout fut de Bacchus la fête célébrée:
Ce jour l'astre du Ciel de son char lumineux,
Ne vid sur l'horison que festins, & que jeux;
Le vin, la bonne chere, & l'horreur du silence,
Avoient des plus grands soins charmé l'impa-
tience,
Personne ne veilloit, excepté seulement
Cette adorable Nymphe & son fidelle amant.
La Bergere à leur dam toûjours si vigilante,
Avoit senti l'effet de l'herbe assoupissante:
Malgré de son transport les soins injurieux,
Cet importun Argus avoit fermé les yeux.
Soudain par son amour avertie & conduite,
La Nymphe prend ce tems si propre pour sa fuite:
Tremblante ouvre sa chambre & descend dans
la cour,
Et des dogues lâchés qui veilloient à l'entour,
Prevenant les abois, en leur faisant caresse
Elle s'échape enfin le cœur plein d'allegresse.
Mais

Mais de tant de trésors chez son pere laissés,
Pour elle seulement, par ses soins amassés,
Elle n'emporte rien que la seule houlette
Dont pour gage assûré de son amour parfaite,
Son fidele Berger autrefois lui fit don,
Qu'avec soin il grava des chiffres de son nom.
Avec ce gage aussi trop riche, étant contente,
(Si l'on peut toutefois l'être & vivre en attente)
Dans l'obscure forêt, au premier carrefour,
Elle attend en repos l'objet de son amour.
Deja depuis long-tems developant ses voiles
La nuit avoit au Ciel fait briller ses étoiles,
Quand sur notre horison la lune paroissant
Fit resplendir les rays de son pâle croissant:
Car dans son cercle obscur, depuis qu'elle étoit pleine,
Pour la septieme fois rouloit son char d'ébene;
Dans sa brûlante ardeur malgré l'obscurité,
L'impatient Berger n'attend pas sa clarté:
Le triste MARCELET par les monts, par les plaines
En sa recherche encor perdoit toutes ses peines:
Et quand ce frere aimable eût été de retour,
Il eût mal-aisément combatu son amour.
N'ayant non plus pour nuire à sa bonne fortune,
Ni severes parens, ni marâtre importune,
Bien long-tems avant l'heure, en son pressant tourment,
De sa pauvre cabane il s'échape aisément,
Et vient au bord de l'ORNE y chercher la nacelle,

Qui tant de fois servit sa passion fidelle.
Mais il a beau chercher, ses soins sont superflus,
Il court toute la rive, & ne l'a trouve plus.
O Dieux combien de fois, d'une legere course,
Marchant avec le fleuve, ou montant vers sa source,
Pour chercher un passage est-il parti soudain,
Sans pouvoir s'arrêter à son premier dessein!
Son perfide rival, cet indigne monarque,
Rit de ses vains travaux pour retrouver la barque,
Et se tenant caché dans ces sombres forêts,
Prend le cruel plaisir de ses tristes regrets.
Sur un ton moins touchant, moins lugubre & moins tendre,
Aux ormeaux écartés fait ses plaintes entendre
Le triste rossignol, qui trouve avec douleur,
Ses petits enlevés par le jeune pasteur;
Que d'accens langoureux, que de douleurs plaintives!
ATHIS en fit gémir les échos de ces rives.
Bien avant dans la nuit, comme à regret enfin
La lune vint blanchir les portes du matin,
A peine il apperçoit sa lumiére empruntée,
Qu'au haut de l'horison il la croit voir montée,
Chaque trait qu'elle lance accusant sa langueur,
Est un coup de poignard, qui lui perce le cœur:
Sa maitresse l'attend, & son amour coupable
Ne peut méme trouver d'excuse raisonnable;
O fortunés momens, ô plaisirs attendus!

Qui vous a differés, souvent vous a perdus :
Mais un amant qui peut souffrir qu'on vous differe,
Quelque raison qu'il ait, ne vous mérite guere.
  Le souffle impétueux des bruyans aquillons,
De toute sa rigueur affligeoit nos vallons :
La neige, dont la terre étoit toute couverte,
Cachoit des haut sapins la chevelure verte ;
Tous les arbres chenus, dans leur triste langueur,
Sembloient par les frimats séchés jusques au cœur;
Se croyant transportée aux froids climats de l'ourse,
Trembloit mainte nayade, au plus creux de sa
  source :
Dans les mêmes frayeurs, dans les mêmes trans-
  ports,
Le Dieu d'ORNE voyoit endurcir ses deux bords,
Et les glaçons épais, flotans dessus ses ondes,
Prêts à l'emprisonner dans ses grottes profondes.
La mort est apparente, & le péril affreux :
Mais l'effroi ne peut rien sur un cœur amoureux :
Le Berger sur la rive, erre, gémit, balance,
Mais dans le fleuve enfin hardiment il s'élance,
De sa chûte soudaine étonne les poissons,
De son agile bras écarte les glaçons,
Et plus vîte qu'un trait, d'une adresse diverse,
Fend l'onde, sans sentir le froid qui le transperce.
  Quel de vous, ô grands Dieux ! manqua-t'il
  d'invoquer ?
Ou plûtôt quel démon dût alors évoquer
De son cruel rival l'amour désespérée,

Par qui fut si soudain sa perte conjurée ;
Quand de rage de voir, que par un prompt effort,
Déja du large fleuve il touchoit l'autre bord,
Le cœur tout effrayé de son extrême audace,
Et sous lui de la rive oyant fondre la glace,
D'une tremblante main, d'un regard éperdu,
De son arc contre lui perfidement tendu,
Il tire, & fait sonner la corde relâchée,
Et voler en son cœur la fléche décochée.

Sur l'ORNE toutefois le bruit encore est tel,
Que ce perfide coup ne fut pas si mortel :
Et certes ce n'est point sans quelque conjecture ;
Car enfin en dépit de l'extrême froidure,
Il gagne le rivage, & tout blessé qu'il est,
Sçavant dans les détours de l'obscure forêt,
Du tyran inhumain il brave la poursuite :
Il devance ses traits par une prompte fuite :
Et sans doute il n'eût pû montrer tant de vigueur,
Si la fléche fatale eût traversé son cœur.

Si ce n'est toutefois, qu'aussi l'on puisse dire,
Qu'amour, qui dans son cœur établit son empire,
Pour sa gloire, voulant sa puissance prouver,
Y combatit long-tems pour se le conserver :
Et pour ne pas souffrir, que le rival perfide,
Assouvit sur ce corps sa fureur homicide.

Long-tems il le suivit l'arc encore tendu :
Mais enfin par le sang sur la neige épandu,
Apercevant son crime à la lueur épaisse
Dont alors éclattoit l'inégale déesse,

Il s'enfuit tourmenté de remords déchirans,
Comme le ſont toûjours les coupables tyrans.
Sans ceſſe il penſe voir devant ſes yeux timides,
Les flambeaux puniſſeurs des pâles EUMÉNIDES:
Sans ceſſe il penſe oüir dans le trouble qu'il ſent,
La pourſuivante voix du ſang de l'innocent:
Sur ſon chef criminel il voit gronder la foudre,
Voit ſes traits flamboyants prêts à le mettre en poudre,
Mille monſtres divers pour ſa perte accourir:
Et ſous ſes pas tremblants la terre s'entrouvrir.
Bien-tôt du fier tyran l'epouventable crime,
Arma du Ciel vangeur le couroux légitime
Son ſuperbe palais, par le foudre détruit,
Se vit en un moment en pouſſiere réduit:
Et le puiſſant effet des vengeances divines,
Ne laiſſa que ſon nom, à ſes triſtes ruines.
Contraint de ſe ſauver dans les ſombres forêts,
Il cherche épouvanté les forts les plus épais:
Fuit l'aſpect des humains, le jour & la lumiére:
Des bêtes aiſément prend l'humeur carnaſſiere:
Et n'ayant rien d'humain que le corps & la voix,
Perd inſenſiblement l'un & l'autre en ces bois.
Un poil épais & dur ſur tout ſon corps ſe gliſſe:
Sur ſon dos étendu plus rude ſe hériſſe:

Dans ſon étonnement il tâche de parler ;
Mais ſon oreille entend, qu'il ne fait que heurler.
Se rencontrant au bord d'une onde claire & pure,
Il voit que ſon viſage a changé de figure :
Et nouveau LYCAON trouve enfin, plein d'effroi,
Que les Dieux l'ont puni comme ce méchant Roi.



CHANT V.

Que fera cependant parmi ces ſolitudes,
La Nymphe abandonnée à ſes inquiétudes ?
O qu'il eſt mal aiſe d'aimer & d'être heureux ?
De voir bien raiſonner un eſprit amoureux !
Que ſes déſirs, ſes ſoins, & ſes impatiences,
Lui font prendre aiſément d'injuſtes défiances !
Ah ! ſeroit-il bien vrai, qu'à quelque changement,
Elle pût imputer ce long retardement.
L'heure vient, & ſe paſſe, & dans ſa longue attente,
Elle ſe trouve ſeule & la nuit l'épouvante.
Que peut imaginer une amante en ce point ?
Mais que peut-elle auſſi ne s'imaginer point !
En ſon eſprit flottant cent diverſes penſées,
Roulent, & ſont ſoudain par d'autres effacées,
Et ſon cœur combattu n'eſt pas moins tourmenté,
Que les flots inconſtans de l'Euripe agité :
Elle croit ſon Berger ingrat, léger, parjure :
Puis ne lui pouvant faire une ſi grande injure,
Condamne juſtement ſon injuſte tranſport :
Le croit mal averti, ſurpris, malade, ou mort,
Croit que malgré l'effet de ſon herbe fatale,
Le ſommeil a quitté ſa perfide rivale,
Et qu'ayant réveillé ſes parens aſſoupis,

Ils ſe ſeront vangés ſur ſon aimable ATHIS.
Sa frayeur redoublée à chaque objet s'augmente :
Plus que la nuit encor la clarté l'épouvante,
Et ſans ceſſe elle croit que les rays du croiſſant,
Par l'aproche du jour ſe vont affoibliſſant :
Que parmi ces forêts l'aurore matinale,
A pris ſon rendez-vous avec le beau Céphale :
Et que déja laiſſant ſon vieillard ſommeiller,
Ses traits vers le matin commencent de briller.
Son eſpoir s'affoiblit par le travail d'attendre :
Mais dans ce grand déſordre, enfin, quel conſeil
prendre ?
Chez ſon pere irrité peut-elle recourir,
Où tout eſt diſpoſé pour l'y faire périr ?
Ira-t'elle honteuſe, humble, triſte, éplorée,
Rechercher un azile en quelque autre contrée ?
Oui, ſa honte aiſément l'y pourroit obliger,
Mais pourroit-elle auſſi partir ſans ſon Berger ?
Plus avant dans ces bois, ira-t'elle tremblante,
Aſſûrer pour le moins ſon ennuyeuſe attente ?
Son effroi le voudroit, mais ſi dans ce moment,
Par hazard fût venu ſon malheureux amant,
De l'ennui qu'il eût eu dans ſon impatience,
Eût-elle moins que lui ſenti la violence ?
Car elle eſpere encor : méme au plus malheureux,
Toûjours quelque eſpoir reſte en l'empire amou-
reux.

Si dans le triſte état où ſon ame eſt réduite,
Sa nourrice eût du moins accompagné ſa fuite :

La laissant en ce lieu, sans peur de s'égaret
Elle eût tourné ses pas au-devant du Berger:
Mais combien par malheur de, différentes routes,
Menoient toutes au Fleuve, & qu'il connoissoit
toutes?
Et de tant de sentiers s'il fût enfin venu,
Qui pouvoit lui montrer celui qu'elle eût tenu?
Après tant de conseils long-tems mis en balance,
Ce dernier fut choisi par son impatience,
Songeant avec raison, que s'il étoit passé,
La neige marqueroit son passage tracé:
Et s'il ne l'étoit pas, qu'au rivage du Fleuve,
Elle en verroit du moins l'indubitable preuve;
Dans le doute affligeant d'un injurieux sort,
Apprendre son malheur est quelque réconfort.
Las! au-devant du sien elle se précipite,
Et redouble ses pas pour y courrir plus vite.
Par trois fois sa frayeur la voulut arréter,
Mais son mauvais destin toûjours la vint hâter.
Par un pressentiment de ses tristes allarmes,
Sa bouche soûpiroit, ses yeux fondoient en larmes,
Et sur le bord du Fleuve elle se trouve enfin,
Comme instruite déja de son cruel destin.
Alors l'Astre du jour commençoit sa carriere,
Et de ses premiers traits la naissante lumiere
La cime blanchissoit de ce Côteau fameux,
Qui garde encor le nom du Berger amoureux:
Des voiles de la nuit l'épaisseur découverte,
Ne laisse que trop voir de marques de sa perte:

Dans les pas du Berger ceux du Roi confondus ;
Attirent tout d'un coup ſes regards éperdus :
Mais quand elle apperçoit la nacelle enfoncée,
La rive encor ſanglante & la glace caſſée,
Que ne lui fit pas dire aux Aſtres innocens,
L'impétueux tranſport qui maîtriſoit ſes ſens,
Dans l'étrange fureur dont elle eſt poſſédée,
Bien plûtôt par le ſang, que par ſes pas guidée ?
A peine en ſon rapide & prompt emportement,
Son paſſage léger ſur la neige imprimant,
La chevelure éparſe, & la face éplorée,
L'ame pleine d'ennuis, & la vûe égarée,
Elle court, & parvient à l'endroit malheureux ;
Où venoit d'expirer le Berger amoureux.
Ce corps pâle & ſanglant, ſa playe encor fumante,
Et de ſes yeux ternis la lumiére mourante,
Si ſa bouche ſe tait, ne parlent que trop bien :
Et dans leur pitoyable & funeſte entretien,
A ſon amante, hélas ! de ſon rival perfide,
N'expriment que trop bien la fureur homicide.
Mais fidelle & conſtant juſqu'au dernier ſoûpir,
Ne pouvant lui parler avant que de mourir,
Pour lui prouver encor ſa foi pure, & ſincere,
S'arrachant de ſon corps la fléche meurtriere,
Il en avoit ces mots ſur la neige tracés,
Que ſon ſang toutefois avoit preſque effacés.

Adieu, charmant objet de mon cruel martyre,
Souvenez-vous, qu'au moins, c'eſt pour vous que j'expire ;

Je quitte ſans regret la lumiere du jour,
Mais non pas... (il vouloit ajoûter) *mon amour*.
Quand enfin tout d'un coup la Parque mutinée,
Tranche ce mot ſi doux avec ſa deſtinée :
De ſes glaçons mortels vint tout ſon corps geler,
Et de ſon crêpe obſcur ſes paupieres voiler :
Ne pouvant plus ſouffrir, qu'avecque tant d'audace,
Amour plus longuement lui diſputât la place.
Dieux, s'écria la Nymphe, aveugles, & cruels :
Que ſert de recourir au pied de vos autels ?
Si ſouvent votre foudre agiſſant par caprice,
Accable l'innocence & défend l'injuſtice ?
Mais Dieux, injuſtes Dieux, ſi votre cruauté
Voit, m'ôtant mon Berger, qu'elle m'a tout ôté,
Croit-elle me contraindre encore à le ſurvivre,
Et dans mon déſeſpoir m'empêcher de le ſuivre ?
La vie a-t-elle rien qui nous doive charmer,
Quand il en faut joüir ſans pouvoir rien aimer ?
O trop aimé Berger, ainſi que trop aimable,
O toi, qui ſeul d'aimer m'as pû rendre capable !
N'attends pas des regrets & des pleurs ſuperflus,
Ta lumiere eſt éteinte & tu ne m'entends plus.
Il faut, fidelle ATHIS, par de plus fortes marques,
Te montrer que ma foi brave les fieres parques ;
Que les triſtes fuſeaux, qui limitent nos jours,
N'ont pas ce grand pouvoir ſur nos chaſtes amours :
Et que leurs noirs ciſeaux, à tous ſi redoutables,
Ne peuvent déſunir deux amans véritables.

A ces mots (car ce n'eſt qu'aux légeres douleurs,
Que ſied la longue plainte & les ruiſſeaux de pleurs)
Sa bouche ſe ferma, ſes beaux yeux ſe ſécherent,
Et plus vifs que jamais d'éclat étincelerent;
Mais ſa main auſſi-tôt réſolue à la mort,
Vers la main du Bergerſe porte avec effort,
Afin d'en arracher la fléche encor ſanglante,
(Fléche à percer un cœur à ſon dam ſi ſçavante)
Et pour avoir du moins le triſte reconfort,
De pouvoir expirer d'une pareille mort.
Elle croyoit tenir cette fatale fléche;
Quand pour faire en ſon ſein une mortelle bréche,
Ayant levé le bras & détourné les yeux,
O d'un rare miracle effet prodigieux!
La ſentant rebrouſſer, dans ſa fureur déçûe,
Elle eſt contrainte enfin de rappeller ſa vûe:
Et ne trouve en ſa main qu'un fréle & verd rameau
Fraîchement arraché d'un naiſſant arbriſſeau,
(Et ce qui plus outra ſon ame déſolée,)
Impuiſſant de ſervir ſa fureur redoublée.
Par l'effroi de la mort tous ſes ſens diſſipés,
De ce coup imprévû nouvellement frapés,
Reviennent comme en foule, enſemble s'épouvantent,
Et dans leur jugement l'un l'autre ſe démentent:
Tant qu'elle ne ſçauroit en ſon lugubre ſort,
S'aſſurer qu'elle vive, ou comprendre ſa mort.
Interdite, éblouie, égarée, éperdue,

Tout autour de la place elle jette la vûe,
Toute émeuë & confuse en son étonnement,
De n'y retrouver rien de son fidelle amant.
Aussi, qui pourroit croire une telle avanture!
Tandis qu'elle s'emporte en son triste murmure,
Ce corps sanglant & froid sur ses pieds relevé,
Prend aussi-tôt racine, & plus haut élevé,
Au lieu de ses cheveux pousse jusques aux nuës,
D'un arbre toûjours verd mille branches touffuës.
Admirant ce miracle, & comme est survenu
Ce bel arbre en ces lieux jusqu'alors inconnu,
Et se trouvant auprès du temple de Diane,
Où mille fois fuyant le vulgaire profane,
Pure & nette elle avoit fait fumer tant d'encens,
Et chargé ses autels de si riches présens,
Cédant à ses ennuis, en sa grande détresse,
Elle veut recourir aux pieds de la Déesse;
Pour lui mettre en dépôt ses misérables jours,
Et contre ses parens lui demander secours.
De la chaste Déesse Isis fut exaucée;
A peine vers son temple elle s'est avancée,
Qu'elle sent que ses pieds ne peuvent plus marcher,
Que sa robe à son corps commence à s'attacher,
Et qu'enfin immobile, abbatuë & sans force,
Elle se voit couvrir d'une grisâtre écorce;
Elle veut s'écrier, mais son triste souci
Est soudain resserré dans son cœur endurci,
Sa langue avec ses dents à son palais unie,
Et de ses yeux si beaux la lumiere ternie:

Perdant en même tems au fort de ses douleurs,
L'usage des soûpirs, de la plainte, & des pleurs;
Surprise au dernier point dans ce moment encore,
Elle léve les bras vers le Ciel qu'elle implore:
Mais ses bras élevés ainsi que ses cheveux,
Soudain sont convertis en rameaux ombrageux.

Ce couple infortuné depuis cette avanture,
De deux Ifs verdoyants conservent la figure;
D'ISIS, ont pris leur nom ces deux arbres fameux,
Comme le lieu qui vit leur destin merveilleux.

Ce temple que l'on voit en la même contrée,
Est le temple où jadis, fut DIANE adorée.

L'aimable nom D'ATHIS, des siécles revéré,
A son hameau depuis est toûjours demeuré:
Et fait encor sur L'ORNE envier sa mémoire,
Aux plus parfaits Bergers de GARONNE & de LOIRE.

Ces SAULES toûjours verds qui se mirent dans l'eau,
Et vont bordant le fleuve au pied de ce hameau,
Ainsi qu'un peu plus haut ces célébres fontaines,
Qui par mille canaux descendent de ces plaines,
Et près du fleuve encor formant cent clairs ruisseaux,
Lui viennent apporter le tribut de leurs eaux,
Des Bergers désolés, des Nymphes éplorées,
Qui languirent toûjours en ces tristes contrées,
Depuis ce mémorable & triste événement,

Sont, comme on tient encor, le fameux change-
ment.

Cette grande forêt qui de ces verds rivages,
Jusqu'à ceux où la DIVE arrose tant d'herbages,
Antique & vénérable élevoit jusqu'aux Cieux,
Et mille hauts sapins, & mille chênes vieux
Et des rives de LAIZE aux bords du fier NERE'E,
Ornoit si noblement cette belle contrée,
Depuis le noir forfait de son fier possesseur,
Aride incontinent, sécha jusques au cœur.
Aussitôt par le pied tous les arbres pourrirent:
De leurs troncs aussitôt les driades sortirent;
Le satyre lascif, le farouche sylvain,
Leurs antres découverts abandonnent soudain,
Et ne pouvant souffrir la clarté redoutée,
Des Nymphes vont suivant la troupe épouvantée.
Du printems revenu les attraits gracieux,
Ramenant des oiseaux le chant mélodieux,
Ne purent réparer le châtiment insigne,
Qu'attira sur ce bois leur possesseur indigne,
Ne pûrent ranimer leur funeste langueur,
Ni rendre à leurs rameaux leur ancienne verdeur.
Hors les deux ifs sacrés que les siécles réverent
A ce grand châtiment nuls arbres n'échaperent.
Dans le large contour de ces noires forêts,
Le terrain infécond languit long-tems après.
Long-tems encor depuis cette vaste étenduë,
Sans herbe & sans moissons, demeura triste & nuë.
Comme on le voit encor par ce tertre élevé,

Qui du riche CORMEL le nom a conservé.
Ce pere malheureux à sa noire tristesse,
Vit bien-tôt succomber son extrême vieillesse,
La sage COLOMBELLE & la vieille CALIS,
Ayant toutes en pleurs ses os ensevelis,
Et les ayant rangés au tombeau de ses peres,
Ne pouvant résister à leurs douleurs ameres,
Qui redoubloient sans cesse à l'objet malheureux
De ce triste sépulchre & des arbres fameux,
Loin de ce beau séjour rendu si haïssable,
Allerent achever leur destin déplorable,
Dans ces lieux, où leur nom conservé jusqu'à nous,
Marque encor leur demeure en ce climat si doux,
Sur le rivage d'ORNE, où pour plus forte preuve,
Que leurs pleurs maintefois firent grossir ce fleuve,
Ce fleuve, cher témoin de leurs grandes douleurs,
Est encor quelquefois tout amer de leurs pleurs.
ARDENE cependant sous cette forme encore,
Aime toûjours ATHIS, toûjours elle l'adore,
Et près de lui sans cesse & les jours, & les nuits
Se laisse consumer à ses tristes ennuis:
Car des amans changés l'espéce différente,
Comme jadis leur sexe, est encore apparente:
Et des arbres sacrés on peut encor juger,
Qui des deux fut ISIS, & qui fut le Berger.
En vain le pauvre ANAS jaloux s'en désespere,
Et de sa trahison demande le salaire:
Combien de malheureux l'éprouvent chaque jour?

La Justice n'est pas une vertu d'amour.
Cet arbre verdoyant seul encore la touche :
Elle ne peut d'un pas s'éloigner de sa souche,
Le caresse, l'estraint, le baise avec transport,
Et le juge sensible à son juste remord.
O Dieux ! qu'elle eût été contente en sa misere,
Si de son cher ATHIS l'inéxorable frere
Eût voulu consentir que de ses tristes jours
Elle eût pû dans ce lieu finir le triste cours.
Mais il fallut partir, quand elle fut certaine,
Qu'à la fin revenu de sa quête lointaine,
Il la cherchoit par tout, & que pour se vanger,
Au pied de ce bel arbre, il vouloit l'égorger.
La Bergere effrayée à l'alarme premiere,
Tâchant de se sauver, repasse la riviere :
Et bien loin de ces lieux, d'un pas précipité,
Fuit le couroux mortel de ce frere irrité.
Sa fuite à ce Berger paroît vaine & frivole ;
Après elle soudain il part, il court, il vole :
Quoique par sa fureur, aveuglément conduit,
Du lieu de sa retraite il est enfin instruit :
Et tenant en son cœur sa vengeance assurée,
Il en goûtoit déja la douceur désirée.
Mais la mort le prévint, & sa sainte amitié,
Digne d'un meilleur sort, ou du moins de pitié,
Dans sa juste douleur par son trépas séduite,
N'obtint de sa pressante & penible poursuite,
Que de laisser son nom jusqu'à nos jours fameux,
Au lieu qui vit finir son destin rigoureux.
Helas ! ce n'est pas loin de ce tertre fertile,

Qui bocage jadis, d'ARDENE fut l'azile.
Tout ſacré qu'il étoit, le Berger transporté
Sans doute en ſa fureur l'auroit peu reſpecté:
En préſence des Dieux, aux manes de ſon frere,
Il eût ſur l'Autel même immolé la Bergere,
S'ils euſſent pû ſouffrir qu'autre bras, que le leur,
Eût vangé le ſujet de ſa juſte douleur.

Race laide & fâcheuſe, engeance déteſtable,
Qui n'ayant rien d'humain, qui n'ayant rien d'aimable,
Voudrois que rien n'aimât, & que ce grand contour,
Languit piteuſement délaiſſé par l'amour.
Vous, qui ſans vous ſentir en de cruelles gênes,
Ne ſçauriez voir deux cœurs unis de mêmes chaînes,
C'eſt à vous que je parle, & je vais raconter
Un miracle ſi vrai, qu'on n'en ſçauroit douter;
Trop ſouvent on en void une preuve certaine
Et le lieu garde encor le triſte nom d'ARDENE.

Ayant du bois ſacré par ſes lugubres cris,
Et par ſes triſtes pleurs, les arbres attendris:
Les yeux déja tous morts, plus ſéche qu'une idole,
N'ayant preſque plus rien d'humain, que la parole,
Enfin par un excès de douleur, & d'amour,
Elle ſe la ſentit manquer avec le jour:
Paya le vieux tribut qu'on doit à la nature,
Et dans ce même lieu trouva ſa ſépulture.
Mais à peine la terre avoit ſes os couverts,
Qu'au grand étonnement de cent peuples divers,

O prodige d'amour, & de la jalousie,
Dont tant qu'elle vécut elle eut l'ame saisie !
Ce peu d'humidité qui restoit dans son corps,
Engendre en son sépulchre & fait naitre au dehors
D'insectes importuns un essain effroyable,
Dont jusques à leur mort la faim insatiable,
Des arbres les plus grands dépouillant les rameaux,
Semble amener Décembre au signe des Jumeaux:
Dont le souffle maudit les entes empoisonne,
Et séche avec leur fleur l'espoir qu'elle nous donne;
Dont le bourdonnement de trois ans en trois ans,
Chasse le doux sommeil de nos fertiles champs,
Importune, s'écharne, & sans cesse tourmente:
Comme par sa présence, odieuse & lassante,
Et par mille faux bruits, méchamment inventés,
Ces malheureux amans en furent tourmentés.
Plutôt au bord des mers on conteroit l'arene,
Que dans ce lieu qui garde encor le nom d'AR-
DENE,
Et la peine paroît de son crime porter,
Ces essains infinis ne se pourroient compter.
Mais ce qui mieux encor prouve ce grand mi-
racle
Par les liens secrets d'un invincible obstacle,
De ces arbres sacrés ces insectes fâcheux,
N'oseroient approcher les rameaux ombrageux.
Soit que par ce respect l'amoureuse Bergere,
A son aimable ATHIS, tâche de satisfaire,
Ou que les Dieux vangeurs veuillent qu'après leur
mort

La Nymphe, & lui du moins jouissent d'un doux
sort.
ANAS voyant le fruit de son crime exécrable,
Erre désespéré de se voir si coupable,
Et se trouvant l'horreur des hommes & des
Dieux,
Il va cherchant par tout les plus sauvages lieux.
Donc si changé, qu'à peine on l'eût pris pour lui-
méme,
Son corps atténué de sa douleur extrême,
De plumes revêtu fendit enfin les airs,
Cherchant comme il faisoit les lieux les plus dé-
serts,
Il devint un oyseau comme son nom encore,
Chez milles Nations fait qu'aucun ne l'ignore.
En effet on peut voir qu'encore sans parler,
D'un endroit en un autre il ne sçauroit aller.
Dans ce charmant séjour tous les ans on l'épreuve,
Lorsqu'en si grande troupe il vient revoir ce fleuve,
Ces ruisseaux, & ces bois aimés si cherement:
(Triste, & vain reconfort d'un malheureux amant)
Même on dit une chose, & dans cette contrée,
Nos plus vieux habitans souvent me l'ont jurée,
On dit que de son cri, choquant, rude, ennuyeux,
Il a si constamment persécuté ces lieux,
Qu'enfin les Neustriens notre Ville en nommerent,
Et parmi les Latins seulement lui laisserent,
Le nom que lui donna CADMUS son fondateur
Ou CÆSAR, qu'elle tient pour son second Auteur.



PORTRAIT DE MADEMOISELLE.

HYMNE.

DESCENDS de la montagne à la double colline,
Et quite les concerts de la troupe divine,
Apollon, ton ſavoir des ans victorieux
Ne ſe limite point aux airs mélodieux ;
Tu ſçais mille ſecrets aux mortels ſecourables ;
Il n'eſt point, quand tu veux, de douleurs incurables ;
Seul tu connois des Cieux les mouvemens certains ;
Dans les aſtres tu lis le deſtin des humains ;
Mais je laiſſe chercher ces ſciences fameuſes,
Aux avares eſprits, aux ames curieuſes,
Toûjours j'abandonnai mon tranquille loiſir
Aux appas innocens d'un honnête plaiſir.
Maintenant tranſporté de l'ardeur qui me pique ;
Tu me fais concevoir un deſſein magnifique,
Et l'objet qui m'anime à ce pompeux deſſein,
Mérite le ſecours de ta divine main.

Donc, ſi par toi fleurit la noble architecture,
Le travail immortel de la lente ſculpture,
Le divin art d'Apelle & les crayons ſçavans,
Encor ſi renommés par leurs traits déçevans,
Viens toi-même, grand Dieu, diſpoſer mon ouvrage,
Pour l'honneur de ces lieux, la Pállas de notre âge,
Architecte aujourd'hui, Peintre & docte Sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'auteur.
L'ORNE délicieuſe, arroſe un ſaint bocage,
Que Malherbe autrefois ſur ce plaiſant rivage,
Planta de ſes lauriers ſur le pinde cueillis,
Et dont eſt ombragé tout l'empire des lys.
Et moi, ſi je reviens de la longue carriere,
Où l'ardeur de quitter la terreſtre pouſſiere,
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illuſtres pas qui conduiſent aux Cieux;
Si j'aborde jamais la plage reclamée
Courbé ſous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les deſtine encore à ce charmant ſéjour,
Ma célébre patrie & ma premiere amour.
Là, ſi des ſaints lauriers j'oſe approcher ces palmes,
J'eſpere les voir croître, & ſous leurs ombres calmes,
Le reſte de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laiſſer mon nom vivant.
Mais tel qu'ayant fini ſa courſe vagabonde

Le nocher échapé de la fureur de l'onde,
Pour acquiter les vœux promis aux immortels,
Soudain fait ſur le bord fumer les ſaints autels,
Où de ſa nef au Temple append l'artiſte image,
Pâle encore & tremblant des terreurs du naufrage;
Tel voulant célébrer la grande déïté,
Qui me guide au ſentier de l'immortalité,
Par qui j'oſe eſpérer de garantir ma vie
Du ſouffle envenimé de la mordante envie,
Et dont les doux regards illuminent mon cœur;
Du beau feu dont tu fais ſentir la vive ardeur,
Par ton divin ſecours dans ce ſacré bocage,
D'un temple merveilleux je médite l'ouvrage
* Tu m'entens, c'en eſt fait, bien-tôt l'ouvrage eſt prêt,
L'étoffe eſt aſſemblée, & le deſſein te plaît.
De ton brillant Palais, du char de la lumiere,
Tu prens pour le former l'éclatante matiére.
Sur vingt dégrés de jaſpe aux portes on parvient,
Les portes ſont d'argent, que l'or joint & ſoûtient.
Dieux! que ce temple eſt vaſte; auſſi la renommée,
N'en ſera pas ſi-tôt par la terre ſemée,
Que les Rois enchaînés viendront de toutes parts

---

* Monſieur de Segrais a imité ici Ovide dans la deſcription du Palais du Soleil, au commencement du deuxiéme Livre des Métamorphoſes; & Virgile dans la deſcription du Temple de Didon, *Æn. l.* 1. ℣. 460.

S'immoler à la Nymphe au feu de ses regards:
Et les peuples unis à ce grand sacrifice,
Tâcher par mille vœux de la rendre propice,
Mais la masse s'éléve, & semble dans les Cieux,
Cacher avec orgüeil son faste audacieux.
Les riches lames d'or de diverse figure,
Du dôme font briller la superbe structure.
Abandonne la regle & songe aux ornemens,
Dont le travail s'égale aux prix des diamans.
En cent marbres divers sur la voûte élevée,
Des Héros ses ayeux soit l'histoire gravée;
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau,
Imitant le travail de l'artiste ciseau,
Semble faire sortir des épaisses murailles,
De ces grands conquérans les célébres batailles.
Qu'ici le fier MARTEL, sur un cheval fougueux,
Foule les bataillons du More belliqueux.
Au trône des Césars éléve Charlemagne,
Qui départ l'Italie & délivre l'Espagne.
Que l'Auguste Philippe & Charles le vainqueur,
Chassent, comme troupeaux, l'Anglois usurpateur.
Qu'il gagne ses vaisseaux, qu'il en coupe les cables,
Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables.
Que si tu veux mêler dans ses affreux combats,
La fameuse pucelle ensanglantant son bras,
Pour marquer son courage & sa vaillante adresse,
Emprunte la fierté de ma grande Princesse.

Là

Là que dans un long ordre on voye aux champs de
Mars,
Les Bourbons déployer leurs nobles étendars ;
Car quiconque a porté ce nom rempli de gloire,
En a par mille exploits consacré la mémoire.
Que sur cent grandes nefs paroisse aux premiers
rang,
Le Roi vaillant & saint, source de ce beau
sang,
Voler au bord du Nil & transporté de zéle,
Affranchir le Jourdain du joug de l'infidéle.
Qu'ici le Grand Henri par ses illustres faits
Ayant fait refleurir l'abondance & la paix,
Sous l'éclatant lambris de la voute azurée,
Savoure les douceurs d'éternelle durée,
Boive le doux nectar avec les immortels,
Et comme eux des humains reçoive des autels.
Que sur ses pas hardis par mille funérailles,
GASTON sappe les tours, & s'ouvre les murailles ;
Peins, Courtrai, Graveline & ses flancs meur-
triers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers,
Et figure si bien comme il les mit en poudre,
Qu'on pense oüir gronder sa belliqueuse foudre.
Je m'égare & me perds en ce vaste sujet,
Suis moi, pere des Arts, & regle mon projet.
Loin d'offrir tout le Temple à cette illustre race,
Il faut tout grand qu'il est en ménager la place ;
L'objet qu'à mille Rois j'y veux faire adorer

Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer;
Et si tu veux tracer ses belles avantures,
Il n'en faut point chercher aux sombres sépultures.
Telle qu'on voit DIANE à l'ombrage d'un bois,
Le dos encor chargé de son riche carquois,
A son bal inviter la troupe des Dryades,
Et surpasser l'éclat des blondes Oreades:
Telle au premier tableau placé dans un beau jour,
Paroîtra la Princesse au milieu de sa Cour,
Autant par son air haut, que par son origine,
Des Nymphes surpassant la majesté divine.
Soit qu'aux tons ravissans d'un concert plein d'appas,
Elevant sa démarche & mesurant ses pas,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle,
Elle attire à la fois tous les regards sur elle;
Soit qu'avecque sa troupe en un bocage épais,
De la grande JUNON quittant le grand Palais,
Sous l'habit innocent d'une simple Bergere,
Elle danse aux chansons sur la verte fougere.
Dans un plus vaste champ peint dans l'autre tableau,
Qu'elle poursuive un cerf, qui gagne un clair ruisseau;
Marque loin au-devant de sa leste cohorte,
Son cheval glorieux du fardeau qu'il emporte;
Qu'il paroisse hannir, que l'herbe sous ses pas
Demeure ferme & droite, & ne se courbe pas;
Et qu'à ses prompts élans on voye en grosses ondes,

De la Nymphe flotter les belles treſſes blondes ;
Qu'elle ait un dard en main, qu'elle ſemble lancer,
Que ſon rapide cours paroiſſe devancer.
Non loin, pour figurer ſon belliqueux courage,
Peints deux camps animés d'une pareille rage,
S'appeller au combat par des cris ſurieux,
Et les chefs avancés ſe menacer des yeux ;
La Princeſſe les voir, & d'un front intrépide,
Réprimer la fureur de tant de ſang avide ;
D'un viſage aſſûré paſſer les rangs épais,
Et ramener les chefs au déſir de la paix.
Marque en ſes yeux brillans le beau feu qui l'anime,
Pour les cœurs embraſés d'un déſir magnanime ;
Et fais briller encor ſur le front des ſoldats,
L'amour qu'ils ont conçû pour ſes divins appas.
Mais le ſon éclattant des guerrieres trompettes,
Ne lui fait point haïr nos champêtres muſettes ;
Elle n'ignore point que ſans tes verds lauriers,
Flétriſſent dans l'oubli ceux des plus grands guerriers :
Laiſſe donc dans les camps les armes ſanguinaires,
Et paſſe pour la ſuivre aux autres ſolitaires ;
Soit pour la peindre aſſiſe entre les doctes ſœurs ;
Goûtant de leurs concerts les charmantes douceurs,
Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque,

Sans dédaigner les jeux de la ſcene comique ;
Soit que ton feu céleſte en ſa grande ame épris,
Tu te peignes toi-même admirant ſes écrits,
Et faiſant remarquer leur beauté naturelle,
Aux graces qui jamais ne s'éloignerent d'elle.
Pour mieux repréſenter par quels charmans accords,
Un ſi puiſſant génie anime un ſi beau corps,
Exprime comme un mot de ſa bouche éloquente,
Peut calmer la fureur d'une foule inſolente ;
Fais que l'on penſe voir un grand peuple irrité,
S'adoucir à l'aſpect de tant de majeſté,
Et voir tomber des mains de ce monſtre ſauvage,
Les grès & les tiſons dont il armoit ſa rage.
Sur-tout, Dieu du ſçavoir, il faut dans un tableau,
D'un art ingénieux & d'un deſſein nouveau,
D'amour partout vainqueur faire voir la défaite,
Et le coup qu'en ſecret ſa vengeance projette.
Qu'en un bocage épais de myrtes amoureux,
Dans le triſte maintien d'un chaſſeur malheureux,
Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere,
Il vienne ſe ſauver dans les bras de ſa mere ;
Lui montre ſon carquois vainement épuiſé,
Son flambeau ſans lumiere avec ſon arc briſé ;
Semblant pour l'engager en ſa grande querelle,
Lui dire que la Nymphe eſt plus aimable qu'elle.
Qui le pourra nier, quand ſur le ſaint autel,
Du ciſeau qui rendit PHIDIAS immortel,

Ta main voudra tailler ſon adorable image,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ouvrage ?
Mais quel marbre aſſez rare en ſa vive blancheur,
Peut montrer de ſon teint l'éclat & la fraîcheur,
Qui conſervant des lys la candide innocence,
Prouve ſi dignement ſon auguſte naiſſance?
Quels feux, ſi ce n'eſt point un de ces clairs rayons,
Dont tu ſçais animer tout ce que nous voyons,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables,
Ses yeux, moins à des yeux, qu'à toi-même ſemblables ;
Quand par tes doux regards, en un jour clair & pur,
Tu fais du vaſte olympe étinceller l'azur?
Eſt-ce aſſez des rubis, ou de l'éclat des roſes,
Dans l'aimable ſaiſon nouvellement écloſes,
Pour marquer cette bouche, où ces charmantes fleurs,
Toûjours, comme au Printems, font briller leurs couleurs,
Cette bouche adorable & féconde en miracles,
Et par qui deſormais tu rendras tes oracles?
Mais que je crains pour toi, qu'enfin ayant formé
Ce beau corps, tel qu'il eſt, d'un albâtre animé,
Un feu qui n'éteint point, ne coule dans ton ame
De ces deux monts de neige, où le déſir s'enflame :

Garde-toi d'y jetter un regard curieux,
Attache à ſes habits tes ſoins induſtrieux ;
Marques-y cet air libre & cette négligence,
Qui les met au-deſſus de leur magnificence ;
Plus belle que VENUS elle en hait les appas,
Et veut ne reſſembler qu'à la chaſte Pallas.
Donne-lui donc un caſque à l'ondoyant panache,
Laiſſe pendre à ſon bras la terrible Rondache ;
Que ſa divine main plus propre à prendre un cœur,
Semble agiter ce dard d'ILION la terreur ;
Ce dard qu'en mille lieux a ſuivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Pourſui, docte artiſan, d'un art ingénieux
Ouvre ſur le genou ſes habits précieux,
Pour laiſſer de ſa jambe admirer la figure,
Et d'un pied ſi bien fait l'agréable ſtructure.
C'eſt alors qu'adorant ton ouvrage achevé,
Tu reprendras la lyre, & d'un ton élevé,
Tu chanteras ſa gloire, où par mille cantiques
Vanteras ſon courage & ſes faits héroïques.
Tu diras que ce cœur, ſi fier, ſi généreux,
Ne ſe laiſſe émouvoir qu'aux pleurs des malheureux ;
Qu'il ſert aux opprimés de refuge & d'azile,
Dans l'un & l'autre ſort pour lui-même tranquille :
Que libre, & des périls ne pouvant s'étonner,

Par ſa ſeule parole il ſe laiſſe enchaîner ;
Eſt ſûr en ſa promeſſe, & ſenſible & fidéle,
Aux ſecrets, aux ennuis, qu'on partage avec elle.
Tu diras que ſincere en ſes affections,
Elle ne connoît point d'indignes paſſions ;
Que d'une juſte main diſperſant ſes richeſſes,
Sa façon de donner redouble ſes largeſſes ;
Qu'elle fait au mérite un gracieux accüeil,
Civile ſans baſſeſſe, & fiere ſans orgüeil :
Sans que cette douceur, ſçavante en l'art de plaire,
Inſpire aux plus hardis un penſer téméraire.
Tantôt tu chanteras dans un air concerté,
De ce fécond eſprit la vive activité,
Les rapides élans qui l'élévent de terre,
Percent la région où ſe fait le tonnerre,
Lui font voir d'un clin d'œil les ſiécles les plus vieux,
Et la font pénétrer dans les ſecrets des Dieux.
Ajoûte qu'elle eſt juſte, intrépide, immuable,
Vante encor de ſes doigts l'adreſſe inimitable ;
Mais quand tu finiras par tant de piété,
Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté,
Et nous faire nier leur juſte providence,
De ne lui donner pas un ſceptre en récompenſe ?
Grand Dieu, pour m'élever à tes airs raviſſans,
Epure mes eſprits, illumine mes ſens.
Ainſi jamais ton Iſle incertaine & flottante,

Ne ſe voye expoſée à la vague inconſtante,
Et puiſſe s'effacer l'amour infortuné,
Dont ton cœur ſoûpira pour l'ingrate DAPHNE*.
Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage,
Ne dérobe aux mortels ton radieux viſage;
Jamais il ne ſoit rien de ſi charmant que toi,
Hors la Nymphe & l'objet, qui me tient ſous ſa loi.





A MONSIEUR CHAPELAIN (1),

Sur les Victoires de Monseigneur le Duc (2) d'ANGUIEN.

* ODE I.

FAMEUX Virgile de la France,
Célébre ornement de nos jours,
Qui du Pinde, & de ses détours
As la parfaite connoissance :
Toi sur qui les savantes sœurs
Répandent à l'envi leurs plus riches faveurs,
CHAPELAIN trouve bon, que ma foible musette;
Sortie à peine des déserts,

(1) Jean Chapelain reçû à l'Académie Françoise en 1639. dans le tems de son établissement, étoit de Paris, & y est mort le 22 Février 1674. âgé de 79 ans.

(2) Louis II. Prince de Condé, qu'on surnomme à si juste titre le grand Condé, porta le nom d'Anguien jusqu'à la mort d'Henri II. son pere.

* Cette Ode est de l'année 1646.

Interrompe le bruit de ta haute trompette,
Pour te faire écouter ſes ruſtiques concerts.



L'invincible Anguien, dont la gloire
Par tant d'illuſtres actions,
Des Ceſars & des Scipions
Etouffe déja la mémoire,
Non content que dans tes beaux Vers
On ait vû ſon grand nom courir tout l'Univers;
Force ma jeune Muſe à lui donner ſes veilles,
M'encourage, & veut qu'aujourd'hui
L'Europe mettre au rang de ſes rares merveilles
Celle de m'exciter à bien parler de lui.



Si je chéris la violence
Qu'à mon eſprit font ſes hauts faits,
La peur de tomber ſous le faix
M'étonne, & me tient en balance:
Ce beau projet rempli d'appas,
Préſente ſous des fleurs une abîme à mes pas;
Si j'ai beaucoup de cœur, je connois ma foibleſſe;
Mais l'ardeur qui me vient ſaiſir,
Qui m'échauffe, & m'engage, & me pouſſe, & me preſſe
De crainte tout glacé, me brûle de déſir.



Dans un lieu déſert, mais ſuperbe,
De l'honneur qu'il eut autrefois,

D'entendre raisonner ses bois
Des premiers airs du grand Malherbe ;
La Muse qui me conduisoit,
Qui de l'art d'Apollon ma jeunesse instruisoit,
Sans cesse de ton chant me vantoit l'harmonie.
Et trop foible pour mon dessein
Avec confusion m'apprit que ton génie
Mieux qu'elle, d'un beau feu pouvoit remplir
mon sein.

✣ ✣

C'est lui, dit-elle, dont la veine
Ne doit couler que pour les Rois ;
Qui pour chanter les hauts exploits,
Puise à grands traits dans l'Hypocrene :
C'est lui dont les inventions,
Donnent le dernier lustre aux belles actions,
Sçavent vaincre l'oubli, triompher des années,
Elever un mortel aux cieux,
Annoblir d'un Héros les grandes destinées,
Et le placer vivant à la table des Dieux.

✣ ✣

Pour Anguien, il est tout de flâme ;
Souviens-toi que, pour le gagner,
C'est assez de lui témoigner
Qu'un même feu brûle ton ame ;
Croi que ton désir est si beau
Qu'au lieu de mépriser ton foible chalumeau,
Il en joindra le son aux accens de sa lyre,
En réglera tous les accords,

Te fera voir le Dieu, qui l'inſtruit, & l'inſpire,
Et conduira ta voix en ſes jeunes efforts.



C'eſt avecque cette aſſûrance
Que de zéle tout enflâmé,
Pour le projet que j'ai formé,
Je demande ton aſſiſtance :
Fais donc voir, qu'avec équité
Au fond de nos déſerts, une Divinité
De ton rare ſavoir m'a rendu ſes oracles ;
Montre par de dignes effets
Qu'avec juſte raiſon, je promets des miracles,
Quand je te prends pour guide au deſſein que je fais.



Applaudis à ma jeune audace,
Inimitable Chapelain,
Guide mes pas, conduis ma main;
Eléve moi ſur le Parnaſſe :
Là, par des ſentiers reculés,
Mais de tes pas hardis inceſſamment foulés,
A ſon double ſommet fais pénétrer mon ame ;
Sollicite, & preſſe Apollon
De me faire ſentir la chaleur qui t'enflâme,
Quand tu veux travailler pour le ſang de Bourbon.



Qui doute en l'ardeur qui m'anime,
Qu'inſtruit de tes doctes leçons,

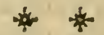
Je n'entonne dans mes chanſons
Un air, & charmant, & ſublime ?
Le récit des fameux combats,
Par qui ce grand Héros a mis l'Eſpagne à bas,
Sera de mes travaux, la matiere & le luſtre :
Et tous ces miracles divers
Qui n'ont rien que de grand, qui n'ont rien que d'illuſtre,
Ne pouvant s'abaiſſer, releveront mes vers.



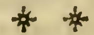
Non que dans mon apprentiſſage
Je veüille que par ton conſeil,
Dans un ouvrage au tien pareil,
D'abord ma jeuneſſe s'engage :
Que pour coup d'eſſai glorieux,
J'oſe déja chanter ſon nom victorieux
Dans quelque borbonide aux ſiécles immortelle ;
Et ramaſſant tous ſes exploits,
Donner un digne frere à ta noble Pucelle,
Qui dompte l'Eſpagnol, comme elle fit l'Anglois.

Mais telle, qu'au Printems, Philomele
De ſes petits, régle les airs,
Et de ſes raviſſans concerts,
Leur propoſe un divin modéle,
Hauſſe, & fléchit leurs mouvemens,
Leur apprend à pouſſer ces doux gémiſſemens,
Ces soûpirs enchanteurs, ces plaintes amoureuſes,
Et leur forme enfin cette voix,

Qui donne de l'envie aux plus harmonieuses,
Et nous fait mépriser la musique des Rois.



Tantôt tu me feras décrire
Dans quelque Hymne bien concerté,
Son adorable Majesté,
Qui soûmet tout à son empire;
L'éclat de ses charmes vainqueurs,
Ce port, qui chaque jour lui gagne tant de cœurs,
Cet air de Souverain, cet attrayant visage,
Dont le pouvoir avantageux
Rangeroit sous ses loix l'ame la plus sauvage,
Et de ses ennemis arracheroit des vœux.

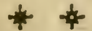


Echauffé de ta même flâme,
Je chanterai par quels accords,
Le Ciel a joint aux biens du corps,
Les richesses d'une belle ame:
Je loüerai son divin esprit
Qu'Apollon éleva, que Minerve nourrit,
Que de leurs plus beaux arts les Muses enrichirent:
O! que d'illustres ornemens
Doivent avoir les vers que ces charmes inspirent
Quand ils sont secondés de tes enseignemens!



Après, dans quelque œuvre durable,
Je célébrerai ses vertus,

Par qui les vices abbatus
Trouvent ſon cœur impénétrable ;
Sa prudence, ſa fermeté,
Sa force, ſa candeur, ſa générosité,
Les nobles qualités par qui cet autre Hercule
S'éléve juſques dans les Cieux,
Rend notre âge étonné, le futur incrédule,
Et des ſiécles paſſés les Héros envieux.

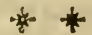


Mon ſtile dans ce grand ouvrage
Aux grandes choſes élevé,
Pour chef-d'œuvre s'eſt réſervé
Et ſa valeur, & ſon courage ;
C'eſt alors qu'il prendra l'eſſor,
Que tu me permettras d'emboucher le grand cor,
Dont tu fais retentir les actes héroïques ;
Et c'eſt alors que l'Univers
Réſonnera par tout de mes nobles cantiques,
Et les verra chanter par cent peuples divers.

La Muſe ſi bien exercée,
Ne doutera plus déſormais
D'entreprendre de ſes hauts faits
La gloire au firmament pouſſée :
Que n'apprendrai-je pas de toi,
Lors que je chanterai ce grand jour (1) de Rocroi,

(1) La Bataille de Rocroy, donnée le 19 May 1643.

Où ſon bras ſe fraya le chemin des conquêtes?
Où l'Eſpagne par tant de morts
De ſon fier (1) Gerion vit les dernieres têtes
Tomber ſous la vigueur de ſes premiers efforts.



Par qui voit-on nos Villes pleines
De leurs Eſcadrons mutilés,
Et leurs Régimens dépeuplés
De leurs plus ſages Capitaines;
La délivrance des Germains,
La Flandre ſous le joug, l'Artois entre nos mains,
Si loin de tous côtés la Frontiere étendue,
L'aſſurance de nos Etats,
L'Autriche épouvantée, & l'Eſpagne éperduë,
Que par autant d'effets de ſes fameux combats?



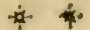
Enfin, s'il permet que je louë
Ses grands travaux dignes du tien,
Fais que ma voix ne chante rien,
Que ſon mérite déſavouë:
Du vaillans (2) Mercy terraſſé,
Du Bavarois défait, & tant de fois chaſſé,

---

(1) Gerion Roi de la Celtiberie, aujourd'hui l'Arragon. La fable lui donne trois Corps.

(2) François Mercy, Général de l'Armée du Duc de Bavierre, connu ſous le nom du Baron de Mercy. Il fut tué à la Bataille de Nortlingue que le Duc d'Anguien gagna ſur les Bavarrois en 1645.

Faiſ qu'avecque ſuccès j'entonne les Hiſtoires ;
Et par d'ineffaçables traits,
Fais que dans mes chanſons, de ſes nobles victoires
Je laiſſe à nos neveux les auguſtes Portraits.



Dans ce labeur plein de merveilles,
(Si jamais docte CHAPELAIN,
Tu me daignes prêter la main)
Que je prétends charmer d'oreilles !
Oh ! que mes vers auront d'appas,
Lors que j'y mêlerai tous les autres combats !
Le deſtin de Fribourg, de Mayence & de Spire !
Mais pour en parler dignement,
Il faut qu'auparavant ton Apollon m'inſpire
Par quels charmes un vers dure éternellement.



Donceques de ta haute ſcience
Daigne mon eſprit éclairer,
Et ne me fais plus ſoûpirer
Dans mon illuſtre impatience :
Si tu contentes mon eſpoir,
J'oſe tout préſumer de mon peu de ſavoir,
Et veux ſans me flatter d'un penſer trop ſuperbe ;
Faire dire à tout l'Univers,
Qu'encore une fois l'Orne a vû naître un Malherbe,
Et comme lui, par-tout faire admirer mes Vers.

A

Mr. MENAGE (1),

Pour l'inciter d'aller en Suede.

* ODE II.

DEs cavernes ſombres & creuſes,
Du noir empire de la mort,
Bellonne attire le diſcord
Dans nos Cités les plus fameuſes:
Ses couleuvres & ſes ſerpens
Sur ſa tête horrible rampans,
Empeſtent tout de leur haleine,
Et ſon déteſtable flambeau
Allume parmi nous la haine,
Qui dure au-delà du tombeau.

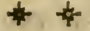
* Cette Ode eſt de l'année 1651.

(1) Gilles Menage de l'Académie de la Cruſca, originaire de Sablé en Anjou, né à Angers, le 23 Août 1613. mourut à Paris le 23 Juillet 1692.

La paix loin de nous exilée
A ce ſpectacle plein d'horreur,
De déſeſpoir ou de terreur,
Plus loin encor s'eſt reculée:
A ſon exemple l'équité,
La foi, l'honneur, la probité,
Soudain ont ceſſé de paroître;
Et quittant ce triſte ſéjour,
Ne nous ont que trop fait connoître,
Que c'eſt ſans eſpoir de retour.



Par mille ſanglantes batailles,
Et mille meurtres inhumains,
La France de ſes propres mains
S'en va déchirer ſes entrailles:
L'Aſtre favorable aux méchans,
Raméne en nos fertiles champs,
Par ſon influence fatale,
Ces guerres, où le ſang des morts
Fit voir dans les champs de Pharſale
Les fleuves ſurmonter leurs bords.

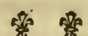


O! que juſtement, cher Ménage,
Pour éviter ces grands malheurs,
Qui nous vont cauſer tant de pleurs
Tu prépares un long voyage:
Par ton fâcheux éloignement,
L'équitable diſcernement,

Le bon ſens, le ſavoir ſuprême,
Avecque toi nous vont quitter ;
Mais t'aimant autant que je t'aime,
Voudrois-je en ces lieux t'arrêter ?



Traverſe les Alpes chenuës,
Paſſe les plus affreux déſerts,
Et cours des plus lointaines mers
Les plages les plus inconnuës :
Juſqu'au ſéjour des Aquilons,
Va voir les farouches (1) Gelons :
Aux (2) Cannibales ſanguinaires,
Quand même tu devrois paſſer,
Tu trouveras moins de miſeres
Qu'en France tu n'en vas laiſſer.



Mais pourquoi ſur les bords du Tybre
Choiſis-tu de te retirer,
Sans pouvoir ailleurs eſpérer
La tranquillité douce & libre ?
Ah ! ce n'eſt plus dans ces beaux lieux
Peuplez jadis de demi-Dieux

(1) Les Gelons, Peuples de Scythie, qui bûvoient le ſang des Chevaux mêlé avec du lait.

(2) Cannibales, ou Caraïbes, Peuples qui habitoient les Iſles Antilles : ils mangeoient les Priſonniers qu'ils avoient fait à la guerre, & les corps de leurs ennemis morts dans la bataille.

Qu'on trouve la haute Science;
Là triomphe ſuperbement,
La préſomptueuſe ignorance
Malgré ſon triſte aveuglement.



Non, ce n'eſt plus, docte Menage,
Aux bords du grand fleuve Latin,
Qu'on trouve le riche butin,
Qui des ans ſurmonte l'outrage:
A peine y vas-tu rencontrer
Quelqu'un qui puiſſe te montrer
Que dans cette belle Province
Jadis à l'ombre des ormeaux,
Le célébre Paſteur du (1) Mince
Accorda ſes doux chalumeaux.



Les doctes Filles de mémoire
Ne trouvent par-tout que mépris;
Par-tout a le vice entrepris
De prophaner leur ſainte gloire:
CHRISTINE (2) leur unique appui
Leur offre un azile aujourd'hui

---

(1) Virgile. Le Mincio, fleuve de Mantouë, patrie de ce Poëte.

(2) Chriſtine Reine de Suede fille de Guſtave Adolphe II. ſurnommé le Grand, & de Marie Eleonor de Brandebourg, ſuccéda aux Etats de ſon Pere, l'an 1633. Et pour ſuivre la Religion

En ces Régions peu prisées :
Mais où malgré les froids du Nord
Vit, comme en des champs Elizées,
L'innocence du siécle d'or.



Si ces Déesses effrayées
N'ont quitté ce mortel séjour,
C'est dans cette fameuse Cour
Qu'elles se sont refugiées :
C'est parmi ces rochers affreux,
Où l'Hyver triste, & ténébreux
Tient toûjours le Printems esclave ;
C'est parmi ces frimats épais,
Où fait le beau sang de Gustave,
Fleurir l'abondance & la paix.



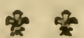
Arriere fameuses contrées,
Où seulement des doux zéphirs
Régnent les amoureux soûpirs,
Et jamais les fâcheux Borées :

Catholique, elle abdiqua sa Couronne en 1654. en faveur de son Cousin Charles Gustave X. du nom. Elle avoit une grande connoissance des Sciences, & parloit presque toutes les Langues de l'Europe, avec une facilité admirable. Elle protégea toûjours les Sçavans, sur-tout tant qu'elle fut sur le trône. M. Menage étoit alors dans une telle réputation, qu'elle le voulut attirer à sa Cour. Mais il ne put se résoudre à quitter sa Patrie.

Que l'encens croiſſe en vos buiſſons,
Que deux fois les jaunes moiſſons,
Tous les ans dorent vos campagnes:
De quoi vous oſez-vous vanter,
Si des Gots, les froides montagnes
Ont dequoi vous le conteſter!



Par leur incomparable Reine
Féconde en miracles divers,
De ces monts de neige couverts
Découle aujourd'hui l'Hypocrene:
Par elle, entre ces monts chenus,
Le mont aux ſommets ſi connus
Eſt paſſé de l'antique Grece:
Par elle ayant ſon cours laiſſé,
S'embouche aujourd'hui le Permeſſe
Dans ce Golphe toûjours glacé.

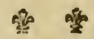


C'eſt-là que les Muſes hautaines
Bravent fierement le mépris,
Dont ont vû tant de beaux eſprits,
Ce ſiécle ingrat payer leurs peines:
Et là ſeulement aujourd'hui
Se trouve loin du triſte ennui,
Et de l'indigence honteuſe,
L'honnête & douce oiſiveté,
Sans qui leur ſcience fameuſe
Cherche en vain l'immortalité.

Va trouver cette grande Reine,
Dont le nom résonne par tout,
Et dont de l'un à l'autre bout
On voit la terre toute pleine :
La Nymphe (1) qui vole en tous lieux,
De la terre jusques aux Cieux
Poussant son immortel langage,
Ne célébre que son savoir ;
Mais j'en apprens bien davantage
Du désir qu'elle a de te voir.



Je sçai qu'à ton vouloir soumises,
Tu tiens les neuf sçavantes sœurs,
Et que leurs célestes douceurs
Ne me sont encor que promises :
Toutefois sentant qu'Apollon
Souvent dans le sacré Vallon
A quelque grande œuvre m'invite ;
Menage, dans tout l'Univers
Je ne vois qu'elle, qui mérite
D'être le sujet de mes vers.



Ce grand Heros (2) qui sur la terre
Fut sans pareil dans les combats ;

(1) La Renommée.

(2) Le grand Gustave.

Qui vit par l'effort de son bras
Son nom plus craint que le tonnere ;
Assis à la table des Dieux,
Maintenant du plus haut des Cieux
Voit sa fille d'un œil d'envie,
Pressé de l'agréable ennui
De lui voir mener une vie
Qui l'y mettra plus haut que lui.

❦ ❦

Par tout il vainquit avec gloire,
Et vainquit même après la mort ;
Mais souvent préside le sort
A la plus fameuse victoire :
Elle par sa seule vertu
Chaque jour, du vice abbatu
Captive le puissant empire,
Sans que puisse un douteux hazard
De tant d'actions, qu'on admire,
S'attribuer la moindre part.

❦ ❦

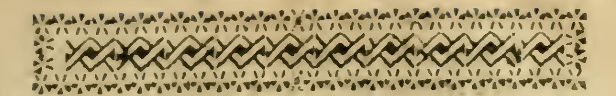
Sa gloire est si grande, & si pure,
Qu'au haut éclat où je la voi,
Estre fille de ce grand Roi
Est le moins de son avanture :
L'envie aux regards de travers
Rend même à tant d'attraits divers
Une loüange légitime ;
Mais aujourd'hui, si je t'en croi

Et le beau ſujet qui m'anime,
Qui la doit mieux donner que moi?

❦ ❦

Preſque enfant, le Dieu du Parnaſſe
D'un propice accueïl m'honora,
Et dès-lors il me ſépara
De l'ignorante populace:
Depuis vers l'immortalité
Par un ſentier peu fréquenté
Je ſens chaque jour qu'il m'éléve;
Je touche à ſon double ſommet,
Et voi que Caillope achéve
La Guirlande qu'il me promet.





A MONSIEUR

(1) LE COMTE

DE FIESQUE,

Sur la mort de Monſieur le Chevalier de (2) FIESQUE ſon Frere, tué à Mardik.

ODE III.

FUTUR ornement de l'Hiſtoire,
Comte, qui ſuis tes grands Ayeux
Dans le ſentier laborieux,
Qui conduit les Heros au Temple de la gloire;
De tes rares vertus je ſens mon cœur charmé,
Qui ſans ceſſe me ſollicite,
De conſacrer à ton mérite,
Des vers dignes du feu dont tu l'as conſumé.

(1) Charles Leon Comte de Fieſque.

(2) François de Fieſque Chevalier de Malthe, Frere puîné de Charles Leon. Il fut tué au Fort de Mardik en 1646.

Cent fois mon Apollon propice,
S'offrant de me prêter la main,
M'a protesté qu'en mon dessein,
Il trouve du plaisir à te rendre justice.
Ce grand Dieu qui ne sçait ni mentir ni flatter,
Jure qu'il voit en toi des marques,
Que pour célébrer les Monarques
Il est souvent contraint de feindre, ou d'emprunter.

❦ ❦

Déja d'un célébre Cantique,
Il m'avoit composé les Airs,
M'en avoit reglé les concerts,
Et fait prendre à ma voix un chant tout héroïque;
Mais voyant tes ennuis étonner ta vertu,
Il te rechercha dans toi-même;
Et dans ce changement extrême
Il ne te connut plus, te voyant abbatu.

❦ ❦

Quoi ? me dit ce Dieu que tes charmes
Consumoient de zèle & d'amour,
Ce Heros veut-il qu'en ce jour
Nous quittions ton projet pour lui donner des larmes ?
Et s'est-il oublié jusqu'à se figurer,
Qu'en une douleur légitime,
La constance devient un crime,
Et que l'honneur consiste à se désespérer;

Pour fuir le nom d'insensible,
Veut-il qu'en faisant son portrait,
Je l'obscurcisse de ce trait,
Que sans ses déplaisirs il étoit invincible?
Qu'à faire son destin son cœur accoûtumé,
Par une force non commune
Eût toûjours eû sur la Fortune
Un absolu pouvoir, s'il n'avoit trop aimé?

Pour moi qui sais quelles atteintes
Livrent de semblables malheurs,
Je crûs qu'en tes justes douleurs
C'étoit être cruel que de blâmer tes plaintes:
Car bien loin d'amoindrir la perte que tu fais,
Si tu n'en connois l'importance,
Apprends que pour elle la France,
Voit autant d'affligés, qu'elle a d'esprits bienfaits.

La fortune d'une Couronne,
Peut borner notre ambition,
Mais avec la condition,
De la pouvoir ôter, ainsi qu'elle la donne:
Sans injustice au moins sa rage elle assouvit;
Mais pour les amis véritables,
Par des loix bien moins raisonnables,
La vertu nous les donne & la mort les ravit.



La cruelle en cette avanture,
Sépare & brise sans pitié

Les nœuds étroits dont l'amitié,
Resserre les liens, que donne la nature :
Et par quelle raison voudroit-on obliger
Ces deux puissances souveraines,
De souffrir les loix inhumaines,
D'un monstre aveugle & sourd, & ne pas s'affliger ?

❧ ❧

Ne pense donc point que j'imite
Ces importns officieux,
Dont le discours injurieux
Nous voulant consoler, nos déplaisirs irrite :
Je condamne avec toi leurs faux raisonnemens,
Et nomme leur vertu brutale,
Lorsque dans une perte égale
Ils veulent étouffer les premiers mouvemens.

❧ ❧

Toutefois si dans ces allarmes,
Les cœurs de tristesse pressés
Pour leur salut intéressés,
Se servent par instinct du remède des larmes :
Après t'être servi d'un semblable secours,
Tu peux voir, que cette instinct même,
Sans une tyrannie extrême,
Ne peut les obliger d'en répandre toûjours.

❧ ❧

Tu peux en mesurant ta perte,
Mesurer aussi ta vertu,

Et loin de paroître abbatu,
Prendre pour l'étaler l'occasion offerte ;
Mais pense que le Ciel qui la vouloit tenter,
Voyant sa force non commune,
T'a voulu faire une infortune,
Qui de ta fermeté l'empêchât de douter.

❦ ❦

L'or sçait accroître dans les flâmes,
L'éclat de sa belle couleur,
Et ce n'est que dans le malheur,
Que doivent s'éprouver les invincibles ames :
Si la tienne ne peut redoubler son effort,
Du moins en ce destin contraire,
Aime assez un généreux frere,
Pour ne point regretter la gloire de sa mort.

❦ ❦

Crois-tu quand d'Helene ravie
Le fer des Grecs vengeoit l'Amour,
Si Sarpedon perdit le jour,
Que Jupiter n'eût pû lui redonner la vie ?
Il l'eût fait, si son fils qui goûtoit son bonheur,
Ne l'eût refusé dans la crainte,
Dont il sentit son ame atteinte,
De ne la pas reprendre avec autant d'honneur.

❦ ❦

Les Heros laissent au vulgaire,
Le fruit des exploits les plus hauts,

Et de leurs illustres travaux,
Ils ne gardent pour eux que l'honneur de les faire,
Alcide (1) à ton avis n'eût-il pas mieux aimé
Mourir dans les siens plein de gloire,
Gagnant quelque insigne victoire
Que dans les traitres feux dont il fut consumé?

❦ ❦

Des bien-heureuses destinées
Les Dieux avares aux humains,
Ne les versent qu'avec des mains,
Au mélange des biens, & des maux obstinées:
Ils donnent des lauriers, ils donnent des trésors;
Mais s'ils donnent bien peu de vies,
De plaisirs & d'honneurs suivies,
Ils donnent encor moins de glorieuses morts.

---

(1) Hercule consommé par une robe empoisonnée que Déjanire lui envoya.



POESIES

POESIES
DIVERSES.

Me quoque Vatem
Dixerunt Nymphæ, ſed non ego cre-
dulus illis.



DECLARATION D'AMOUR A CALISTE.

ELEGIE I.

CALISTE, je ſai bien que je vais me dé-
truire,
Et que ma paſſion trop portée à me nuire,
Faiſant ſur mon devoir ce téméraire effort,
Dans l'eſpoir de guérir, me conduit à la mort,
Qu'oſant vous déclarer le mal, qui me poſſéde,
Jé vais trouver ma perte en cherchant du reméde :
Mais dûſſai-je ſoudain expirer devant vous,
N'obtenir que mépris, que haine, & que cour-
roux,
Et vous voir, s'il ſe peut, autant impitoyable,
Que je ſouhaitterois de vous voir favorable :
Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler ;

Puis-je cacher un feu, dont on me voit brûler?
Je vous aime CALISTE, & j'ose vous le dire;
C'est assez, ce me semble, exprimer mon martire,
Puisque l'aveuglement, qui m'ôte le respect,
Vous défend de tenir cet aveu pour suspect:
Aussi dans mes douleurs espérer me contraindre,
Espérer me ravir la douceur de me plaindre,
Assez, & trop long-tems je l'ai voulu tenter:
Mais qui n'espere rien, ne doit rien redouter.
Ce Tyran, qu'en mon cœur vos appas firent naître,
Malgré ma résistance est devenu mon maître:
En le voulant donter, lui-même ma donté,
Et s'est rendu plus fort, plus j'avois résisté.
Depuis, de vos beaux yeux les puissantes amorces,
Toûjours dans ma foiblesse augmenterent leurs forces;
Et voyant que mon cœur les vouloit seconder,
Enfin je succombai, ne voulant pas céder.
CALISTE, dès ce temps je languis dans vos chaînes;
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines,
Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes rien.
Mais comme ma raison condamnant cette flâme,
N'avoit pas tout à fait abandonné mon ame,
D'abord je reprimai leur langage indiscret,
Et voulus les contraindre à garder le secret:
Et comme incessamment leur discours téméraire,
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire,

Pour les en empécher, j'aimai mieux me bannir ;
Ou plûtôt dans la fuite avec eux me punir.
J'allai donc en des lieux à moi ſeul acceſſibles,
Choiſir pour ſoûpirer des temoins inſenſibles :
Dans ces Déſerts affreux, au fort de mes tourmens,
Les bois ſe ſont émûs de mes gémiſſemens ;
Leurs mornes Déïtés quittant leurs ſolitudes,
Ont daigné prendre part à mes inquiétudes ;
Et mille fois écho dans mon triſte entretien
Pour ſoûpirer mon mal a négligé le ſien.
Mais je trouve qu'enfin ma peine eſt incurable,
Que ce reméde eſt rude, & bien peu profitable ;
Et je veux eſpérer, qu'il me ſera plus doux,
Puiſqu'il me faut mourir, de mourir près de vous.
Après m'être ſervi de mes plus fortes armes,
Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes,
Ma raiſon m'abandonne, & mon cœur eſt contraint
De vous montrer le trait, dont il ſe ſent atteint.
Renvoyez-le, CALISTE, il revient pour vous dire,
Qu'il ſoûpire pour vous, ou plûtôt qu'il expire :
Dans ſa rebellion, il veut l'audacieux,
Que ma bouche vous parle auſſi-bien que mes yeux :
Vous l'avez écoutée après ſon inſolence,
Je mets en vos bontés mon unique eſpérance :
Car mon eſprit n'eſt point tellement déreglé,
Que je ne ſache bien que je ſuis aveuglé :

Que la nature ingrate, & la fortune avare
M'ont toûjours regardé d'un œil triſte, & barbare;
Et ne m'ont point orné de ces rares tréſors,
Qui parent un eſprit, & font aimer un corps.
CALISTE, cependant par un audace inſigne,
J'oſe brûler pour vous en étant ſi peu digne:
Même, le puis-je dire, en ma témerité
J'oſe encore eſpérer de ma ſidélité:
Ma paſſion me flatte, & me veut faire croire,
Qu'on peut vous adorer ſans ternir votre gloire;
Puiſque même les Dieux du plus vil des mortels,
N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels.
Recevez donc les miens, & ſoyez aſſûrée
Que vous ferez aſſez ſouffrant d'être adorée:
C'eſt l'unique bonheur que je veux obtenir;
Qu'ai-je dit, c'en eſt trop, vous me devez punir:
Mais ſi pour vous venger, & pour me ſatisfaire
Vous ſouhaitez ſçavoir ce que vous devez faire:
Déclarez ſeulement, que vous ſouffrez mes feux:
Mon amour auſſi-tôt ſecondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flâme ſoulagée,
Je vais mourir de joye, & vous ſerez vengée:
Et moi je trouverai dans cet heureux moment
Mon unique bonheur avec mon châtiment.





SUR LA VIOLENCE D'UNE PASSION.

ELEGIE II.

JEUNE merveille, à qui mes destinées
Ont consacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle prison,
Malgré mes maux, & malgré ma raison,
Qui me fait voir ma perte manifeste,
J'en veux encor consacrer tout le reste;
Sans que jamais ni rigueurs, ni mépris
Puissent m'ôter le dessein que j'ai pris.
Beauté fatale au repos de ma vie,
Si par vos yeux ma liberté ravie,
Ne vous coûta, qu'un seul de leurs regards:
Et si depuis, bravant tous les hazards
Que j'ai prévûs dans mon sort déplorable,
J'ai mieux aimé me rendre misérable,

Et vous aimant souffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas:
Par tant de maux, de tourmens, & de peines
Si constamment soufferts dedans vos chaînes,
Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
Si vous voulez, pour cette seule fois.
Mais pour m'aider à plaindre mon martire
Lâchez un peu mes fers, que je respire:
Las! que vous sert de vouloir que mon cœur
Soit accablé dessous leur pesanteur?
A-t'il conçû quelque penser rebelle,
Ou fait dessein de vous être infidelle?
Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts,
Ai-je par fois murmuré dans vos fers:
A quel dessein ces chaînes différentes
Que tant de nœuds font encor plus pressantes?
Si quelquefois j'ose les repousser,
C'est pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ai jamais haï ma servitude,
Même au plus fort de mon inquiétude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir:
Mais je me plains, qu'on ne la peut souffrir:
Qu'à votre gré mon mal soit incurable;
Qu'il soit mortel: mais qu'il soit suportable.
Certes vos yeux tout clair-voyans qu'ils sont,
Pardonnez-moi, ne savent ce qu'ils font:
Qui ne diroit à me voir tout de flâme?
Que leurs regards n'en veulent, qu'à mon ame?
Que n'a pas fait Amour pour m'enflâmer?

Et qu'ai-je fait pour ne vous pas aimer ?
Ai-je offensé par trop de résistance
De vos attraits la divine puissance ?
Ai-je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison ?
De remontrer à mon ame égarée,
Que je courois à ma perte assûrée ?
Que le plaisir, que l'on prend à vous voir,
Ne produit rien qu'un mortel désespoir :
Que je devois un peu mieux me connoitre
Encor qu'amour se fût rendu mon maitre ;
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer,
Songer du moins si vous pouviez m'aimer ?
Dans mon malheur helas ! tout au contraire
Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire :
D'un si beau feu me regardant brûler,
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler.
Je me disois qu'Amour a de coûtume
D'entremêler ses plaisirs d'amertume ;
Je me disois, que pour vous acquérir
Mêmes un Dieu ne pouvoit trop souffrir :
Fermant les yeux aux bords des précipices,
Je n'y pensois rien voir que des délices :
Mêmes sentant qu'ils étoient sous mes pas,
Je me disois que je n'y courois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes,
Ne puis-je avoir de tréve avec vos charmes ?
Non, non, il reste à leur puissant effort
De m'oüir plaindre, & me donner la mort.

Peut-être encor jugeant mal du ſilence
Qui de mes maux accroît la violence,
Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,
Souffrir la mort, & jamais n'en parler :
Mais qui peut mieux exprimer mon martire ;
Que le travail de ne le pouvoir dire ?
Eſt-il des cris, & des gémiſſemens,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
Quelques tranſports que l'amour nous inſpire,
Aſſez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
Pour l'obſerver, faites envers vos yeux
Que j'aime moins, & je parlerai mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure,
Vous le pouvez éprouver à tout heure.
Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,
S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins :
Vous le verrez par notre patience :
Mais que m'en doit ſervir l'expérience ?
Vous l'avoüerez ; mais las ! que cet aveu
Me coûte cher, & me ſervira peu !
Avant ce temps mon trépas qui s'avance,
M'aura ravi le prix de ma conſtance :
Et pour tout fruit, quand vous l'admirerez
Avec la leur vous la comparerez.
Helas ? du moins en ſongeant à ma perte
Souvenez-vous que vous l'avez ſoufferte.
Mais qu'ai-je dit ! que c'eſt mal diſcourir
Si votre but eſt de me voir mourir.
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,

Bien que je croi ſans ceſſe que j'expire,
Que le trépas, qu'à toute heure j'attends
Rendra bien-tôt tous vos déſirs contens :
Et qu'en mon ſort j'aime aſſez peu la vie
Pour contenter aiſément votre envie,
A votre gré diſpoſez de mes jours,
Je vous en veux conſacrer tout le cours:
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles :
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles:
De tous vos traits ne percez que mon ſein,
Ou pour le moins ayez-en le deſſein.
Ne ſouffrez pas que ma fin malheureuſe,
(Mais que ma foi rendra ſi glorieuſe)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent nulle part.
N'abaiſſez-point vous-même votre gloire,
Aimez mes maux, aimez votre victoire :
Et pour l'honneur de vos yeux ſeulement,
Aimez l'amour, ſi vous n'aimez l'amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même,
Prenez plaiſir à voir qu'il eſt extrême ;
Et qu'ayant prix naiſſance de vos coups,
Il eſt ſans doute auſſi parfait que vous.
Ainſi mon mal me ſeroit ſuportable,
Et vous plaiſant à me voir miſérable,
Je vous ferois avoir par mes ſoûpirs
Souvent dequoi contenter vos déſirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame bleſſée
Sans en avoir peut-être eu la penſée :

Ah ! dites-moi ſi c'eſt trop ſouhaiter ?
Laiſſez-moi libre, ou veuillez m'arrêter :
Ou ſeulement preſſez-moi d'une chaine
Sous qui mon cœur puiſſe plaindre ſa peine.
Vous me verriez mes fers idolâtrer,
Si ſous leur poids je pouvois ſoûpirer.
Sans ſouhaiter jamais qu'on m'en délivre,
J'y veux mourir, pourvû qu'on puiſſe y vivre :
Car, ô beaux yeux ! ſoyez cruels ou doux,
Je ne voi rien de ſi charmant que vous.
De mille maux perſécutez mon ame,
Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;
Et j'aime mieux m'en laiſſer conſumer
Que d'eſſayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré, contre le vôtre même,
Il faut beaux yeux, il faut que je vous aime :
Aſſez ſouvent je veux m'en repentir,
Mais plus ſouvent il y faut conſentir ;
C'eſt mon deſtin, & quoiqu'il en arrive,
Triſte ou content il faut que je le ſuive.





A UNE DAME QUI DEMANDOIT DES VERS *POUR UNE AUTRE*

qu'elle galantisoit comme sa Maîtresse.

ELEGIE III.

PAR quelle autorité faudra-t'il, que sans cesse
Je vante dans mes Vers votre belle Duchesse,
Et tâche de fléchir ce superbe vainqueur
Dont le mérite heureux vous trouve sans rigueur?
Parce que votre cœur depuis trois jours soûpire,
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous dire?
Suis-je libre depuis qu'elle a sçû vous charmer?
Parce que vous aimez, ai-je cessé d'aimer?
Et guéri de vos traits, insensible à tous autres,
N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les vôtres?

Ah ! ne souffrai-je point encore assez de mal,
Sans que je me tourmente à me faire un rival ?
Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bizarre ;
Si c'est par fantaisie, au moins est-elle rare,
De vouloir me contraindre à flatter le vainqueur,
Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.
  Mon ame toutefois, soit coûtume, ou caprice,
Aime mieux obéir & se faire injustice ;
Votre cœur le souhaite, & le mien plein d'ennui
A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :
Pour obliger vos vœux, vos soins, & vos services,
Je veux qu'il fasse tréve à ses propres supplices :
Et par quelle raison en seroit-il jaloux ?
Toûjours ce ne sera que soûpirer pour vous :
Sous ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne fasse;
Mais las ! si son travail vous obtient quelque grace,
Pour prix de tant de zele, & de tant de ferveur,
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une autre,
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès du vôtre :
Pour lui, dites un mot, & soudain vous verrez
Que j'en dirai pour vous plus que vous ne voudrez.
  Mais sans considérer ce que je me propose,
Ma passion me fait promettre toute chose ;
Mon amour tout gagné consent à se trahir :
Mais hélas ! en ce point comment vous obéir ?
Pour vanter la beauté qui captive votre ame,

Je dirai que ses yeux sont tous remplis de flâme;
Qu'amour y prend les traits dont il sait tout
charmer,
Et qu'un glaçon près d'eux se verroit enflâmer.
De son divin Esprit je loüerai la justesse,
L'agrément, la présence, & la délicatesse,
Son courage obligeant, son naturel heureux,
Son jugement solide, & son cœur généreux,
Sa conversation douce, honnête, & galante,
Son humeur agréable, égale & complaisante,
Son procedé civil, & sa noble fierté,
Sa candeur, son adresse, & sa grande bonté;
Puis je loüerois encore une bouche adorable,
Et d'un corps si parfait la grace incomparable;
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits si
doux,
Mais où les trouve-t'on si ce n'étoit en vous?
Et qui ne verroit bien que dans cette avanture,
J'aurois sans y penser tiré votre peinture?
Et s'il me faut ensuite exprimer le tourment
Que cause en votre esprit un objet si charmant,
Si je lui veut parler d'un amour véritable
Qu'ai fait naitre un sujet infiniment aimable,
D'un désir allumé par des appas puissans,
Nourri par la raison, augmenté par les ans;
D'une soûmission, & d'un respect extrême
Pour la personne aimée, & pour tout ce qu'elle
aime,
D'un abandonnement de son propre intérêt

Pour ſe ſacrifier à tout ce qui lui plaît ;
Et ſi je veux enfin exprimer un martyre
Qui n'eût jamais d'exemple en l'amoureux Empire,
Une conſtance rare, une éternelle foi,
Qui ne connoîtra bien que je parle pour moi ?
Mon cœur accoûtumé de languir dans vos chaînes,
Au lieu de votre mal ſoûpireroit ſes peines,
Et ſe plaignant alors deſſus un ton trop haut
Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute choſe,
Je ne vous puis ſervir, mais vous en êtes cauſe :
Dans l'état où m'ont mis vos injuſtes rigueurs,
Je ne puis ſoûpirer de légeres langueurs.
Afin que vos amours s'accommodent aux nôtres,
Diminuez mes maux, ou redoublez les vôtres ;
Ainſi par un commerce agréable entre nous,
Ce que je vous dirai pourra ſervir pour vous.



A

UNE DAME QUI AIMOIT UN VIEILLARD.

EPITRE GALANTE.

PHILIS, de tant d'Amans qui ſont ſous votre Empire,
N'aurez-vous eu le choix, que pour prendre le pire?
Vous verrai-je toûjours préférer à mes ſoins
Les vieux ans de celui que je craignois le moins!
Et ſur tous mes rivaux lui donner l'avantage?
Parce que le plus vieux doit-être le plus ſage.
Outre que la ſageſſe eſt de ces qualités,
De qui font peu détat maintes rares beautés,
Cette vertu qui ſert dans les grandes affaires
N'eſt pas eſſentielle aux amoureux myſteres.
Si l'âge nous apporte un don ſi précieux,
Il en ôte à l'Amour qui lui ſervent bien mieux.

Et c'eſt en ce ſujet, qu'aux ames fortunées,
* *La valeur n'attend pas le nombre des années.*
 Par ce libre diſcours, peut-être croirez-vous
Qu'animé de dépit je vous parle en jaloux?
Je ne ſçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître,
Mais je ſçai bien, qu'au moins je ne devrois pas l'être;
Et je maintiens, s'il faut que ce ſoit un des deux,
Que c'eſt aux ſoixante ans, plûtôt qu'aux vingt & deux.
Car enfin quelque ſoin qu'il prenne pour vous plaire,
Ses rides en défont plus qu'il n'en ſçauroit faire,
Et quoiqu'il puiſſe dire au mépris de ma foi,
La Nature & ſes loix vous parleront pour moi.
Et ſans vous déclarer ingrate, & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer contr'elle,
Après les ornemens, les graces, les bienfaits,
Et les rares préſens, que ſa main vous a faits;
L'écouter, c'eſt commettre un inceſte en fleurette;
Car que vous peut conter ſa vieilleſſe coquette?
Que ces mêmes propos, dont durant ſes beaux jours,

---

* *Je ſuis jeune, il eſt vrai; mais aux ames bien nées,*
La valeur n'attend point le nombre des années,
P. Corneille, Cid. Trag. Acte 2. Scene 2.

C. Caſar ineunte atate docuit ab excellenti eximiaque virtute progreſſum atatis expectari non oportere. Ciceron 5. Philip. n. 47.

Peut-être à votre ayeule il contoit ses amours,
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos charmes,
N'ayant que de vieux soins, & que de vieilles larmes,
Que des respects ternis, que des soûpirs passés,
Et qui pis est pour lui, que des désirs cassés ?
Ah ! considérez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos poulets avecque des lunettes :
Et ne voyez-vous pas, que déja ses vieux ans
A sa prudence même ont fait perdre le sens ?
Peut-il mieux radotter, que montrer qu'il espere
Vous aimer but, à but, comme je pourrois faire?
Passe encor s'il tâchoit par de riches présens,
Par des dons excessifs, solides, & présens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse
Ce qu'on ne trouve gueres avec de la jeunesse :
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain,
Mais je condamnerois un peu moins son dessein :
Car votre sexe enfin n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit dans Ville,
Qui sçauroient entre un nombre infini de chalans
De sa galanterie acheter des galans ;
Et changer les bijoux d'un vieillard incommode,
En d'autres qui pourroient être plus à la mode?
Mais c'est tout autre chose ; il aime, il a du bien,
Il peut, & doit donner ; mais il ne donne rien ;
Et quand votre dessein ne seroit pas tout autre,

Son avarice peut me venger de la vôtre.
Je sçai que votre cœur est grand , & généreux ,
Mais tout cela se dit d'un vieillard amoureux.
Toûjours la raillerie en ces sujets s'exerce ,
Et l'on rit des motifs d'un semblable commerce.
Aveugle qu'est l'amour , on présume aujourd'hui
Qu'il aime la fortune aveugle comme lui ;
Et qu'en ces derniers tems , sujet à l'avarice
Du monde vieillissant il contracte le vice.
Pour moi j'en sçaurai bien juger plus sainement,
Mais tous n'en auront pas un même sentiment.
Hors ce seul déplaisir je n'ai rien qui me touche ,
Ma passion se léve , & la sienne se couche.
Comblez-le de faveurs , pourquoi m'en émouvoir?
Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir ;
Et je puis mieux que lui trouver autre avanture :
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,
Votre seul intérêt me fait parler ainsi ,
Ne m'aimez point , Philis , à quarante ans d'ici.





EPITRE A UNE DAME.

PUISQU'EN dépit de la perruque
Qui couvre le haut de ma nuque,
Vous me trouvez assez bien fait
Pour en faire un Amant parfait:
Philis, je veux avec franchise
Vous dire combien je me prise,
Pour voir si pourrez m'accorder
Ce que je veux vous demander.
Sur-tout, ma divine maîtresse,
Assûrez-vous de mon adresse;
Que j'ai beaucoup d'affection,
De zele & de discrétion;
Que je suis bon, plein de souplesse;
Et quoique Normand, sans finesse,
Mêmes, ô prodige! Rimeur,
Et jamais de mauvaise humeur,
Peut-être qu'en galanterie
Je n'ai pas fort grande industrie:
Mais sous vos loix je m'instruirai,
Ou jamais rien je n'y sçaurai.

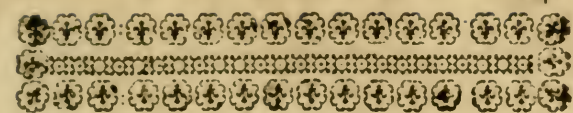
Or avec vous parler de gage
Il m'eſt honteux, car mon ſervage
Eſt un honneur, dont ſur ma foi
On pourroit ſatisfaire un Roi :
Mais gratis vous offrir ſervice,
Ce ſeroit vous faire injuſtice :
Votre eſprit eſt trop généreux,
Pour vouloir d'un cœur amoureux
Souffrant tourmens, flâmes & chaînes,
Sans raiſon retenir les peines :
C'eſt un métier que, ſans mentir,
On ne fait qu'avec repentir.
Donc puiſque dans cet eſclavage
Vous ſouhaitez que je m'engage,
En quatre mots, ſans barguigner,
Voici ce que je veux gagner.
  Tandis que ſans vous l'oſer dire
Vous verrez naître mon martyre,
Vous diſpoſerez votre cœur
A ſe défaire de rigueur.
  Après, lors que de mes ſouffrances,
Vous aurez quelques aſſûrances,
Pourrez-vous à mon amitié
Donner moins, qu'un peu de pitié?
  Pour bien joüer mon perſonnage,
Il me faudra faire équipage,
Acheter mille inventions,
De fortes réſolutions,
Me fournir de perſéverance,
De doux propos, de complaiſance :

Jugez ſi l'on en peut avoir
A moins de deux onces d'eſpoir?
Quelquefois ſous une fenêtre
Tranſi, l'on me verra parroître
Par un triſte, & tremblant aſpect,
Témoigner mon profond reſpect :
Chez vous mon amour me conduire,
Heurter, puis n'oſer me produire:
Et je ne veux en cette part
De vos beaux yeux, qu'un doux regard.
En même-tems viendront les veilles
Des douleurs qui ſont ſans pareilles,
De longs évanoüiſſemens,
Du lugubres gémiſſemens:
Et peut-être de maladie,
Je verrai ma face enlaidie.
Croirai-je alors que d'un baiſer
Vous me vouluſſiez refuſer?
Vous ſçavez bien dans une abſence
Ce qu'on ſouffre de violence,
Que les véritables amans
N'ont point de plus rudes tourmens:
Pour diminuer ce martyre,
Vous prendrez le ſoin de m'écrire.
Et comme dans l'art de rimer
Amour m'apprend à m'eſcrimer,
Sur cet article, ce me ſemble,
Nous aurions grands contes enſemble:
Partant, Philis, dès aujourd'hui
Accordons-nous ſur icelui.

Pour une douzaine de Stances
Pleines de grandes doléances,
Vous me laisserez sur le soir
Couler la main sous le mouchoir:
Vous récompenserez une Ode
De quelque occasion commode,
Pour vous assûrer de mes vœux:
Deux chansons, d'un nœud de cheveux:
Maints Rondeaux, de maints *je vous aime*,
Ou de quelque chose de même.
J'aurai de vous pour un Sonnet
Un rendez-vous au * Buissonnet.
De vos beautés, pour Elégie,
L'Original, ou la copie.
Vous me ferez pour un dixain
Baiser votre très-blanche main.
J'aurai quelque faveur Grotesque
Pour prix d'une Epitre burlesque:
Dans un discernement égal
Vous traiterez un Madrigal.
Qu'un petit mot de confidence
Soit d'un Quatrain reconnoissance:
Même ne souffrirez qu'en vain
Je vous présente un seul Deuxain:
Bref, selon l'ouvrage, & la peine,
Vous ferez état de ma veine,
Et je vous laisse à supputer
Où somme toute peut monter.

* *Un lieu de promenade.*

STANCES



STANCES SUR UN DEGAGEMENT.

COMME un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Faute d'eſpoir, enfin s'eſt éteint mon amour :
Mais tant qu'il pût durer, ſa flâme claire & pure,
Brilla, comme à Midy, brille l'Aſtre du jour.

❦ ❦

Du juſte & vain regret de vous avoir aimée,
S'il s'allume en mon cœur quelque ſecret couroux,
Du feu de ce couroux, la plus noire fumée,
Ne noircit point un nom, qui m'eſt encor ſi doux.

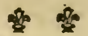
❦ ❦

J'ai pû me repentir, comme j'ai dû le faire,
Mais ſans murmure enfin je me ſuis retiré ;
Sans blaſphemer les Dieux, auteurs de ma miſere,
Ni prophaner l'Autel que j'ai tant adoré.

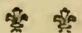
❦ ❦

Même en vous déclarant, que votre orgueil me chaſſe,
Tout outré que je ſuis des maux que j'ai ſoufferts,

Je ne vous reviens point montrer avec audace
Un Captif insolent d'avoir brisé ses fers.



Sans vous rien reprocher de mes peines souffertes;
Il me plait seulement de m'en entretenir ;
* Le Nocher dans le Port consolé de ses pertes,
Des plus affreux périls aime le souvenir.



Je sçai de vos appas la divine puissance :
Mais de quelques appas qu'on puisse être charmé,
Qui peut toûjours servir sans nulle récompense?
Qui peut toûjours aimer, & n'être point aimé?



Je vous aimois, Olimpe, & d'une amour si forte,
Que ma raison séduite, en vain montre à mon
cœur.
Que de votre prison elle a rompu la porte ;
Tant ce cœur insensé s'aimoit dans sa langueur!



Triomphez-en, cruelle, au moment que je songe,
Combien fut vain l'espoir, par qui je fus surpris,
Ce malheureux voudroit qu'un si plaisant mensonge
Pût encore abuser mes crédules esprits.

---

* *Revocate animos, mæstumque timorem Mittite, forsan & hæc olim meminisse juvabit.* Virg. Æn. I. v. 206.

Mais je voi ſon erreur, & je ſçai qui m'anime ;
Et je ſçais encor mieux, qu'au deſſein que je fais,
Quand la rebellion peut être légitime,
Avecque ſon Tyran il ne faut point de paix.



Ceſſe donc vain effort de mon ame inſenſée,
Repentir d'un deſſein ſagement entrepris ;
Viens ſeul, viens pour jamais occuper ma penſée,
Digne reſſentiment d'un indigne mépris.



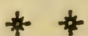
Que la douleur paſſée eſt douce à la mémoire !
Et qu'on doit dans ſon ſort trouver peu de rigueur,
Quand on n'a pû joüir d'une juſte victoire,
D'être du moins ſauvé des chaînes du vainqueur.



STANCES

A UNE FILLE QUI FAISOIT des avances à un ſot pour l'épouſer.

VOUS en uſez en fille ſage,
Quand vous recherchez ce Magot,
Pour un mari, quel avantage ;
Que de paſſer, pour riche & ſot ?



Quoi que maint rival en enrage,
Laiſſez gronder les mécontens ;
Quand il s'agit de mariage,
Il faut s'accommoder au tems.



Qu'en vain un blondin ſe propoſe
* D'en contrefaire le mari ;
Eſtre honnête homme eſt peu de choſe,
Quand on ne cherche qu'un mari.



La fleurette, & ce badinage,
Dont un Damoiſeau vous combat,

---

* *Faire le fâché.*

Ne donnent pas un équipage,
Comme les pistoles d'un fat.



Qu'il n'ait esprit, mine, ni grace,
Hé! pourquoi vous en allarmer?
Un galant tient si bien la place
D'un mari qu'on ne peut aimer.



Quoique votre orgueil me méprise,
Et que je vous voye à regret
Courre au-devant de sa franchise,
S'il vous épouse, c'est bien fait.



N'épargnez pas quelques avances,
Vous les reprendrez sur son bien:
Mais ô frivoles espérance!
Qu'en dira-t'on s'il n'en fait rien?

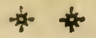


Qu'auront servi ces complaisances
En de si grands sujets d'ennui,
Ces respects, & ces déférences
Indignes de vous, & de lui?



Pour le forcer à l'Hymenée,
C'est beaucoup que votre beauté,
Pour peu qu'il eût l'ame tournée
Devers la générosité.

L'amour, dont ſon ame eſt atteinte,
Lui peut donner quelque tourment:
Mais quoiqu'elle d'eût étre ſainte,
Il l'entend peut-être autrement.



Je ne dirai rien qui l'outrage:
Mais je maintiendrai juſqu'au bout,
Qu'à deux doigts près du mariage
Je le pouvois ſuivre par tout.



Pour vous, Philis, je vous pardonne,
Et quoi qui me puiſſe animer,
Je n'ai jamais hai perſonne
Pour n'avoir pû m'en faire aimer.



SUR LA CARTE DE *TENDRE.

STANCES.

Faites sur un Air.

EStimez-vous cette CARTE nouvelle,
Qui veut de TENDRE enseigner le chemin ?
Pour adoucir une beauté cruelle
Je m'en servois encore ce matin ;
Mais croyez-moi, ce n'est que bagatelle,
Ces longs détours n'ont souvent point de fin ;

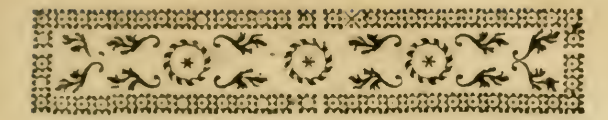
* La Carte du Tendre dans la premiere partie du Roman de Clelie par Mademoiselle de Scuderi, est une fiction allégorique imaginée pour marquer les différens genres de tendresse, qui tous peuvent se rapporter à trois causes, l'Estime, la Reconnoissance, & l'Inclination. La Carte marque trois Rivieres à qui l'on donne ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées Tendre ; Tendre sur Inclination : Tendre sur Estime, & Tendre sur Reconnoissance. La route qui conduit à ces trois Villes, est semée de Villages par où il faut passer : Petits Soins, Jolis Vers, &c. que cite Monsieur de Segrais, sont de ce nombre.

Le grand chemin, & le plus droit de tous,
C'eſt par BIJOUX.

Sur cette CARTE on marque un certain Fleuve,
Le premier but d'un déſir amoureux :
Mais par BIJOUX aiſément il ſe treuve,
Et c'eſt par-là qu'il n'eſt point dangereux :
Demandez-vous une plus forte preuve
Pour faire voir que de ce TENDRE heureux
Le grand chemin, & le plus ſûr de tous.
C'eſt par BIJOUX.

Si quelquefois ſur ESTIME on s'avance,
C'eſt quand on peut faire eſtimer ſes dons :
Car PETITS SOINS ne va qu'à Revérence,
Et JOLIS VERS pris ſouvent pour Chanſons
Mal-aiſément meine à RECONNOISSANCE,
Et va plus droit aux Petites Maiſons ;
Le grand chemin, & le plus court de tous,
C'eſt par BIJOUX.

Oubliez donc cette trop longue route,
Ne retenez que le nom de BIJOUX,
Avec lui ſeul vous parviendrez ſans doute :
Car ſi d'abord TENDRE ne s'offre à vous,
Séjournez-là, quoique le ſéjour coûte,
TENDRE viendra juſques au rendez-vous ;
Le grand chemin & le meilleur de tous,
C'eſt par BIJOUX.



A
MADEMOISELLE
DE
* BEUVRON,

Sur un reproche de n'avoir jamais fait de Vers pour Elle.

STANCES.

Nuit & jour j'invoque Apollon :
Pour vous depuis mainte ſemaine,
Il accorde ſon Violon :
Mais il n'a jamais pû ſe mettre en bonne veine.



Il craint, n'en pouvant dire aſſez
D'intéreſſer ſa conſcience ;
Et dans tous les ſiecles paſſez
On ſçait qu'en dire trop, fût toute ſa ſcience.

---

* Gillone d'Harcourt, depuis Comteſſe de Fieſque.

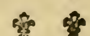
Sans cesse aux plus sots amoureux
Il inspire la chansonnette
Pour des Soleils si ténébreux,
Qu'ils ne devroient jamais produire une fleurette.



Votre éclat n'a rien de pareil ;
Et quand pour éclairer le monde,
Il fait son métier de Soleil,
Il me la dit lui-même, il vous voit sans seconde.



Belle BEUVRON, dans l'Univers
Rien n'égale votre mérite :
Cependant pour neuf ou dix Vers,
Mon zele incessamment en vain le sollicite.



Il ne me veut inspirer rien
Dont je me puisse satisfaire :
Mais il s'en excuse si bien,
Que malgé mon envie, il ne me peut déplaire.



Il dit que vos yeux si brillans
En font plus d'une seule œillade,
Que n'en sçauroient dire en mille ans
Sarrazin, * Pelisson, Voiture, & Benserade.

---

* Jean-Paul Pelisson de l'Académie Françoise, Maître des Requêtes, &c.

Il dit, qu'il n'a point de couleurs
Pour peindre une bouche si belle :
Qu'il ne fait point naître de fleurs,
Dont l'odeur, ou l'éclat touche une ame comme elle.



S'il me faut parler de son teint,
A quoi, dit-il, comparerai-je
Sa blancheur dont je suis atteint,
Si ce n'est pas assez des lys, ni de la neige ?



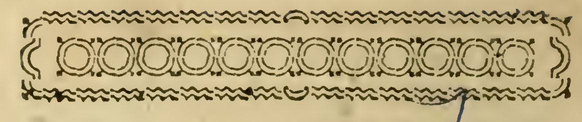
Pensant aux célestes clartés
Dont brille votre esprit suprême,
Il ne voit rien, qu'obscurités
Dans tous les feux du Ciel, dans sa sœur, dans lui-méme.



Enfin voyant combien les Cieux
Vous ont voulu faire parfaite,
Je doute avec lui si les Dieux
Vous pourroient figurer telle qu'ils vous ont faite.



Je modére ainsi mon courroux
De ne pouvoir faire de rimes :
Je les voudrois dignes de vous,
Et de pareils souhaits ne sont point légitimes.



A
UNE FEMME
HABILLE'E EN HOMME,
En une Mascarade.
STANCES LIBRES.

Ah! Philis, quel homme vous êtes,
Rien ne peut borner vos conquêtes,
Quoi ? vous voulez regner par tout!
Reprenez votre habit, & laiſſez nous le nôtre:
Vous pouſſez notre ſexe à bout,
Et vous voulez encor captiver tout le vôtre.

✦ ✦

Qui n'eut, comme moi, cette fois
Violé de l'amour les plus honnêtes loix?
Celui que j'ai pour vous me tourmente & me fâche;
Mais comment parer de tels coups?
Je n'avois jamais que je ſçache
Aimé d'autre garçon que vous.

O Dieux ! qu'elle étoit mon erreur ?
Je ne sentois aucune horreur
Du mal que vous me faisiez faire ;
Et sans sçavoir par qui je me laissois charmer,
Je m'amusois à vous voir plaire,
Et ne songeois qu'à vous aimer.



Pour moi, j'ai crû depuis qu'assûrement mon cœur
Qui brûle dès longtems de vous avoir pour Reine,
Etoit instruit de ma langueur,
Et qui se rioit de ma peine :
Mais confessez qu'il avoit tort
De voir tous mes sens à la gêne,
Et ne m'apprendre point la cause de ma mort.



BELLES gens, & faiſeurs de Vers
Ont ſouvent l'eſprit de travers :
Quoique je puiſſe dire ou faire,
SEGRAIS eſt toûjours en colere,
Et ne croi pas pouvoir jamaís
Avec lui faire votre paix :
Ducheſſe adorable, & charmante,
L'affaire eſt aſſez importante
Pour y penſer plus d'une fois ;
Je vous le dis en bon François.
Si vous aviez daigné l'entendre,
Il vous le feroit bien comprendre ;
Et vous avoüeriez ſans façon
Qu'il dit vrai, le pauvre garçon.
En effet, pour être trop belles,
Qu'a-t'il beſoin de vos querelles ?
Et n'eſt-il point permis de pouvoir librement
Employer où l'on veut ſon radouciſſement,
Songez mieux qu'elle eſt votre faute,
Les beaux eſprits ont l'ame haute.
Ses envieux parlent mal de ſon bien ;
Et ſes meilleurs amis n'en veulent dire rien :
Mais il eſt doux, courtois, ſans fraude, & ſans fineſſes.
Fidelle pour le moins à ſix ou ſept maîtreſſes ;
Eſprit doux au ſurplus, & qui juſqu'à Roüen
Eſt déja reconnu le VOITURE de Caën :

De Caën où ſon crédit a de telles reſſources
Qu'il en peut en trois jours faire venir des bources.
Cependant au mépris de tant de qualités,
En vertu du pouvoir de vos rares beautés,
Dont il eſt vrai, que dans la France
Rien ne doit égaler la divine Puiſſance,
Ce que n'ont jamais pû ni le temps, ni le ſort,
Divinités dont l'Empire eſt ſi fort,
Sans demander ni quoi, ni qu'eſt-ce,
Vous prétendez, belle Ducheſſe,
Le rendre tout d'un coup, & barbon, & mari?
Ah! ma foi c'eſt aſſez pour en être marri.
Pour mari paſſe encor: le lien eſt bien rude,
Mais la Dame vaut bien un peu d'inquiétude:
Tous les ſoucis d'hymen l'un ſur l'autre amaſſés,
Ne ſont pas tous les jours ſi bien récompenſés.
L'eſprit galant & beau, la grace merveilleuſe,
Les yeux doux, le teint vif, & mille autres appas,
Obligeante, civile, & ſur-tout précieuſe,
Qui ſeroit le brutal qui ne l'aimeroit pas?
Mais par quelle apparence avant ſes deſtinées,
Voulez-vous ſans raiſon devancer ſes années?
C'eſt aſſez que vos yeux par de puiſſans efforts,
D'un ſeul regard reſſuſcitent les morts,
Arrêtent les torrens, faſſent ſuivre les arbres,
Et d'un ſeul de leurs atraits amoliſſent les marbres:
C'eſt aſſez du pouvoir de vos divins appas:
Que les fleurs en tous tems naiſſent deſſous vos pas,

Que vos divins attraits, charmans ſur toutes
choſes,
Faſſent jaunir les lys,, faſſent pâlir les roſes,
Et que leur éclat ſans pareil
Juſtement le diſpute à l'éclat du Soleil.
C'eſt aſſez, qu'un mortel ne s'en puiſſe défendre,
Que les plus fiers vainqueurs ſont contraints de ſe
rendre,
Qu'aucun en les voyant n'a jamais évité
La perte de ſa vie, ou de ſa liberté;
Et qu'enfin vos beautés, qni forcent tous obſtacles
Produiſent tous les jours tant de divers miracles.

Faites les ſoûpirer, pleurer, plaindre & pâlir,
Mais n'entreprenez point de les faire vieillir.
De la mere d'amour ayez toutes les marques,
Mais ne vous mêlez point de l'office des parques.
On eſt encore à voir, que Venus, ou ſon fils
Avecque tous leurs ſoins faſſent un cheveu gris:
Et ſouvent au contraire on voit que leur adreſſe
Bien plus que de raiſon recule la vieilleſſe.

Vous cependant, & pour un rien,
Divine, & charmante Ducheſſe,
Vous voulez ôter la jeuneſſe
A qui n'a qu'elle pour tout bien.
Sans mentir l'injure eſt extréme,
Bien peu la ſouffriroient d'un viſage content:
Et qui vous en feroit autant
Vous en auriez dépit vous-même.

Le bon eſt, qu'avec tous vos ſoins
Il n'en ſera, ni plus, ni moins;
Ses ans vont juſqu'à vingt & quatre,
Mais ſans qu'on en puiſſe rabatre;
Encore malgré ſon couroux,
Il n'en a que ſeize pour vous.



EPITAPHE.

De moi-même en cas que N. m'assassine.

CY gît, & qui ? moi pauvre amant,
Qui n'avois point encor parlé de mon tourment,
Qu'un rival en eut jalousie
Et dans sa triste frenésie
Me fit mourir cruellement.

❦ ❦

Si j'aimois, ce sont lettres closes,
Je n'en fis à grand ni petit
Ni confidence, ni récit;
J'étois discret sur toutes choses,
Je ne sçai qui diable lui dit:
Pourtant, ainsi que je me le figure,
Voici comment advint cette avanture.

❦ ❦

Mes soûpirs leur chemin passant
Rencontrerent un soir les siens devant sa porte,
Qui revenoient, ou le diable m'emporte,
Jurant la peste, & grimaçant:
Tant qu'un d'entr'eux se courrouçant
Pour chercher noise, aux miens s'adressa de la sorte.
Quels chiens de soûpirs sont ceci
Qui passent si souvent ici ?

Mes timides soûpirs, filoient doux sans mot dire,
Quelque part qu'ils puissent aller,
(Chacun à sa guise soûpire,)
Je leur défends de quereller.
Mais comme en troupe fort nombreuse
Quelqu'un d'humeur fiere, & hargneuse
Se rencontre facilement :
Un d'entr'eux soudain en colere
D'être traité si rudement,
Pour cette fois ne se pût taire,
Et lui répondit brusquement :
Camarade, plus doucement :
Vous êtes d'humeur peu courtoise,
Et si vous avez quelque noise,
Vous êtes un soûpir malin
De vous en prendre à moi, qui vais mon grand chemin.

❦ ❦

Parbleu vous direz tout à l'heure
Où vous voulez aller si tard,
Répondit ce soûpir hagard :
Vous n'en sçaurez rien, ou je meure
Reprit le mien fort guoguenard.
Vous êtes mal en équipage
Pour faire tant de *l'entendu*,
Repliqua ce fier personnage.
Vous pour un Sénateur, vous n'êtes pas trop sage,
Lui dit l'autre soudain : mais *qu'en ai-je perdu*
Ajoûta-t'il en son langage ?

Et s'il en fut un peu défait,
Ce qui ſuit l'outra tout à fait.

❦ ❦

Quel orgueil eſt pareil au vôtre ?
Suis-je pas ſoûpir comme un autre
Diſcret, galant & vigoureux
Autant que ſoûpir amoureux ?
Jamais léger, jamais parjure :
(Et ceci ſoit dit ſans injure)
D'haleine douce, & d'Eſprit doux
Du moins autant & plus que vous.

❦ ❦

Puiſqu'un ſi grand déſir vous preſſe
De ſçavoir où je fais ma cour,
Je m'en vais chez une Comteſſe
Qui demeure dans ce fauxbourg ;
Cependant mon maître me preſſe,
Adieu ſoûpir juſqu'au retour.

❦ ❦

Il faut que je vous avertiſſe,
Qu'il dit ces paroles d'un ton
Moins Normand certes que Gaſcon :
Soit par une belle malice,
Par fauſſe gloire, ou par caprice.
Or vous n'aviez pû le ſouffrir
Et m'oyant ainſi diſcourir,
Il crut, connoiſſant mieux mon humeur, que
la vôtre

Que je me hâtois de courir
Où l'on en attendoit un autre:
Et fit de mon tourment, & de votre vertu
Un jugement un peu tortu.

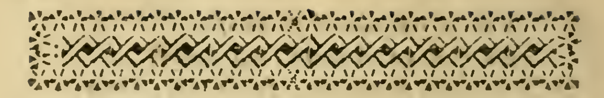
❦ ❦

Passant, mon avanture est bizarre, & cruelle,
Me voilà mort, & sans sçavoir pourquoi:
Si mon rival sçut avant cette belle,
Que je vivois dessous sa loi,
Hélas! si je fus aimé d'elle,
Il le sçut aussi mieux que moi.
Comprens, si tu le peux, mon destin déplorable,
S'il eut tort, ce rival cruel, & dangereux,
Que j'eusse vécu misérable!
S'il eut raison, que je suis mort heureux!

❦ ❦

Beauté, d'amans cruels, comme d'attraits pourvûe,
(Et cela veut dire très-fort,)
Plaignez au moins la rigueur de mon sort;
Vous apprendrez à la premiere vûe
De quelle façon je suis mort.





SUR

UN ADIEU.

C'EN eſt fait belle Iris,
Le dernier de mes jours approche,
Le conſeil en eſt pris,
Par vos cruels mépris :
Et le triſte reproche
D'avoir cauſé ma mort par votre éloignement,
Ne vous peut ſeulement
Arrêter un moment.

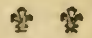
✣ ✣

Soûpirs, plaintes, & larmes,
Inutiles & foibles armes,
Contre une inſenſible rigueur,
Sortez à tout le moins pour ſoulager mon cœur.

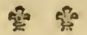
✣ ✣

Mais Dieux ! à qui dois-je me plaindre,
Devant qui dois-je ſoûpirer ?
Pour me déſeſpérer,
Il faut encore ſe contraindre,
Il faut pour votre gloire étouffer mes douleurs :
Ne craignant pas la mort, je crains votre colere,

Et je cache mes pleurs
Pour ne vous pas déplaire.



Importune, & triste langueur,
De quel esprit faut-il que je vous entretienne?
Et que faut-il, amour, que je devienne?
Douce tranquillité, qui regniez dans mon cœur,
Avant que je l'eusse connuë,
Helas! qu'estes-vous devenuë!



Hélas! faut-il qu'à tous plaisirs
Renoncent désormais mes frivoles désirs!
A cent tourmens divers mon ame est condamnée,
Telle est ma triste destinée,
Et l'astre malheureux, qui préside à mes jours,
Plus malheureux encor, préside à mes amours.



SONNETS,
MADRIGAUX,
ET
CHANSONS.

In tenui labor, & tenuis sit gloria.



SUR LE BONHEUR DE LA FRANCE, PAR LA PAIX *Générale.*

SONNET I.

SOUS les verds oliviers, dont par sa vigilance,
L'heureux JULE enrichit nos champs délicieux,
J'admire ses travaux, & la bonté des Dieux;
Je contemple en repos le bonheur de la France.

JULE a calmé l'orage; il veut que l'abondance
Nous verse à pleines mains ses trésors précieux;
Et pour faire par tout trembler nos envieux,
Il nous rend de CONDE' la fatale vaillance.

Mais notre Grand MONARQUE accomplit nos souhaits;
Etant né pour la guerre, il se donne à la paix;
Il fait par ses vertus adorer son empire.

Et de ſi riches dons, les graces l'ont orné ;
Qu'un légitime choix nous le feroit élire,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

I I.

DAngereux élément, mer trompeuſe & changeante,
Mol eſclave des vents, vraie image du ſort,
Dans le trouble où je ſuis contemplant ta tourmente,
Hélas ! qu'entre nous deux je trouve de rapport.

Comme toi, je dépens d'une humeur inconſtante,
De qui le changement me travaille ſi fort,
Que mon ame agitée, incertaine, & flottante,
Dans la mer de mes maux, ne trouve point de port.

Ton eau n'eſt point amere à l'égal de mes peines ;
Plûtôt on conteroit tes flots & tes arenes,
Que les divers deſſeins, qu'à tout heure je fais.

Enfin tu n'as ſur moi, que ce ſeul avantage,
Que le calme ſuccéde à ton plus grand orage,
Au lieu que mon eſprit n'en eſpere jamais.



III.

VOTRE départ me tue : en vain par un portrait
Vous voulez consoler ma passion fidelle,
Comme il n'approche point de son divin modelle,
Il n'est à ma douleur qu'un remede imparfait.

La gloire donc m'accable, un si rare bienfait,
Augmentera ma peine, en accroissant mon zele :
Moins je trouve à mes vœux votre beauté cruelle
Plus elle instruit mon cœur de la perte qu'il fait.

Enfin vous emportez toute mon allégresse ;
Ce portrait qu'aujourd'hui votre pitié me laisse,
Ne promet à mes maux, qu'un léger reconfort :

Car le plus grand bonheur, que mon ame en espere,
N'est toûjours qu'une idée, & foible, & mensongere,
Et mes vrais déplaisirs me vont donner la mort.

IV.

VOUS à qui je fais voir ma noble servitude
Que vous étes changez, déserts délicieux !
Hélas ! qu'il paroît bien, aimable solitude,
Que sur vous, Ismenie a fait luire ses yeux.

En deux jours, bel objet de mon inquiétude,
Vous avez rapporté dans ces aimables lieux
Ces beautés contre qui l'Hyver fâcheux, & rude
A si long-tems armé la colere des Çieux.

Déja des Aquilons la rage en est bannie;
Vous rendez aux oiseaux leur divine harmonie;
Ces bois en ont repris leur premiere vigueur:

Mais que puis-je espérer de ces Métamorphoses?
Vos beaux yeux font ici revivre toutes choses,
Et rien que leur éclat n'a causé ma langueur.

V.

CAmpagne de moissons, & de fleurs dépeuplée,
Que la Saison maltraite avec tant de rigueur;
Triste & funeste objet, arbres que la gelée
Fait paroître tous morts, & séchés jusqu'au cœur.

Hélas ! si du Soleil la course reculée,
O mes chers confidens, vous prive de vigueur,
Sachez que comme vous, mon ame désolée,
Demeure loin du sien dans la même langueur.

Mais l'aimable Printems vous peut rendre la vie:
L'espérance du moins ne vous est point ravie;
Au retour du Soleil vous changerez de sort.

Et quand pour soulager ma douleur infinie,
Le Ciel m'accorderoit le retour d'Ismenie,
Que puis-je de sa vûe attendre que la mort?

VI.

A une Dame qui vouloit faire tirer son Horoscope.

*NE cherchez point aux Cieux ce qu'un jour
vous serez ;
Ce Dieu qui du futur a pleine connoissance,
Lui qui de tous secrets rend les siens éclairez,
Vous en donne en ces mots une entiere assûrance.

Vos yeux de mille amans se verront adorez,
Ou pour mieux exprimer leur divine puissance,
Autant que d'un regard vous en honorerez,
Vous en verrez autant sous votre obéissance.

Vous verrez tout céder à leur éclat vainqueur :
Mais sur tout, vos appas captiveront un cœur
Qui brûlera pour vous d'une flâme éternelle.

En ceci seulement ce Dieu ne répond point ;
Lors que je veux sçavoir si vous serez cruelle,
Il dit que c'est à vous à m'éclaircir ce point.

---

* *Tu ne quæsieris scire, nefas, quem mihi quem tibi finem Di dederint, Leuconoe : &c.* Hor. l. I. Od. XI.

VII.

QUE je crains votre vûe, & que je la souhaite!
Que j'y trouve pour moi de joye, & de tourmens!
Dans mes désirs cachés, dans ma crainte secrette,
Je n'approche de vous qu'avec des tremblemens.

Je meurs quand je vous quitte, & ma langue indiscrette
Qui ne peut devant vous celer mes sentimens,
De ma témérité trop fidéle interpréte
M'en fait appréhender les justes châtimens.

Je souffre avec plaisir, adorable Ismenie:
Mais si de vos beaux yeux j'aime la tyrannie;
Si pour m'en affranchir je ne fais nul effort:

Comment vivre sans voir l'obet de son matyre?
Le voir sans soûpirer, soûpirer sans le dire,
Ou le dire du moins, sans mériter la mort.



VIII.

Sur la Guérison de cette longue maladie dont pensa mourir feu M. * LE DUC DE NEMOURS, *en 1647.*

INvincible Heros, dans l'extrême langueur,
Qui menaçant tes jours troubloit notre espérance,
La Parque combattoit le bonheur de la France,
Et d'un mortel effroi nous remplissoit le cœur.

Tous deux ils se choquoient avec tant de vigueur,
Qu'ils ont tenu long-tems la victoire en balance :
Nos vœux du Ciel plus juste attirent l'assistance,
Et notre bon demon demeure le vainqueur.

Mais la mort, sans gronder ne peut quitter la place,
Et pour justifier son insolente audace,
Tient encor ce propos à son parti vaincu ;

Quand je veux d'un Héros trancher les destinées,
Par ses illustres faits je conte ses années,
Et Nemours par les siens a déja trop vécu.

* Charles Amedée de Savoye, Duc de Nemours, & d'Anne de Lorraine fille unique du Duc d'Aumale, tué dans un duel le 30 Juillet 1652, d'un coup de pistolet par le Duc de Beaufort son beau-frere.

IX.

Daphnis vient de mourir, Daphnis de qui l'enfance
Donnoit déja les fruits de l'âge le plus mûr,
Et qui par ses vertus, de l'avenir obscur
A de si hauts pensers élevoit l'espérance.

Trois lâches assassins; mais sous leur apparence
Trois tygres bien plûtôt, au cœur cruel & dur,
Pour s'assouvir d'un sang si vermeil & si pur,
Ont armé leur fureur contre son innocence.

O Pere justement accablé de douleur,
Ton espoir abbatu par un si grand malheur
Ne se peut relever par un foible langage.

Le crime est de l'Enfer; si le Ciel l'a permis,
C'est que de sa promesse il a repris le gage,
Ne pouvant s'acquiter, pour t'avoir trop promis.





MADRIGAL I.

A une perſonne qui rêve.

JE ſuis jaloux belle Uranie,
Et ce n'eſt point de mille amans,
Qui chaque jour dans leurs tourmens
Accuſent votre tyrannie ;
Votre eſprit eſt l'heureux rival
De qui le bonheur ſans égal,
Me met à toute heure en allarme :
Jamais ſon entretien ne vous cauſe d'ennui,
Lui ſeul vous poſſéde, & vous charme,
Et rien ne vous plait après lui.

I I.

A une Femme malade.

EN vous faiſant parler, votre ſanté s'altere ;
Et bien auprès de vous, Philis, il ſe faut taire :
Mais connoiſſez au moins combien de mes langueurs,
Votre langueur eſt différente ;
C'eſt pour parler, que votre mal s'augmente ;
C'eſt pour me taire, que je meurs.

III.

A Madame la Marquise de * Sevigné', *pour une discrétion perdue au jeu.*

Vous m'avez fait supercherie,
Faites-moi raison, je vous prie,
D'une si blâmable action;
En joüant avec vous, jeune & belle Marquise,
Je n'ai cru hazarder, qu'une discrétion,
Et m'y voilà pour toute ma franchise:
Mais qu'ai-je fait aussi? ne sçavois-je pas bien
Qu'on pert tout avec vous, & qu'on n'y gagne rien?

IV.

Au premier jour de cette année,
(Si vous ne m'aviez tout ôté,)

* La Marquise de Sevigné, Marie de Rabutin, si célebre par les agrémens de son esprit. Ses lettres au Comte de Bussi Rabutin son Cousin, connues depuis longtems, & celles à la Comtesse de Grignan sa fille, qu'on a imprimées il y a quelques années, sont le plus parfait modéle du genre épistolaire. Elle épousa en 1644. Henri Marquis de Sevigné, Maréchal des Camps & Armées du Roi, &c.

Vous euſſiez eu ma liberté,
Car je vous l'avois deſtinée:
Ainſi belle Philis, n'ayant rien à donner,
Je n'oſe vous importuner
De la moindre reconnoiſſance ;
Mais ſans parler de récompenſe,
Bons Dieux ! qu'il faut être inſenſé
Pour vous aimer ſans eſpérance,
Comme je faiſois l'an paſſé.

V.

Les Maris ont toûjours tort.

LORS qu'un mari voit de ſa femme
La conduite exemte de blâme :
S'il gronde, c'eſt un animal ;
Pourvû qu'il ait toûjours ſa place,
Et qu'elle ſçache bien obſerver la grimace,
Le reſte lui fait peu de mal !

VI.

QUand je ſonge à quel point vous pouvez tous charmer ;
Et combien peu vous devez eſtimer
Un cœur qui n'a rien d'eſtimable,
Hors que par vous, il ſe laiſſe enflâmer,
Je me croi bien plus raiſonnable
D'aimer autant que vous étes aimable,

Que de n'aimer qu'autant que vous pouvez m'aimer :
Mais belle Iris, n'en faites pas de même.

VII.

A une Perſonne endormie.

Pour feindre de dormir vous me tournez la tête !
Eſt-ce que vos beaux yeux que vous tenez fermez
Ne trouvent point ici dequoi faire conquête,
Ou qu'ils craignent de voir ceux qu'ils ont conſumez ?
Que votre prévoyance eſt vaine !
Il faut que malgré vous, vous me voyez mourir :
Car plus vous eſſayez de ne pas voir ma peine,
Plus je me ſens preſſé de vous la découvrir.

VIII.

Sur le Portrait de Madame la Comteſſe * *de* FIESQUE.

Dans ce divin Portrait où brillent tant d'attraits
Venus reconnoiſſant & ſon air, & ſes traits,
Se figura d'abord en être le modelle :

---

* Anne le Veneur fille de Jacques, Comte de Tillieres, &c.

Le regardant mieux toutefois,
Pourquoi tant de graces, dit-elle,
Car jamais avec moi je n'en vis plus de trois.

IX.

Sur des Cheveux donnés.

VOUS croyez-vous pour ces cheveux,
Dont vous récompensez mes vœux,
Envers ma passion dignement acquitée?
Superbe de cette faveur,
J'en exagere la valeur:
Mais quand vous douteriez, si je l'ai méritée,
Que je croirai toûjours l'avoir bien achetée,
Si je n'ai qu'elle pour mon cœur!

X.

PHILIS un jour me commanda
D'écrire dans son agenda
Quelques rimes bien ou mal faites:
Si votre nom, lui dis-je, est si bien dans mon cœur,
Belle, que j'aye au moins l'honneur,
Que le mien soit sur vos tablettes.

X I.

SI votre cœur déſire
Sçavoir dans mon ſort rigoureux,
Ce qu'il faudroit que je vous viſſe écrire
Pour rendre mon deſtin heureux,
En deux mots je vous le vais dire,
Par un *je croi que vous m'aimez*,
Vous pourriez, divine Iſmenie,
Du beau feu dont vous m'enflâmez,
Modérer l'ardeur infinie,
Mais ſi j'oſe tout dire en l'état où je ſuis
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et diſſiper tous mes ennuis,
Il me faudroit un *je vous aime.*

X I I.

QUAND à mon eſprit je propoſe
Qu'il vous faut faire, ou vers, ou proſe;
Soudain il s'y diſpoſe,
Et ne trouve rien de plus doux.
Si pourtant à votre courroux
Souvent ſa pareſſe m'expoſe,
Sçavez-vous quelle en eſt cauſe?
Il s'amuſe à penſer à vous,
Et ne veut plus faire autre choſe.

XIII.

A Mademoiſelle qui me commanda d'écrire ſon Hiſtoire en écrivant mes Nouvelles.

POUR écrire votre avanture
Je mets mon ame à la torture,
Et j'y médite nuit & jour :
Cependant avec tant de gloire,
Qui vous rend l'ornement du Siécle & de la Cour,
Je manque de ſujet, ô Dieux ! le peut-on croire ?
Oui, ce n'eſt pas aſſez de donner tant d'amour,
Il faut aimer un peu pour embellir l'Hiſtoire :
Tant d'éclatantes actions
Surpaſſant mes inventions,
Le récit en rendra votre gloire immortelle,
Et déja pour l'ouir tout l'Univers accourt ;
L'Hiſtoire en eſt longue, & belle,
Mais le Roman en eſt trop court.

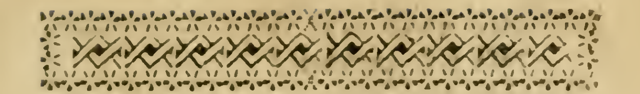


XIV.

Sur un Tableau où Mademoiſelle étoit peinte en Ange.

LORS que Baubrun peint la Princeſſe en
Ange,
Chacun lui dit, qu'il ne peut faire mal;
Et va contant quelque merveille étrange,
Et du Portrait, & de l'Original:
Pour moi je dis, tréve ici de loüange,
Un Ange qui ſeroit à ce bel Ange égal,
Mettroit tous les autres à mal.



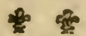


CHANSONS I.

DEPUIS qu'à Philiste
Mon cœur j'engageai,
Tantôt je ſuis triſte,
Tantôt je ſuis gay ;
Ainſi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.



Souvent en ſouffrance
Quelquefois content ;
C'eſt la récompenſe
D'un amour conſtant ;
Ainſi s'en vont, &c.

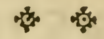


Si le bien engage
A ſouffrir le mal,
Qu'au moins le partage
N'en n'eſt-il égal ?
Ainſi s'en vont, &c.

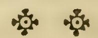


On pleure, on s'ennuie,
On ſouffre en aimant :

Mais quelle autre vie
Paſſe plus gayement ?
Ainſi s'en vont, &c.



Un plaiſir qui paſſe
Comme un doux zéphir ;
En paſſant, efface
Un long déplaiſir,
Ainſi s'en vont, &c.



Ce plaiſir s'envole ;
Mais s'envole auſſi,
Ma plainte frivole
Et mon vain ſouci.
Ainſi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.

I I.

PAISIBLE nuit dont la noire peinture
De tant d'amans va cacher les plaiſirs,
Hâte tes pas ; las ! je ne t'en conjure
Que pour cacher mes pleurs, & mes ſoûpirs.



Combien d'amans, ſombre nuit, à cette heure
Trouvent par toi la fin de leur tourment,
Et cependant je ſoupire, & je pleure,
Heureux encor, ſi c'étoit librement.

Qu'un plus heureux, un plus grand bien prétende,
De son bonheur je ne suis point jaloux,
Paisible nuit, hélas ! je ne demande
Que le repos que tu donnes à tous,

III.

Où songez-vous trop aimable Isabelle ?
Votre injustice est sans comparaison ?
N'avez-vous fui d'une terre rebelle,
Que pour venir révolter ma raison.

Fuyant chez nous les troubles d'Angleterre ;
Vous troublez tout par vos divins attraits,
Et vos beaux yeux me déclarent la guerre,
Quand vous venez chercher ici la Paix.

Mais comment plaindre un tourment si sensible ?
Vous ignorez la langue de ces lieux :
Hélas ! mon mal est déja si visible,
Que pour l'entendre il ne faut que des yeux.



Vous ignorez ce que je veux vous dire,
Lors que je veux parler de vos beautés :
Au moins voyez qu'en ces lieux on soûpire,
Comme on soûpire aux lieux que vous quittés.

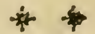
Si mes soûpirs de ma douleur extrême,
Ne parlent pas assez éloquemment,
Apprenez-moi, comme on dit, *je vous aime :*
Ce mot vous peut exprimer mon tourment.

I V.

D'Où me vient ce chagrin extrême
Que mon cœur ne peut exprimer ?
Hélas ! qu'un jour passé sans voir ce que l'on aime,
Est long à qui sçait bien aimer.



Je céde à l'ennuy qui me tuë,
Et je ne sçaurois concevoir
Si ce mortel ennui vient de l'avoir trop vûë,
Ou s'il vient de ne la point voir.



Auprès des beaux yeux de Sylvie,
Je languis depuis si long-tems ;
Je n'attends que la mort ; mais la plus belle vie
Ne vaut pas la mort que j'attends.



V.

TIRCIS dans ce bois ſombre, & ſolitaire,
Chantoit à Philis, d'amour tout enflammé :
Qu'il eſt doux d'aimer, belle Bergere !
Qu'il eſt doux d'aimer, & d'être aimé !



Berger ſi ton cœur, diſoit cette Belle,
D'amour eſt épris, le mien eſt conſumé :
Qu'il eſt doux d'aimer un Berger fidelle !
Qu'il eſt doux d'aimer, & d'être aimé !



J'ai chanté comme eux, mais dans mon martyre
J'ai dit, en penſant aux yeux qui m'ont charmé,
Que ſert-il d'aimer ſans oſer le dire !
Que ſert-t'il d'aimer ſans être aimé ?

VI.

JEUNE Roi, qui chaſſant nos beautés,
L'Empire amoureux deſertés,
N'irritez point, pour plaire
A votre mere,
Celle de l'amour,
Vous en aurez beſoin un jour.

Vous ſçaurez pour triompher de tout,
Que nul ſans lui n'en vient à bout :
Que Mars vous ſoit proſpere,
Comme j'eſpere,
Il eſt des combats
Où ce Dieu ne préſide pas.

VII.

POUR l'aimable Comteſſe
Meurt tous les jours
Quelque amant qu'elle laiſſe,
Sans nul ſecours ;
Et cependant la preſſe y eſt toûjours.



Marquiſe, en votre abſence,
Que deviendront
Les jeux, les ris, la dance ?
Ils languiront :
Hélas! je crois, hélas ! qu'ils en mourront.



Les amours qui s'enfuyent,
Vous ſuivent tous,
Hélas ! puiſqu'ils s'ennuyent
Avecque nous,
N'oubliez pas celui que j'ai pour vous.

VIII.

UN jour en revenant du cours,
Le long des bords de la Seine,
Je voyois ſuivre mille Amours
Autour du char de Climene.
Je voulus comme eux ſuivre cette belle
Charmé de ſon éclat vainqueur :
Mais quand je m'éloignai d'elle,
Je les trouvai tous dans mon cœur.

IX.

QUE mon ame étoit inſenſée
Quand elle conçut la penſee
De ſe mettre en votre priſon :
O Dieux ! lorſqu'oubliant ma miſere paſſée,
Je voulus vous aimer contre toute raiſon,
Que mon ame étoit inſenſée !

Que de repentirs inutiles
Mes eſpérances trop faciles
Coûtent à mes ſens aſſervis !
J'ai fait pour me guérir mille efforts difficiles :
Mais tous efforts ſont vains, & ne ſont tous ſuivis
Que de repentirs inutiles.

X.

IRIS qui fait tous mes ſoins,
M'a rendu miſérable :
Je voudrois bien l'aimer moins,
Mais elle eſt trop aimable.
Amour, elle ſçait tout charmer ;
Son mérite eſt extrême :
Mais las ! pour le peu qu'elle aime,
N'eſt-ce point trop l'aimer ?

X I.

AUjourd'hui que tous les amours,
Sont effrayez par le bruit des tambours
Pourriez-vous refuſer le mien,
Qui ne ſauroit s'épouvanter de rien.

X I I.

PArlement, appaiſe-toi,
Il faut obéir au Roi,
On va finir toute querelle :
Mais quand finira celle
De Philis & de moi ?



XIII.

PRintems aimable & délicieux,
Pere des fleurs & des amours nouvelles,
Tu nous renouvelles
Tes dons précieux ;
Belle Peinture,
Belle Verdure,
Par qui tout fleurit,
Par qui tout rajeunit :
Ta grace
Fait changer de face
A tout ce qui vit :
Helas ! tout change,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit.

❦ ❦

Depuis le tems qu'esclave d'amour,
Les yeux d'Iris sont seuls mes destinées,
Toutes les années
Je voi ton retour :
Amant de Flore,
Qui fais éclore
Tant d'attraits puissans,
Tu reviens tous les ans :
Ta grace, &c.

XIV.

IMportune raiſon,
Il n'eſt plus de ſaiſon
D'accourir à mon aide ;
Laiſſe agir ſur mon cœur
Ma langueur.
Mon amour eſt ſi fort,
Qu'il faut que tout lui céde :
Et que pour ton effort
Aux douleurs dont la mort
Eſt l'unique remède ?

XV.

DE votre ſort, Philis, chacun s'étonne,
Et ſans mentir il eſt capricieux ;
Hélas ! jamais vous n'avez fui perſonne,
Pourquoi Tircis vous fuit-t'il en tous lieux ?

XVI.

AMOUR, je ſçais que celle que j'adore,
Pour un amant n'eût jamais de rigueur :
Mais ſi tu veux que je la ſerve encore,
Fait-lui les yeux auſſi doux que le cœur.

XVII.

Quoi donc ? jamais vous n'entendrez,
Que je languis, que je meurs, que j'expire :
Ah ! n'en croyez, Philis, que ce que vous voudrez,
Mais laissez-moi le plaisir de le dire.

XVIII.

Philis, votre mérite extrême
Pourroit toucher
Une ame de rocher ;
Mais vous ne m'aimez pas, & je veux que l'on m'aime :
Et de quelques appas qu'on puisse être charmé,
On n'aime pas long-tems, quand on n'est pas aimé.

XIX.

Si Dame il y a qui se mette en cervelle,
Lorsque son amant voudra bouder contr'elle,
Qu'elle prenne soin de le mander
La nuit seulette, & sans chandelle ;
S'il ne se veut accorder,
Point n'en pleure la belle,
Il faut le laisser bouder.

X X.

PAR ce doux chant, qui tous mes ſens tranſ-
porte,
Tu veux, amour, me ranger ſous tes Loix,
Ah ! j'y conſens, ſi tu peux faire en ſorte,
Qu'elle ait le cœur auſſi doux que la voix.

❦ ❦

J'en ſuis épris, car mon cœur qu'elle engage
En toute choſe eſtime la douceur :
Je l'aime aux yeux, & ſur un beau viſage,
Mais beaucoup mieux quand elle eſt dans le cœur.

X X I.

DANS le mal qui me déſeſpere,
Je ne ſaurois parler, & ne dois point me taire,
Et Philis s'étonne pourquoi ?
C'eſt qu'elle ignore, la cruelle,
Que je ne me tais auprès d'elle,
Que pour entendre amour qui lui parle pour moi.

❦ ❦

Dans mes regards tous pleins de flâme,
Des plus paſſionnés mouvemens de mon ame
Il ne lui parle que trop bien ;
Mais ce Dieu, des Dieux le plus ſage
Ne s'exprime qu'en un langage,
Où toute ſa rigueur n'entendit jamais rien.

XXII.

PEnſer, lâche flateur, qui me rend miſérable,
Pourquoi me tant parler des yeux qui m'ont charmé ?
Je ne demande pas ſi Philis eſt aimable,
Mais ſeulement ſi j'en puis être aimé.

❦ ❦

Je n'ai point oublié qu'elle eſt charmante & belle,
Pourquoi me le viens-tu redire inceſſamment ?
Ah ! réponds bien plûtôt à mon amour fidelle,
Doit-elle un jour ſoulager mon tourment ?

XXIII.

DANS le mal dont j'ai l'ame atteinte,
Si je vous veux faire ma plainte,
Votre rigueur n'en peut ſouffrir :
Pardonnez-moi belle Sylvie,
Mais j'aime encore un peu la vie,
J'aime mieux parler que mourir.

❦ ❦

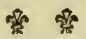
Je ſouffre tant de violence
Que ſi je ne romps le ſilence,
Je déſeſpere de guérir :
Pardonnez-moi belle Sylvie,
Mais j'aime encore un peu la vie,
J'aime mieux parler que mourir.

XXIV.

CEssez bruit des tambours,
Et revenez dans vos plus beaux atours,
Ballets, Comédies, Musiques, Amours.
La guerre va finir,
La paix va revenir,
Tout est tranquille : dans ce doux sort,
Vous & moi, Philis, quand serons-nous d'accord?



Chacun fait son traité,
Et je veux bien qu'aussi ma liberté
Donne ses articles à votre beauté.
Prenez plaisir à voir
Chacun dans son devoir,
Et toute chose goûtant la paix,
Accordons aussi mon cœur & vos attraits.



Hélas ! je m'en souviens,
Ferme, & constant je baisois mes liens
Quand toute la France rejettoit les siens.
Ah ! si votre fierté
Tyrannique beauté
Traite en rebelles les plus soûmis,
Comment traitez-vous vos plus grands ennemis.



XXV.

Que tes roses, Amour, ont pour moi peu
d'épines !
Qu'en tes prosperités à tort tu t'imagines
Qu'il faut toûjours se plaindre, & pousser des
soûpirs !
Ah ! que malgré tes feux, tes fléches, & tes
chaînes,
On oublie aisément tes peines
Quand tu fais goûter tes plaisirs !

❦ ❦

Amour regarde moi dans les bras de Sylvie
(Si tu le peux pourtant, sans me porter envie)
Puis-je avecque raison former quelques désirs ?
Ah ! que malgré tes feux, &c.

XXVI.

Mes yeux n'ont pû dissimuler,
Et mes tristes regards ont osé vous parler
Du beau feu qui brûle mon ame,
Ces indiscrets le feroient voir à tous :
Pour leur apprendre à mieux cacher ma
flâme,
Amarillis je m'éloigne de vous.

Je blâme leur témérité,
Et ces audacieux n'ont pas moins irrité,
Mon respect que votre colere :
Mais dites-moi dans mon sort rigoureux,
Quelle raison vous en pourrois-je faire ?
Pour vous venger, je me punis comme eux.

XXVII.

J'Ai poussé des soûpirs, j'ai répandu des larmes,
Pour toucher votre cœur,
Ces pleurs, & ces soûpirs, sont d'inutiles armes
Contre votre rigueur.
Après ce qu'on m'a vû souffrir,
Philis, j'ai tout fait pour vous plaire;
Et si ce n'est qu'il faut mourir,
Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.

❦ ❦

Que j'ai passé de nuits dans mes inquiétudes
Sans avoir pû dormir !
Que j'ai passé de jours parmi les solitudes
A pleurer & gémir !
Après, &c.

❦ ❦

Pour plaire à vos beaux yeux, qui trouvent des délices
A faire un malheureux,
Amour m'a fait sentir tout ce que ses supplices
Ont de plus rigoureux.

Après ce qu'on m'a vû souffrir,
Philis, j'ai tout fait pour vous plaire,
Et si ce n'est qu'il faut mourir,
Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.

XXVIII.

Si je me plains, belle amarante,
Que votre ame trop inconstante
Change d'objets à tout moment:
C'est que la mienne trop fidelle
Languit, & souffre en aimant,
Et ne sçauroit changer comme elle.

⚜ ⚜

Votre esprit est incomparable,
Votre bouche est toute adorable,
Vos yeux n'ont rien que de charmant:
Mais votre cœur est infidelle,
Et pour conserver un amant,
Ce n'est pas assez d'etre belle.

XXIX.

Que tes loix, amour sont cruelles!
Malheureux sont les cœurs que tu peux enflâmer!
Plus malheureux encor ceux qui te sont fidelles;
Mais qui peut vivre sans aimer?

XXX.

ENfin me voici de retour,
Et j'apporte avec moi pour vous faire ma cour
Un bel équipage d'amour ;
J'ai des fleurettes,
De doux propos, des Vers, des Chanſonnettes :
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Sylvie, que de l'eſpoir.

❦ ❦

Je ſçai concevoir des déſirs,
Je ſçai faire des vœux, & pouſſer des ſoûpirs
Dans les douleurs & les plaiſirs :
Je ſuis fidéle,
J'ai du reſpect, & j'ai beaucoup de zéle ;
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Sylvie, que de l'eſpoir.

XXXI.

PHILIS, dans mon cruel tourment,
Votre douceur veut que j'eſpere ;
Mais hélas ! quand je lui veux plaire,
Votre rigueur me le défend.

❦ ❦

Votre douceur m'attire à ſoy,
Votre rigueur me déſeſpere ;

Que croirai-je, & que dois-je faire?
Amour, amour, conseille-moi.

XXXII.

ESpérez-vous que le Ciel soit propice
Aux soins que vous prenez, afin de vous guérir,
Quand vous redoublez le suplice
De mille amans que vous faites mourir?
O beauté trop parfaite,
Climene, redoutés,
Que le Ciel ne vous traite,
Comme vous nous traités.

Contre nos cœurs vous employez vos armes,
Vous n'en guérissez point, & vous les blessez tous;
Et si la vie a quelques charmes,
Vous n'en voulez conserver que pour vous:
O beauté, &c.

XXXIII.

SI dans le mal qui me posséde,
Je languis sans en dire rien,
Philis, pourtont je sçais fort bien,
Quel en doit être le reméde:
Mais je n'ose le demander,
Et vous n'oseriez l'accorder.

Dans le tourment dont je ſoûpire,
Je mourrai, je n'en doute pas,
Mais en recevant le trépas,
Du moins permettez-moi de dire :
Je meurs pour n'oſer demander
Ce que vous n'oſez m'accorder.

Je ſçais que la faveur eſt grande,
Qui peut m'empêcher de mourir :
Mais s'il ne tenoit pour guérir,
Qu'à vous en faire la demande ;
Pour vous apprendre à l'accorder,
J'apprendrois à le demander.

Pour nous tirer tous deux d'affaire,
S'il vous en fâche autant qu'à moi,
Philis, je vous jure ma foi,
Vous n'avez qu'à me laiſſer faire :
Souffrez-le ſans rien accorder,
Je le prendrai ſans demander.

XXXIV.

AH ! que mes yeux ſont contens
Au moment qu'ils vous regardent !
Mais mon cœur en même tems,
Connoiſſant ce qu'ils hazardent,
Leur défend de rechercher
Un bien qui coûte ſi cher.

❦ ❦

Toutes les nuits que l'amour
Le tourmente & le déchire,

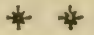
Songeant aux plaisirs du jour,
N'ai-je pas raison de dire :
Ah ! mes yeux pourquoi chercher
Un bien qui coûte si cher ?



De vains & cruels desirs,
Des ennuis, de longues veilles,
Suivent de près les plaisirs
D'avoir vû tant de merveilles :
Sans cela qu'il seroit doux,
Philis, d'être auprès de vous !

XXXV.

PLUS je vous voi, plus je vous aime ;
Car voyant croître chaque jour
Votre mérite, quoiqu'extrême,
Je sens que mon amour
En fait de même.

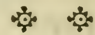


Que mon plaisir seroit extrême,
Voyant croître tant de beauté !
Si je ne sentois en moi-même,
Que votre cruauté
En fait de même.



XXXVI.

Doux Ruiſſeaux, coulez ſans violence,
Roſſignol, ne vante plus ta voix
Taiſez-vous, Zéphirs, faites ſilence,
C'eſt Iris qui chante dans ces Bois.



Je l'entends, & mon cœur qu'elle attire,
La connoît à ſes divins accens,
Aux tranſports que leur douceur inſpire,
Mais bien mieux aux peines que je ſens.

XXXVII.

Belle Amarilis aimons-nous,
Mocquez-vous-en ſi l'on en gronde,
Sur quelque erreur que l'on ſe fonde,
C'eſt le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaiſir du monde.

Amour dont nous ſommes touchés,
Maître de mes ſens & des vôtres,
Eſt un Dieu plus doux que les autres :
Il ne punit point les péchés
Dont ſe pourroient fâcher les nôtres.

Selon la loi des amoureux,
Un crime noir, c'eſt l'inconſtance,

L'oubli,

L'oubli, l'orgueil, & l'inſolence :
Mais trop aimer, jamais entr'eux
Ne fut tenu pour une offenſe.

XXXVIII.

AMis, c'eſt dans ce doux ſéjour
Qu'il nous faudra perdre le jour ;
Peu-on s'en defendre avec gloire ?
Quand la ſœur fait mourir d'amour,
Le frere y fait mourir à force de trop boire :
Mais qui peut n'être point ſurpris de la douceur
Du vin du frere, & des yeux de la ſœur ?



Réſolvons-nous, n'en parlons plus,
Laiſſons vaincre Amour & Bachus,
Ces Dieux ſi cruels, ſi perfides,
Que jamais mortel n'a vaincus,
Dans ce lieu chaque jour font cent mille homicides
Trop puiſſans d'être armés de l'extrême douceur
Du vin du frere, & des yeux de la ſœur.

XXXIX.

QUE je voi, quand je vous admire,
De graces, de beautés & d'appas à chérir !
Mais que je voi ſous votre empire,
De peines, de tourmens, & de maux à ſouffrir !

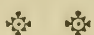
Que pour y languir plus d'un jour,
Il faut de conſtance & d'amour!



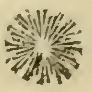
Cependant, divine Climene,
Vous n'en pouvez douter depuis un ſi longtems,
Sans eſpoir de finir ma peine,
J'adore ces beautés, je ſouffre ces tourmens;
Et j'ai pour en perdre le jour
Aſſez de conſtance & d'amour.

X L.

Assez longtems, belle Comteſſe,
Les jeux, les ris, & les amours,
Loin du bal & du cours,
Ont de votre langueur témoigné leur triſteſſe:
Guériſſez-vous, & nous les ramenez,
Ils ne reviendront plus ſi vous ne revenez.



Prenez pitié de tant de graces,
Qui dans un long banniſſement,
Languiſſent triſtement,
Et n'oſent revenir, que pour ſuivre vos traces.
Las! avec vous qui peut eſpérer rien,
Si vous voulez bannir qui vous ſervoit ſi bien.



XLI.

Que les Soleils ſont courts,
Tant qu'on peut voir l'objet de ſes tendres amours!
Ainſi d'une viteſſe extrême,
Ainſi l'on ſent les jours, & les ans s'écouler:
Jamais aſſez on n'a vû ce qu'on aime;
Jamais aſſez on n'a pû lui parler.

XLII.

Je pleure, je me plains, & je ſouffre un martyre
A qui rien n'eſt égal;
Hélas! ſi c'eſt amour qui fait que je ſoûpire,
Qu'amour eſt un grand mal!

XLIII.

Amans Gaſcons, dont l'humeur glorieuſe
N'aime en amour que le bruit d'être aimé,
Et priſe moins un cœur de précieuſe,
Que le renom de l'avoir enflâmé:
Contentez-vous d'une chimere;
Mais après tout avec vos rendez-vous,
Confeſſez entre nous,
Qu'on peut ſe taire.

Donnez ſouvent fêtes & ſerénades,
Brillez au bal, & galopez au cours;
Et des beautés que vous ferez malades,
N'oubliez pas de parer vos diſcours.
Contentez-vous d'une chimere;
Mais après tout avec vos rendez-vous,
Confeſſez entre nous,
Qu'on peut ſe taire,
Et n'être pas moins fortunez que vous.

XLIV.

Tout ce qu'amour a de rigueur
Et de langueur,
Eſt dans mon cœur:
Mais qui vous voit, & vous entend
Belle Lucie,
Toute ſa vie
En ſouffre autant.

XLV.

Qui fait plus d'Amans que moi,
Dit tous les jours Climene?
A toute heure, par ma foi,
J'en fais quatre ſans peine:
Mais ſçavez-vous comme ils en font?
Jamais je ne recule,
Ils m'aſſiégent; je capitule,
Je me rends, ils s'en vont.

XLVI.

AMour ſçachant qu'en ma priſon,
Me plaindre ſeroit un grand crime,
Ne m'a non plus laiſſé de rime
Que de raiſon.



Ce Dieu qui m'a tant fait rimer,
Maintient, dit-il, avec juſtice,
Qu'en vos fers, pour tout exercice,
On doit aimer.

XLVII.

DEchû du doux eſpoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonne ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puiſſe ſouffrir.
O Dieux! quand finira ma triſte deſtinée?
Que j'ai l'eſprit troublé, que j'ai l'ame génée,
Et que je meurs de fois de ne pouvoir mourir!



La lumiere du jour qui devient odieuſe
A mon ame amoureuſe,
Hors mes ſombres ennuis ne me fait plus rien voir:
La mort ſeule me plaît, & j'en trouve l'atteinte
Moins dure mille fois, que la dure contrainte,
De ſe laiſſer guérir par l'affreux déſeſpoir.

XLVIII.

PErdant le doux eſpoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonnois ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puiſſe ſentir :
Un mot qu'elle ma dit, a rallumé ma flâme :
Banni mon déſeſpoir, & rappellé mon ame,
Que mes ſens affoiblis avoient laiſſé partir.

* *

J'allois par le trépas finir mes longues peines ;
Car de briſer mes chaînes,
Mon cœur trop amoureux n'y pouvoit conſentir :
Un mot qu'elle m'a dit, a rallumé ma flâme :
Banni mon déſeſpoir, & rappellé mon ame,
Que mes ſens affoiblis avoient laiſſé partir.

XLIX.

JE ne ſuis point ſi téméraire
Que d'oſer concevoir l'eſpérance de plaire
A l'adorable objet dont mon cœur eſt charmé :
Mais pour le moins, amour, dis-lui quelle eſt ma peine,
Et qu'il n'eſt que trop vrai que ma mort eſt certaine ;
S'il arrive jamais qu'un autre en ſoit aimé.

* *

Lors que je voi l'éclat des charmes
A qui plus que mon cœur ma raiſon rend les armes,
Je puis cacher le feu dont je ſuis conſumé ;
Mais las ! comment ſouffrir qu'un autre la poſſéde,
Et pour n'en pas mourir, quel ſera le remède
S'il m'arrive jamais d'en voir un autre aimé.

L.

LES plus beaux yeux du monde ont conjuré ma mort,
Et mon cœur eſt d'accord
De ne point éviter leurs traits inevitables :
En vain contre leurs coups ma raiſon veut s'armer,
C'eſt les aimer déja, ces ennemis aimables,
Que d'avoir balancé ſi je devois aimer.

L I.

LES Cyprès
D'ici près,
Soudain
Ont fleuri de jaſmin ;
Toute choſe
Se change en roſe ;
Et les eaux
De ces ruiſſeaux,
Sont de fleur d'orange ;
Depuis le jour,
Qu'on voit Thyange
Dans ce beau ſéjour.

L I I.

TRiſte, timide & fâcheux,
Comme un enfant malheureux
Que ſa mere abandonne,
Amour les larmes aux yeux,
Va criant en tous lieux,
* D'Olonne, d'Olonne.

✦ ✦

Et le ſujet de ſes pleurs,
De ſes cris, de ſes douleurs,
Et de tous ſes vacarmes;
Et ce qui fait nos malheurs,
C'eſt que d'Olonne ailleurs
A porté ſes charmes.

L I I I.

ECoûtez, Lucie,
De la part d'Amour,
Une prophétie
Qui m'apprit un jour,
Que la plus endurcie
Doit aimer à ſon tour.

✦ ✦

Par ſa loi nouvelle,
Contre la fierté,

* N..... d'Angennes de la Louppe, épouſe de N... de la Trimoüille, Comte d'Olonne.

La Nymphe cruelle
Perdra sa beauté,
Quand un Amant fidéle
En sera maltraité.



Qu'un cœur qui s'engage
Sous ses douces loix,
Cherche l'avantage
De faire un beau choix:
L'ame la plus sauvage
Doit aimer une fois.



Rien n'est plus frivole
Que de murmurer;
Car sur sa parole
On peut s'assurer,
Qu'à la fin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.



Martyr misérable
D'un Objet charmant,
Du Dieu favorable
Je crus le Serment,
Et je devins aimable
Où je n'étois qu'Amant.

LIV.

Que loin de la Belle
Qui fait mes malheurs,
Mon amour fidelle
Me coûte de pleurs !
Mais auſſi qu'auprès d'Elle
Je goûte de douceurs !

Ainſi foulant aux pieds l'honneur imaginaire,
L'Avare Faim de l'Or & l'Erreur du vulgaire,
Même ſans concevoir la noble Vanité,
Qui naît du doux penſer de l'Immortalité,
Aux bords délicieux de nos claires Fontaines,
Je chantois mes plaiſirs, je ſoûpirois mes peines,
Et goûtois en repos de céleſtes douceurs,
Plus poſſedé d'amour qu'inſpiré des Neuf-Sœurs.
Pendant que mon grand Roi, la gloire des Monarques
Affranchiſſoit ſon nom de l'Empire des Parques,
Etoit l'appui des Bons, la terreur des Pervers,
Et l'objet qu'Apollon eût choiſi pour ſes Vers :
Pendant que frémiſſoit à ſa ſeule parole
La Diſcorde Françoiſe, & l'Envie Eſpagnole,
Et que du premier coup de ſon Sceptre fameux

On les vit à ſes pieds trébucher toutes deux.
LOUIS, du Genre Humain les nouvelles délices,
Si je m'étois ſenti les Muſes plus propices,
Je n'aurois point voulu de champ moins ſpacieux
Que tes rares Exploits, que tes Faits glorieux.

FIN.


1501



